

# Revue du Monde Egyptien

(Review of the Egyptian World)

MARIUS SCHEMEIL, Fondateur — Directeur : RAYMOND SCHEMEIL

Le travail porte en lui-même sa récompense

## TABLE DES MATIÈRES

I. SELIM GANDOUR .....	La Terre de Gessen .....	703
II. J. FOURNIER LEFORT.....	La Symétrie dans l'œuvre dramatique.....	713
III. HENRI THUILE.....	L'éloge du Mex .....	726
IV. MARIUS SCHEMEIL.....	La colonne brisée .....	728
V. AMEEN RIHANI .....	An Intellectual Mystic's Prayer	728
VI. HERMAN DAD.....	Au fil de l'eau .....	729
VII. A.C. GERONIMO .....	Notre Villa .....	730
VIII. ANDRÉ CORBIER.....	Histoire d'un Cœur.....	731
IX. M.A. TARRAZI MONNET .....	L'âme de Berlioz.....	733
X. DON QUICHOTTE DE LA SEINE...	Courrier de Paris .....	738
XI. MARIUS SCHEMEIL .....	Impressions de voyage : Cha- monix.....	741
XII. MARIUS SCHEMEIL .....	Aux Libano-Syriens.....	763
XII. ANTOINE ZARY .....	L'amour sur les cimes (roman)	766

*Carnet : de l'Egyptien, du Musicien, du Publiciste, du Chroniqueur.*

# REVUE DU MONDE EGYPTIEN

(Review of the Egyptian World)

Paraît tous les mois

8 Rue Cheikh Aboul-Sebaa — LE CAIRE

*La correspondance doit être adressée au Directeur, de même que les mandats et les valeurs.*

ABONNEMENTS :

Un an .. .. . P.T. 100

Prix du numéro.. .. . > 10

*Etranger, port en plus*

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Reproduction et traduction des œuvres publiées par la Revue interdites pour tous pays. Les manuscrits ne sont pas rendus

GRANDS MAGASINS

**CHEMLA FRERES**

LE CAIRE - Avenue Boulac - LE CAIRE

MAISON DE CONFIANCE

vendant le meilleur marché de toute l'Egypte

Les meilleurs assortiments

:: :: Les plus bas prix :: ::

Maison d'achat à Paris : 8, Faubourg Poissonnière

---

---

# Revue

du

# Monde Egyptien

MARIUS SCHEMEIL, Fondateur

— Directeur : RAYMOND SCHEMEIL

---

---

## La Terre de Gessen

Gessen est la province qu'ont habitée Jacob et ses descendants en Egypte jusqu'à l'Exode, c'est-à-dire durant une période de 430 ans.

« Le roi dit donc à Joseph : Votre père et vos frères sont venus vous trouver. Vous pouvez choisir dans toute l'Egypte ; faites les demeurer dans l'endroit du pays qui vous paraîtra le meilleur et donnez-leur la *Terre de Gessen* ». (Genèse, Chap. XLVII-5, 6).

Il n'a pas été possible aux archéologues de préciser d'une façon exacte la délimitation de cette Terre de Gessen dont parle la Bible. Les égyptologues sont cependant enclins à la situer entre Tanis, Bubaste et Héliopolis, en égyptien, Zoan, Pi-Basta et On (actuellement San-el-Hagar, Tell-Basta et Aïn-Chams), enclavée dans les deux Moudirieh de Charkieh et Kalioubieh, sur la rive droite de la branche du Nil dénommée la Pélusiaque. En effet, Jacob et les siens n'ont pas eu à traverser le Nil pour s'établir à Gessen ; nul passage de l'Écriture ne le mentionne. Il en est de même de la sortie des Israélites d'Egypte : l'Exode ne fait aucune allusion à leur passage du fleuve. Ce n'est donc pas à Gizeh qu'il faut chercher la situation de Gessen, comme l'ont prétendu quelques-uns à cause de la similitude phonétique des deux noms. La tradition

étend la terre de Gessen jusqu'au bras le plus oriental du Nil, au-delà de Zagazig.

Il n'y a pas lieu d'être surpris qu'un territoire de si vaste étendue ait été donné pour résidence à la famille de Jacob, dont les membres, d'après le dénombrement qu'en fait la Bible, ne dépassait pas 70 individus. Il faut se rappeler que le patriarche biblique et ses fils et petits-fils étaient accompagnés d'une foule considérable de serviteurs et de gardiens de troupeaux avec leurs femmes et leurs enfants qui devaient être fort-nombreux, sans compter leurs bêtes de somme et leurs innombrables troupeaux. « Et le roi leur ayant demandé : A quoi vous occupez-vous ? Ils lui répondirent : Vos serviteurs sont *pasteurs de brebis* comme l'ont été nos pères ». (Genèse, Chapitre XLVII-3).

D'autre part, Jacob et les siens n'ont pas dû se grouper tous sur un seul et même point, — ils ont dû plutôt se disséminer dans la province de Gessen, chaque chef de famille avec sa suite et ses troupeaux s'établissant dans la partie qui lui fut assignée par Joseph, car il fallait à ces nombreux pasteurs de vastes pâturages. Les descendants d'Israël se multiplièrent dans la suite à tel point qu'après un séjour de 430 ans en Egypte, au moment de l'Exode, ils s'étaient répandus jusqu'aux campagnes de Tanis et avaient occupé toute la rive orientale de la branche Pélu-siaque, de Tanis à Memphis, comme le relate le livre de Judith (Chap. I-9).

Toutefois dans ces dernières régions, les Israélites vécurent au milieu des Égyptiens, dans un isolement complet. « Les Béni-Israël, dit M. Maspéro, prospérèrent dans ces parages, si bien adaptés à leur goût traditionnel. Ils n'y subirent pas le sort de tant de tribus étrangères qui, transplantées en Egypte, s'y étiolent et y meurent, ou se fondent dans la masse des indigènes au bout de deux ou trois générations. Ils continuèrent leur métier de bergers presque en vue des riches cités du Nil et n'abandonnèrent point le Dieu de leurs pères pour se prosterner devant les triades des Égyptiens ».

On peut se faire une idée de la richesse de végétation que devait offrir la terre de Gessen, en parcourant les campagnes de la Charkieh. Le livre Saint vante sa mer-

veilleuse fertilité et Moïse nous apprend qu'elle était due à l'irrigation.

Du temps des Pharaons l'irrigation en Egypte était très étendue. Dans le Delta, à l'orient de Damiette, existaient cinq grands bras du Nil : le Canoptique, le Sébénitique, le Mendésien, le Tanitique et le Pélusiaque, qui ont à peu près disparu de nos jours par suite de leur abandon sans entretien et sans curage sous les Romains et surtout à l'époque des Mamelouks. Une infinité de canaux reliaient ces diverses branches du Nil, fécondant jusqu'aux terres sablonneuses les plus rebelles à l'agriculture en y déposant le limon bienfaisant, transformant ainsi les déserts en des campagnes florissantes. Aussi ne faut-il pas s'étonner si au cours de leur pénible pérégrination à travers le désert aride du Sinaï, les enfants d'Israël, murmurant contre Moïse, regrettaient « leurs champs de blé, leur vignes et leurs grenadiers d'Egypte ». (Nombres, Chapitre XX-5). — « Nous nous souvenons, disaient-ils, des poissons que nous mangions pour rien en Egypte ; les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail, nous reviennent à l'esprit ». — (Nomb. Chap. XI-5).

Antérieurement au percement de l'Isthme de Suez, les eaux du Nil n'arrivant plus dans le Wadi-Toumilât, situé entre Zagazig et Ismailia, par suite de la disparition des grands canaux, la partie du pays de Gessen, depuis le village d'Abou-Hammade jusqu'à l'Isthme, s'est transformée en un désert sablonneux. Toutefois, depuis le creusement du canal d'eau douce, le long de la voie ferrée qui mène à Suez, la végétation a repris sur une bande de terre large de trois kilomètres environ jusque dans le voisinage d'Ismailia.

Avant le Pharaon Sêti 1er, la Basse-Egypte n'était divisée qu'en quinze Nomes ou provinces ayant chacune son chef-lieu. La multiplicité des canaux créés dans la suite, ayant entraîné la fertilité du sol, les terrains de culture gagnèrent sur le désert et la population s'accrut forcément. De là nécessité d'augmenter le nombre des Nomes, de sorte que sous les Ptolémées, ils atteignaient 22 dont le vingtième était Gessen que les Grecs appelaient Arabia, probablement parce qu'il confinait à la péninsule Arabique et qu'il était en majeure partie habité par des sémites venus de l'Orient. D'après Brugsch, ce même Nome

s'était appelé *Sopt* chez les Egyptiens et son chef-lieu *Pa-Sopt*. *Sopt* est le nom d'un dieu associé à celui de *Kessem* pour former *Sopt-Kessem*. Le village actuel de *Saft-el-Henneh* est bâti sur l'emplacement de l'antique *Pa-Sopt*. En effet, des fouilles entreprises par Mr. Naville, de Genève, entre 1883 et 1885, ont mis à jour à *Saft-el-Henneh* des inscriptions hiéroglyphiques confirmant sans conteste qu'à cet endroit s'élevait la ville gréco-romaine d'*Arabia* appelée *Pa-Sopt* et primitivement *Kessem* par les Egyptiens. C'est *Kessem*, chef-lieu du *Nome*, qui a donné son nom à toute la province qui fut appelée *Nome* ou *terre de Kessem*. Ne voyons-nous pas de nos jours les Moudirieh de la Haute-Egypte désignées par le nom de leurs chefs-lieux respectifs ?

Le texte hébreu de la Bible a rendu le mot *Kessem* par *Gôshen* que les Septante ont reproduit en grec par *Gessem* et *Gessen*. Telle est l'origine du mot *Gessen*.

Les Septante, comme chacun sait, sont ces 72 érudits juifs d'Alexandrie que Ptolémée II Philadelphe avait chargés de traduire en grec les Saintes-Ecritures et qui se sont acquittés de ce travail entre 283 et 285 av. J. C.

Au cours des fouilles à *Saft-el-Henneh* on a découvert une station colossale de Ramsès II ou Sésostris en granit noir. Or, Ramsès avait bâti un temple superbe à *Kessem* et fondé plus tard à quelques lieues de là une ville à laquelle il donna son nom et qui devint le chef-lieu du *nome* à la place de *Sopt-Kessem* de sorte que la province reçut le nom de *Terre de Ramsès* au lieu de *Terre de Kessem* (ou *Gessen*) quelle avait eu jusque là. Elle était connue sous ce nouveau nom au moment de l'Exode comme l'indiquent plusieurs passages de la Genèse, dont le suivant: «Joseph, selon l'ordre de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessu, le pays le plus fertile de l'Égypte». (Chap. XLVII-11).

On se demande en parcourant l'histoire de Joseph, quel mobile a pu porter un Pharaon à élever à la plus haute dignité du royaume un esclave obscur de l'un de ses ministres, encore sous le poids d'une peine infâmante, comme aussi à témoigner tant d'égards envers son père et ses frères en leur assignant en résidence la région la plus fertile du pays. La chose est pourtant bien facile à concevoir.

Après la XIV<sup>ème</sup> dynastie, la Basse-Egypte fut envahie et conquise par des nomades sémites venus de la Syrie. Les rois de cette race reçurent le nom d'Hyksos, nom grécisé des deux mots égyptiens *Hyk* et *Shason* signifiant chefs de pillards ou nomades, dont on a fait *Rois-Pasteurs*.

Joseph fut amené en Egypte sous le gouvernement des Hyksos et c'est l'un d'eux, Apopi II, qui régnait à Bubaste au moment de sa venue, qui le nomma son premier ministre et le combla lui et les siens de tant de bienfaits. Il n'est donc pas étonnant de voir un souverain de race sémitique accueillir à bras ouverts des gens de sa race et de son pays d'origine qui devaient, certes, lui inspirer plus de confiance que ses sujets égyptiens dont il se méfiait. En accordant cette large hospitalité aux sémites, les Pharaons Hyksos cherchaient surtout à augmenter le nombre de leurs partisans en cas d'une conspiration éventuelle. Il est vrai que dans cette circonstance fortuite qui accompagne l'élévation du fils de Jacob, il n'en faut pas moins reconnaître le doigt de la Providence dans ses desseins admirables.

Un fait qui demeure avéré c'est que tant que dura la domination des Hyksos, les enfants d'Israël loin d'être molestés, furent au contraire favorisés et purent se multiplier et profiter en toute sécurité, des libéralités dont les comblaient les Pharaons de leur race.

Ce n'est qu'après le renversement des Hyksos et leur expulsion, que l'Egypte devint pour les Israélites le pays de servitude cité par le Décalogue : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré du pays d'Egypte, de la maison de servitude ». (Exode, Chap. XX-2).

Les Pharaon Égyptiens inaugurèrent alors une ère de persécution à l'encontre des Israélites en leur imposant des corvées extraordinaires. Ramsès II s'est surtout signalé par sa cruauté vis-à-vis d'eux et pendant 70 ans que dura son règne, il les opprima de la façon la plus inhumaine. Ce Pharaon, que Maspéro appelle le roi-maçon, employa les Hébreux à tous les travaux gigantesques qui illustrèrent son règne. Sans compter la ville qui porte son nom, qui était couverte de monuments élevés à sa gloire, il entreprit des travaux de toute sorte : il approfondit le canal de Zalon, il répara les murailles et les forteresses sur la frontière du côté du désert du Sinaï, il édifia des citadelles le long du Nil pour s'opposer aux incursions des nomades et

« On peut affirmer, dit encore Maspéro, qu'il n'y a peut-être pas un seul monument en Egypte sur les ruines duquel on ne lise son nom, depuis la seconde cataracte aux embouchures du Nil ». Pour tous ces travaux commandés par l'orgueilleux despote, le malheureux peuple d'Israël était taillable et corvéable à merci.

Les successeurs de Ramsès rivalisèrent encore de cruauté, traitant les Hébreux en vrais serfs du fisc. « Les Egyptiens, nous apprend l'Exode, établirent sur Israël des intendants de corvée afin de l'accabler. C'est ainsi qu'il bâtit les villes de Pithoin et de Ramsès, pour servir de *magasins* à Pharaon... Et ils leur rendaient la vie pénible en les employant à des ouvrages fatigants de terre et de mortier ». (Chap. I-11, 12, 13, 14).

Mais ce qui mit le comble à l'exaspération des Hébreux, ce fut l'ordre du roi aux sages-femmes d'étrangler les enfants mâles d'Israël à leur naissance, suivi bientôt de celui de les noyer dans le Nil. (Exode Chap. I-16, 22). Les Pharaons cherchaient par là à anéantir la race d'Israël à laquelle ils attribuaient tous les maux qui fondaient de temps à autre sur le pays.

Ils les appelaient d'ailleurs « les étrangers impurs », comme l'indiquent certaines inscriptions qui doivent se rapporter aux Israélites, ainsi que l'assure Ahmed Bey Kamal : « Et ils prirent les enfants d'Israël en aversion profonde ». (Ex. Chap. I-12). Sans une circonstance qui tient du prodige, Moïse enfant aurait été lui-même enveloppé dans la persécution contre les nouveaux-nés.

En dehors de Sopt-Kessem (Gessen), qui a donné son nom à la province, la Terre de Gessen possédait encore d'autres cités importantes citées par la Bible, que nous allons essayer de parcourir.

A trois kilomètres au nord de Benha est le village d'Atrib, l'ancienne ville d'Athribis des Grecs. Des inscriptions hiéroglyphiques découvertes à cet endroit, lui donnent en Egyptien le nom de Ha-To-Her-Ab, c'est-à-dire sanctuaire entre deux cours d'eau. Au nord d'Atrib se détachait en effet du Nil, la branche Tanitique, dont le Bahr-Moëz, canal restauré en 979 par le Khalife fatimite El-Moëz-Billah, sillonne aujourd'hui le cours. Des fouilles autour du dit village ont mis à jour le sphinx de Ramsès II en granit noir.

Quelques minutes avant d'arriver à Zagazig, on aperçoit le monticule de Tell-Bastah, vaste champ de ruines que j'ai parcouru moi-même. C'est-là que s'élevait jadis la *Bubastis* des Grecs, la *Pi-Bastet* des Egyptiens. Elle avait un temple magnifique dédié à la déesse Bast, très souvent représentée avec une tête de chat.

Les fouilles conduites par Mr. Naville (1887-1889), mirent à nu les vestiges de ce temple et de ses vastes portiques. On y trouva également les cartouches des rois Khéops et Khéphrem, les constructeurs des deux plus grandes pyramides de Gizeh. D'après les érudits, c'est à Pi-Bastet que Joseph fut jeté en prison par Futiphar, puis élevé au rang de premier ministre du royaume par le Pharaon Apopi II.

Près de la gare de Zagazig on voit une colonne de granit rose décorée du cartouche de « Ramsès II, le Bien-Aimé de Set ». Le dieu Set est le Baal des syriens, ce qui laisse à supposer que Pi-Bastet était habitée par une grande colonie sémite.

La fête de la déesse Bast était célébré à Pi-Bastet avec pompe et grande solennité ; on s'y rendait en pèlerinage de tous les points de l'Égypte pour adorer son idole. C'est là qu'on enterrait les momies des chats sacrés. De fait on y a découvert de nos jours une vaste nécropole de chats embaumés au milieu de statuettes en bronze, en marbre et en terre cuite de couleur.

Depuis les excavations pratiquées à Tell-Bastah, les fellahs se sont tellement acharnés à y rechercher des trésors sous prétexte de prendre du *sébakh* (engrais), qu'à part quelques vestiges d'antiques habitations en briques crues, il ne reste plus rien à visiter de cette célèbre ville.

Près de Tell-el-Kébir est le village de Kassassine. C'est dans les parages de cette dernière localité que devait s'élever la ville de Ramesses, construite par les Hébreux sous Ramsès II. Un papyrus du temps de Ménéphthah Ier, son fils, mentionne la fondation de la ville en ces termes : « Sa Majesté Ramsès s'est bâti une ville dont le nom est Pa-Ramessou-Anakitou », c'est-à-dire la ville de Ramsès le Très-Vaillant. Cette ville a dû être très importante à en juger par la description qu'en a faite un scribe, toujours sous Ménéphthah : « Quand je suis arrivé à Pa-Ramessou, dit-il, je l'ai trouvée en excellent état. C'est une

citée fort-belle et qui n'a pas sa pareille dans les fondations de Thèbes... Ses greniers sont remplis de monceaux de blé et d'orge qui s'élevaient jusqu'aux nues. Les galères arrivent à son port ; les provisions et les richesses y abondent chaque jour etc. ». Pa-Ramessou était donc située sur le canal partant du Nil à la Mer-Rouge et était presque au centre de la Terre de Gessen puisqu'elle avait servi de point de ralliement aux Israélites, quand ils quittèrent l'Égypte : « Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessou et vinrent à Socoth. (Exode XII-36).

Des fouilles sérieuses à Kassassine et à Tell-Rotab, dans son voisinage, permettront de déterminer le véritable emplacement de Ramesses.

Entre Mahsameh et Ismailia on aperçoit un mamelon que j'ai visité, dénommé par les habitants Tell-Maskhoutha, ou la colline de l'idole, nom qui lui vient d'un bloc de granit rouge qu'on y a découvert sur lequel sont sculptés trois personnages. D'autres indices prouvent d'une façon péremptoire qu'on se trouve en présence de l'emplacement de Pithom que les Égyptiens écrivaient en deux mots Pi-Toum et que les Grecs ont appelé Patumos. Pi-Toum signifie la maison du dieu Toum qui personnifie le soleil couchant. « Les Hébreux furent contraints de bâtir Pa-Ramessou et Pi-Toum pour servir de *magasins au roi* », dit la Bible. En fouillant le sol on a découvert de solides bâtisses en briques cuites au soleil dont les murs ont jusqu'à 2 m. 70 d'épaisseur, formant de vastes pièces sans aucune communication entre elles. Ces bâtisses n'ont ni portes ni fenêtres, mais simplement des ouvertures pratiquées dans les terrasses à travers lesquelles on devait verser le blé et autres céréales. Ce sont là sans nul doute les greniers ou *magasins*, dont parle le Livre-Saint. Les briques qui ont servi à ces constructions sont mêlées de paille hâchée : « Le roi donna donc cet ordre aux intendants des ouvrages du peuple d'Israël... et leur dit : Vous ne donnerez plus comme auparavant de *paille* à ce peuple pour faire des *briques*, mais qu'ils aillent en chercher eux-mêmes ». (Exode, Chap. V-6, 7).

Les Septante ont quelquefois appelé Pi-Toum, Héroopolis ou ville d'Hérou qui est le nom du dieu Toum en grec. Héroopolis serait donc un équivalent de Pi-Toum.

Une inscription énumère les titres de l'un des prêtres

de Pi-Toum, parmi lesquels celui de « *Mer-Ar* », gardien des magasins, ce qui confirme l'existence de greniers ou magasins à céréales dans cette cité.

La commission scientifique accompagnant l'Expédition Française en Egypte, découvrit à Tell-Maskhouta en 1798 un monument en granit rouge représentant Ramsès II entre Râ, le soleil levant et Toum, le soleil couchant. Au cours du creusement du Canal d'eau douce, on mit à jour un autre monument identique et deux sphynx en granit noir. Ces quatre sculptures ornent actuellement un square public à Ismailia.

En 1883 et 1885, Mr. Naville entreprenant des fouilles à Tell-Maskhouta, trouva des documents très-intéressants dont plusieurs attestent que c'est à Ramsès II qu'est due la fondation du temple et de la ville. Il découvrit également des fragments de stèles, de colonnes et de statues portant des cartouches royaux où le nom de Pi-Toum figure plus d'une fois.

En quittant Pa-Ramessou, leur point de ralliement, les Israélites arrivèrent à *Socoth*, en hébreu *Sukhel* qui signifie cabanes ou huttes de branchages. Cette localité a dû être une campagne ou une ferme importante. Des inscriptions désignent Toum sous le nom de « Grand Dieu de Sukhel ».

De Socoth le peuple d'Israël vint à *Etham* au bord du désert du même nom. *Etham* ou *Khétem* en Egyptien veut dire murailles ou lignes de forteresses. Il y existait un cordon de forts dont 13 ont été reconnus. A *Etham* s'ouvrait deux voies, dit le P. Meisterman : la première poussait droit au Nord, au pays des Philistins ; l'autre pénétrait le long de la rive orientale du golfe de Clysma (Suez), dans le désert du Sinä. Mais Moïse dévia de la route ordinaire sur une inspiration divine : « Parle aux enfants d'Israël ; qu'ils changent de direction et qu'ils viennent camper devant *Phihahiroth* entre *Maqdalum* et la mer vis-à-vis de *Béélsiphon* ». (Exode, Chap. XIV-1, 2).

Dans les inscriptions provenant de Tell-Maskhouta on a retrouvé le nom de *Pi-Kahérel*, le sanctuaire des Serpents, qui serait le *Phihahiroth* de la Bible. C'est le Sérapéum des Grecs où se trouvait le sanctuaire d'Osiris. Il y avait, paraît-il, en Egypte quarante-deux temples de ce nom, dont deux bâtis entre le Nil et la Mer-Rouge.

On n'est pas d'accord sur l'emplacement exact du Phihihiroth de la Bible ; d'après les données d'un papyrus, il devait être situé au nord-ouest des Lacs Amers. C'est à tort que des ingénieurs du Canal de Suez ont donné le nom de Sérapéum à un terrain antique entre les lacs Timsah et Amers. Les quelques vestiges qu'on y a trouvés sont de l'époque romaine. J'ai visité cet endroit ; il n'offre aucun intérêt archéologique.

*Magdalum*, en hébreu *Migdol*, en égyptien *Makhtel* signifie forteresse. Les Migdols étaient nombreux sur les frontières d'Égypte.

*Baalsiphon* est un mot d'origine sémitique ; il veut dire « dieu des vents marins ». — Baal est le dieu des Phéniciens dont le culte a été introduit en Égypte dans les localités habitées par les sémites sous le nom de Baalat-Saphou. D'après les archéologues, le sanctuaire de Baalsiphon devait se trouver sur le haut d'une colline dominant le golfe intérieur ou golfe Héropolitain qui existait à cette époque et où les marins se rendaient pour offrir des sacrifices à cette divinité afin de se rendre les vents favorables. Aucun vestige ancien ne nous a fixés jusqu'à présent sur l'emplacement tant de Baalsiphon que de Migdol et de Phihihiroth.

De Baalsiphon la marche des Hébreux les porta sur les bords de la Mer-Rouge qu'ils durent traverser au seuil de la localité actuelle de *Châlouf* qui formait alors un bras de mer peu profond et pas trop large, servant pour ainsi dire de trait d'union entre les lacs Amers et le golfe de Clysma (Suez).

J'arrête ici ma note sur la Terre de Gessen, laissant le peuple d'Israël au seuil du désert sinaïtique où il erra pendant quarante ans sous la conduite de Moïse pour pénétrer enfin dans la Terre de Chanaan sous le commandement de Josué.

SÉLIM GANDOUR.

---

# La Symétrie dans l'œuvre dramatique

## I

La première condition de l'œuvre d'art digne de ce beau nom, c'est la disposition harmonieuse et la corrélation réciproque des parties, qui en font un tout harmonique, comparable au corps vivant. Cette symétrie des éléments formateurs est ce qui constitue l'unité. De même que notre œil se trouve péniblement impressionné par la vue d'un homme amputé ou manchot, ou bossu ou boiteux, ainsi l'instinct d'harmonie que nous portons en nous, souvent à notre insu, est froissé par une œuvre d'où la symétrie est absente.

Les créateurs de l'art sous toutes ses formes, les Grecs, l'avaient compris. C'était la loi primordiale de leur statuaire, de leur drame ; tout dans leurs œuvres révèle le souci de respecter cette condition indispensable, du balancement, de l'équilibre mutuel, en un mot, de l'harmonie. Ce peuple, né artiste, avait porté en toutes choses ce besoin de pondération réciproque des parties qui est l'élément générateur de l'œuvre d'art. Aussi tout ce qu'il a produit de grand, en plastique comme en littérature (nous ne connaissons pas suffisamment sa peinture ni sa musique pour pouvoir en juger à ce point de vue), est-il empreint de ce cachet impérissable d'harmonieuse unité, inspiré par la vue du corps humain en sa forme la plus parfaite, et il n'y a pas d'autre raison pour expliquer pourquoi les chefs d'œuvre de l'art grec sont immortels comme la nature dont ils sont l'expression sublime.

La conquête romaine, purement politique et administrative, fut stérile en son essence, sans nul germe fécondant, et bientôt la dissolution de l'Empire enfanta un chaos où toute tradition nationale s'effaça lentement, puis disparut. Il fallut l'arrivée des Germains «barbares» pour infuser un sang jeune d'énergie dans ce grand corps anémié; mais, en attendant le jour où de cette confuse fermentation devait sortir une humanité nouvelle, 10 siècles s'écoulaient, pendant lesquels l'art reste enfoui sous les décombres. De l'Orient était venue une religion inconnue, qui en présentant aux hommes de ce temps un idéal différent du leur, les arracha définitivement à un passé qu'ils

ne comprenaient plus et en fit des hommes modernes. Cette religion étrangère, fondée sur la dualité de la personne humaine, la coupait en deux : un corps matériel et méprisable ; une âme immatérielle et immortelle, à laquelle étaient réservées, après la mort, des récompenses infinies ou d'effroyables châtimens. La vie présente n'avait de valeur que comme préparation à la vie future, à laquelle on ne pouvait espérer parvenir que par le renoncement à toutes les joies terrestres, par l'ascétisme et la pénitence ; le corps avec ses exigences était l'ennemi qu'il fallait dompter. Le Grec avait vu dans la nature l'épanouissement de la pensée divine ou, chez les philosophes, la manifestation de forces impénétrables par la raison ; la puissance poétique créatrice de la race avait imaginé les dieux, les demi-dieux, les héros, les légendes profondes, les mythes, qui, transformés dans le sens humain, produisirent naturellement l'art. Le chrétien des premiers siècles, oscillant entre le ciel et l'enfer, ne vit dans l'univers que la manifestation arbitraire d'un Dieu qui pouvait, d'un signe, le faire rentrer dans le néant d'où il était sorti ; rien ne le rattachait à la terre, à ce monde matériel et provisoire. Comment l'art, qui n'est qu'harmonie, synthèse idéale de tous les éléments de la nature, aurait-il pu naître en un tel état d'esprit ? Aussi, ce qu'on appelle, faute d'un meilleur terme, l'art du moyen âge, est-il jusqu'à la laideur grotesque ; la beauté plastique en est absente.

Peu à peu cependant, l'homme moderne se dégage du brouillard où il était plongé ; il commence à ouvrir les yeux sur le monde extérieur. Un travail lent se fait dans les esprits ; en peinture, l'école des primitifs apparaît. L'exécution est encore gauche et conventionnelle, mais sous les roideurs et les maladresses de la forme se discerne déjà un souci d'art et une aspiration à l'unité qui faisait défaut aux œuvres antérieures. Un grand poète, DANTE, résume le passé et son siècle dans une œuvre extraordinaire. Un peu plus tard, la connaissance de la littérature et de l'art grecs, oubliés ou négligés pendant des siècles, apporte enfin aux esprits la lumière cherchée en vain ailleurs. Toutes les conceptions anciennes sont renversées par la découverte du Nouveau Monde, par celle du vrai système planétaire de COPERNIC. Le ciel du moyen-âge s'effondre, la clarté se fait, du moins chez quelques-uns. A ce moment GUTENBERG trouve l'imprimerie, qui va permettre dans des proportions jusqu'alors inconnues la diffusion des idées nouvelles. Le siècle qui sort de cette puissante fermentation intellectuelle est une époque de réaction violente contre l'ascétisme des temps antérieurs ; il donne libre cours à toutes les passions humaines, aux plus viles comme aux plus nobles. La vie, ardente et fouguese, longtemps contenue, reprend

ses droits ; on en est comme enivré, on en jouit sans règle et cette exaltation physique et intellectuelle trouve son représentant le plus parfait dans SHAKESPEARE.

L'œuvre immense et touffue du grand poète anglais nous montre sous toutes ses faces cette période brillante et agitée. Tandis que jusqu'à lui le théâtre, avec les mystères, aussi nuls au point de vue dramatique qu'au point de vue littéraire, se bornait à reproduire la légende évangélique, en une suite de tableaux sans unité artistique, le grand dramaturge anglais prend comme point de départ la chronique historique ou le roman du temps. Ils les projette en quelque sorte tels quels sur la scène, incarnés en personnages vivants, avec toutes les complications, tous les mouvements, tous les changements de lieux et de temps que lui permettaient les conditions d'un théâtre où la mise en scène était inconnue. Dans ses grands drames, l'unité est plutôt en la conception du poète que dans l'œuvre elle-même. Et, comme cette conception n'est pas autre chose en somme que le roman ou la chronique dont la pièce a été tirée, l'unité dramatique est de même plutôt apparente que réelle.

Il est impossible par exemple de découvrir où se trouve l'unité artistique d'œuvres telles qu'*Otello*, *Macbeth* ou *Hamlet*. Les différentes scènes se suivent dans l'ordre imposé par le récit original ; elles doivent nécessairement aboutir à un dénouement, toujours tragique, mais elles ne sont pas choisies par le poète en vue de ce but ; elles n'ont entre elles qu'une corrélation extérieure, qui pourrait ne pas exister ou être autre ; la pièce est semblable à un roman d'aventures où chaque chapitre n'a d'importance que par lui-même, mais ne se relie pas nécessairement à ce qui précède et à ce qui suit. En un mot, pour tout ce qui touche la marche du drame, le poète n'invente pas, il accepte docilement, en général, la donnée qui lui est fournie, et se borne à la reproduire sous une forme aussi dramatique que possible. A ce point de vue donc il n'y a pas unité, correspondance entre les parties ; c'est une sorte de lanterne magique où passent l'une après l'autre des scènes tantôt plaisantes, tantôt tragiques mais qu'on pourrait allonger à l'infini, sans que la pièce en souffrit le moins du monde.

L'unité se retrouve dans l'incomparable puissance de création des personnages, dans leur prodigieuse et presque effrayante vérité. Mais là elle est fatale, et le poète ne saurait la violer sans que le drame même disparût. Ce n'est pas cette unité là que nous cherchons, mais bien l'unité de l'œuvre même, qui en fait, non un chapelet de scènes que la fatigue seule du spectateur empêche de multiplier, mais un organisme vivant, où toutes les parties sont corrélatives,

viennent se fondre dans une harmonie supérieure. La nature même des sujets traités par le grand poète anglais lui interdisait d'ailleurs cette unité. Romans et chroniques ne vivent que par l'abondance des personnages, la variété des aventures ; le théâtre, au contraire, concentre et simplifie.

La tragédie française, partie de l'élimination d'abord servile, puis plus libre, du théâtre grec, semble par cela même, remplir cette condition indispensable. Elle a quelque chose de régulier et de simple qui fait illusion. Elle est renfermée dans les bornes étroites des unités de temps et de lieu, ce qui supprime du coup toute action scénique, et force les personnages à « raconter » généralement à des confidents, ce que Shakespeare aurait « montré » sur scène. Œuvre de logique voulue et consciente, elle s'adresse à l'intelligence et non point au sentiment. L'action, déterminée par les trois unités, est simple, en général, mais elle reste pour ainsi dire à l'état abstrait, et ne se révèle au spectateur, ou plutôt à l'auditeur, que par la parole récitée. C'est un poème dramatique plutôt qu'un drame. Là non plus il n'y a pas ce rapport étroit entre les parties qui constitue la symétrie. CORNEILLE et RACINE, qui représentent cette conception du théâtre, étaient avant tout des littérateurs, des écrivains ; appliquant tous leurs soins à l'expression et à l'analyse des caractères. En composant *Audromaque* ou *Phèdre*, Racine n'avait qu'un but : la peinture des mouvements de l'âme chez une femme jalouse (Hermine), ou chez une femme dévorée d'un amour coupable (Phèdre). Cette peinture est traitée avec un soin minutieux ; le poète accumule l'un après l'autre tous les traits qui peuvent servir à la rendre complète et parfaite, mais à cela se borne la tâche qu'il s'est imposée. L'action dramatique proprement dite est nulle ; tous les faits qu'elle pourrait amener en se développant sont relégués au dehors ; nous n'en avons que l'écho répercuté par les paroles. Là aussi le poète ne fait que mettre en œuvre une donnée étrangère, qu'il a choisie de propos délibéré, et dont il ne s'écarte que dans la nuance des sentiments qu'il prête à ses personnages.

L'action dramatique visible, l'action pour les yeux n'existant pas, il est évident que nous ne trouverons pas dans ce théâtre les correspondances scéniques, les rapports d'équilibre qui doivent en constituer l'unité. Dans RACINE comme dans SHAKESPEARE, mais avec le minimum au lieu du maximum d'action, le drame se déroule à la façon d'une bande couverte de signes, mais de signes toujours différents, sans qu'à aucun moment rien ne vienne rappeler aux spectateurs une impression antérieure, le remettre, pour un instant,

dans le courant de l'impression déjà ressentie, et, par cette réminiscence, ajouter encore à la vivacité de l'émotion présente.

Il en est de même dans Molière, si supérieur à ses deux illustres contemporains au point de vue du sens dramatique. Si l'on fait abstraction de la suprenante vérité d'observation qui éclate dans les moindres détails de ses comédies, on constate que le plan de ses pièces est conçu de même façon que les tragédies raciniennes. Dans les unes comme dans les autres, c'est une ligne droite, avec un point de départ plus ou moins arbitraire et un point d'arrivée conditionné, non pas par le développement de l'action elle-même, par ses nécessités intimes, mais par des exigences extérieures de temps qui n'ont rien à faire avec l'action dramatique en tant qu'action. MOLIERE veut, avant tout, peindre des caractères ; il a besoin pour cela d'un cadre où il fera mouvoir ses personnages ; il prend peut-on dire le premier venu, peu lui importe. Il n'y en a pour ainsi dire pas dans *Tartufe*, dans le *Misanthrope* ou dans *Les Femmes Savantes*. Une fois la pièce mise en marche — et tous les débuts lui sont bons — il crée ses personnages au fur et à mesure qu'elle avance, et s'arrête, non point parce que la peinture est achevée, mais parce que sa poétique théâtrale exige que la pièce finisse après un temps donné. Et comme le plan de la comédie n'est pour le dramaturge qu'une nécessité matérielle à laquelle il n'attache qu'une importance médiocre, il se soucie peu du point d'arrivée. De là ses dénouements qui n'en sont pas, amenés tant bien que mal à la fin du cinquième acte : parce qu'il faut bien finir. Le fleuve a une source, mais après avoir coulé profond et large pendant deux ou trois heures, il se perd dans le sable.

Rien n'a changé depuis lors. On n'écrit plus de tragédie ni de comédie en vers. Le théâtre contemporain, réduit à la prose, n'est que l'anecdote, le fait divers, ou si l'on veut, le roman abrégé et mis à la scène. Parler d'unité, et à plus forte raison de symétrie, à propos d'un art qui est devenu un pur métier, quand ce n'est pas une industrie, serait ridicule. Aussi l'énorme production théâtrale de notre temps est-elle absolument stérile. Quel genre de vie pourrait-elle bien contenir ? C'est le poète qui la découvre et la montre, cette vie ; elle n'existe qu'en lui, non pas en dehors de lui, où il n'y a que des matériaux bruts qu'il s'agit d'utiliser.

Nulle part donc, depuis SHAKESPEARE jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons découvert dans le théâtre cette harmonie intérieure, cette compensation mutuelle des éléments du drame qui seules peuvent communiquer à l'œuvre d'art la beauté parfaite sans laquelle elle n'existe pas. La raison en est bien simple. Pendant trois siècles,

le théâtre avec le drame parlé, a été exclusivement l'expression de l'intelligence et de la raison, ayant pour organe unique la parole. En dépit de tous les efforts tentés par les poètes pour y insuffler l'émotion, le sentiment, le drame (tragédie, comédie) est resté purement intellectuel. Mais la raison et l'intelligence sont des instruments d'analyse, non pas de synthèse, et l'art vrai est avant tout synthétique ; il ne doit pas s'adresser à une seule faculté de l'homme, mais à toutes ensemble ; aux sens, par la vue (décors, mimique) ; à l'intelligence, par la parole et au sentiment par son organe unique, la musique. C'est la musique seule qui nous donnera la solution du problème. Par son pouvoir illimité d'évocation, par son action directe immédiate sur le sentiment, par les mille émotions qu'elle éveille en nous, comme autant de vibrations et de résonances, elle seule est capable d'établir entre toutes les parties de l'œuvre d'art cette unité qui en est la vie et la raison d'être. C'est ce besoin d'unité qu'elle porte en elle qui doit déterminer la construction du drame, et le porter au degré de puissance et de perfection qui seul peut en faire une œuvre d'art.

Cette aspiration plus ou moins inconsciente a donné naissance à une création hybride, l'opéra. Là, il semble au premier abord, que la synthèse de tous les arts soit réalisée. Mais ce n'est qu'une apparence trompeuse. Dans l'opéra, il n'y a pas union ; il y a tout simplement juxtaposition des parties, avec sacrifice de l'une à l'autre ou aux autres ; le drame disparaît, s'efface, pour faire place à la seule musique. Et pourtant cette musique est censée exprimer, sous des formes traditionnelles, conçues à l'origine en dehors du drame, tout ce que le drame ne contient pas ! Domaine exclusif du musicien, l'opéra ressemble à un squelette couvert de vêtements brillants, qui ne peuvent arriver à en dissimuler l'horrible nudité.

Conception de la pièce, situation, personnages, caractères, tout y est superficiel, conventionnel et vide. Un musicien bien doué, peut jeter sur cette misère l'agrément de ses mélodies, trouver de temps à autre des effets musicaux plus ou moins saisissants, mais à quoi sert toute cette musique puisqu'elle n'exprime rien, si ce n'est la vanité naïve de ses charmes passagers ?

Comment la musique, qui n'est qu'expression, pourrait-elle exprimer ce qui n'existe pas ? On dira peut-être que cela peut être juste, appliqué à l'ancien opéra, mais que depuis lors tout a changé ! En est-on bien sûr ? est-ce que le musicien de nos jours encore ne se considère pas comme le seul auteur responsable de ce qu'on appelle, non plus opéra, mais drame lyrique, comme s'il suffisait d'une étiquette nouvelle collée sur un flacon pour en changer le contenu ?

N'est-ce pas au musicien que vont les louanges et les critiques? Et pourtant dans une œuvre dramatique, n'est-ce pas au contraire le poète qui doit commander, ordonner et exécuter? N'est-ce pas lui qui doit donner au musicien la substance dont ce dernier doit vivre?

Ce n'est donc pas là que nous pourrions trouver cette coordination harmonieuse des parties constituantes du drame qui aboutit à la symétrie, visible ou cachée, de ses éléments formateurs. Mais si nous n'avons pu la rencontrer non plus dans le drame parlé, littéraire, existe-t-il une autre forme d'action dramatique où elle se manifeste? C'est ce que nous allons maintenant chercher.

\* \* \*

Dans le drame (au sens large) considéré comme œuvre à part, purement littéraire, la parole, instrument d'analyses, est souveraine. Mais de par sa nature, cette parole, expression de pensées qui ne sont elles-mêmes que les réflexes des sensations perçues, par conséquent expression abstraite, ne peut rendre que l'image rationnelle des choses, jamais les choses en elles-mêmes. Encore moins est-elle apte à traduire les sentiments. Aussi tous les poètes dramatiques du passé plus ou moins conscients de cette impuissance, se sont-ils attachés exclusivement à l'analyse psychologique ou à la peinture des caractères. Cette analyse et cette peinture ne peuvent être, cela se conçoit, que fragmentaires; le poète ne peut y procéder que par touches successives et le temps dévolu à la marche de la pièce entière, s'il veut qu'analyse et peinture soient complètes, ne lui permet pas de s'arrêter un seul instant. La tragédie ou la comédie ressemble alors à un tableau où les figures sont d'abord esquissées et auxquelles viennent s'ajouter, l'un après l'autre, les traits qui en feront des personnages entiers. Quand la peinture est terminée, le drame est fini.

Ce qui est en jeu dans cette forme d'art — qui a produit des chefs-d'œuvre — c'est l'intelligence, non le sentiment. Même dans les drames les plus pathétiques, tels que « *Macbeth* » ou le « *Roi Lear* », l'émotion n'est jamais produite directement, mais doit être éveillé chez l'auditeur par l'intermédiaire de la parole. Le fait est encore plus frappant dans la tragédie française, où la forme conventionnelle du vers et les idées fausses sur la « noblesse » du genre étaient autant d'obstacles à l'expression naïve et spontanée de l'émotion. Aucun de ces poètes, pas même Shakespeare, encore moins Corneille et Racine, ne se sont doutés que ce qui leur a manqué pour créer le drame complet, la forme d'art, où le sentiment aurait sa place légitime à côté de ou plutôt avec l'intelligence, c'est la musique.

Mais il serait puéril et injuste de leur en faire un reproche. De leur temps, la musique commençait à peine. L'opéra, ou plutôt le « dramma in musica » venait de naître en Italie, sous l'égide de lettrés qui s'imaginaient naïvement ressusciter la tragédie grecque. Engagé dans cette voie fautive, elle n'en sortit plus. Encore embarrassés, d'ailleurs, dans la scolastique du contre-point, mais tendant de plus en plus à l'indépendance de ses allures, elle n'était pour les contemporains de Lulli, qu'un agrément ajouté à l'élégance des vers ou à la pompe du spectacle, nullement un moyen d'expression.

Il faut descendre jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle pour rencontrer un réformateur dans la personne du grand Gluck. Il s'attacha à bannir de l'opéra, le faux, le convenu qui en avaient pris possession; voulant se soustraire avant tout aux exigences despotiques du chanteur qui s'y était taillé la part du lion et en avait fait un concert à son usage personnel, Gluck voulut établir un rapport plus étroit entre la parole et le chant, qu'il rendit ainsi solidaires l'un de l'autre, il introduisit un style nouveau, mais conserva intactes toutes les formes traditionnelles de l'opéra (airs, récitatifs, duos, chants, etc.), qui, entre ses mains, tout en changeant de caractère, ne fut que l'aboutissement logique de la tragédie classique mise en musique.

Son successeur légitime, Mozart, le plus musicien de tous les musiciens, ce génie de lumière et d'amour, tendre et passionné, doué d'un sens dramatique au moins égal à celui de Gluck mais d'inspiration toute moderne, professe cependant une surprenante indifférence pour les libretti qu'il avait à mettre en musique. Mais il n'était réellement inspiré que lorsqu'il se trouvait en face d'une situation vraiment dramatique et d'un texte relativement poétique, tels que lui en offraient, par exemple, « *Don Giovanni* » ou les « *Nozze di Figaro* ». Mais ces situations et surtout cette valeur du texte ne sont que des accidents, des exceptions; nulle part, d'ailleurs, l'unité symétrique n'est présente. Le librettiste, versificateur habile et adroit, à combiner les situations traditionnelles, n'est nullement occupé à donner à son libretto une symétrie dont il n'a aucune idée; il sait d'ailleurs que ses paroles ne sont qu'un support indispensable à la musique, qui est tout. Le musicien, de son côté, même quand il s'appelle Mozart, ne sert qu'à recouvrir le texte des plus belles mélodies que son génie peut lui inspirer, à faire sortir d'une situation tout ce qu'elle contient d'émotion latente, mais à cela se borne son ambition.

Cette musique, d'ailleurs, même chez Mozart, plus libre déjà pourtant en cela que Gluck, est encore assujettie aux formes con-

sacrées, qui s'imposent au compositeur. Dans ces limites, elle est admirable de vérité et de passion, mais esclave d'un texte dont la valeur poétique est presque toujours nulle, elle ne peut songer qu'à en tirer le meilleur parti possible, sans prétendre aller au delà. Mozart s'était soumis docilement aux conceptions de ses librettistes; un autre grand musicien, Weber, voulut, au contraire, dans son « *Emyanthe* », régner en maître absolu; le résultat ne répondit point à l'effort.

Mais déjà la main puissante de Beethoven avait brisé les moules convenus. En voulant faire exprimer à la musique *seule*, dans la symphonie, ce qu'elle ne peut exprimer sans le secours de la parole, il avait du même coup créé une nouvelle mélodie, la mélodie articulée, indépendante, indéfiniment extensible, c'est-à-dire le mode d'expression, la langue musicale du drame, et ainsi la musique devint l'organe le plus docile, le plus fécond, le plus élastique et, en même temps, le plus suggestif qu'il soit possible d'imaginer. Arrivée à ce point de développement, la musique tendait à se résoudre dans le verbe parlé; elle aspirait à sortir du vague pour s'individualiser dans l'action dramatique, rejoindre la parole, se combiner et former pour ainsi dire un corps nouveau avec elle. Pour mettre en jeu cet élément en l'appliquant au drame, il ne fallait plus qu'un artiste qui en comprit le pouvoir et l'inépuisable fécondité: il se trouve en Richard Wagner.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier cet artiste extraordinaire qui, le premier, et jusqu'ici le seul dans l'histoire de l'art, a réuni en lui, en une admirable synthèse, les deux génies jusque là séparés du poète et du musicien. Mais on se trompait étrangement en ne voyant en lui qu'un phénomène, un fulgurant météore apparu un jour dans le ciel de l'art et s'éteignant sans laisser de traces. Wagner est, au contraire, le terme d'une longue évolution poétique et musicale, d'une période de fermentation où les éléments de l'art cherchaient instinctivement à se combiner pour produire l'œuvre parfaite et définitive. Cette aspiration à l'unité a été le rêve et le tourment des nobles esprits tels que Herder, Goethe et surtout Schiller. Mais cet idéal ne pouvait être réalisé que par un poète; si le musicien seul en eût été capable, le plus parfait des musiciens, Mozart, eût créé le drame complet. Et ce poète ne devait pas l'être seulement dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire un artiste habile à exprimer des pensées brillantes en de beaux vers, sous les formes reçues et acceptées; il fallait un poète créateur, novateur, inventant lui-même ses formes, surtout concevant son œuvre comme étant à la fois poétique et musicale. De cette conception nouvelle devaient découler

des conséquences dont il est difficile d'évaluer la portée ; l'introduction de la musique dans le drame *comme élément formateur* en change du coup toute l'économie, et ouvre à la création artistique des perspectives infinies. Dans l'œuvre d'art de l'avenir, a écrit Wagner, il y aura toujours du nouveau à inventer.

Le premier résultat de cette fusion intime de la musique avec le drame a été la concentration de l'action. Tous les drames de Wagner, sans en excepter même les « *Fées* », sa première œuvre écrite à 20 ans, sont construites sur une seule idée, toujours poétique et forte, que le drame développe en s'attachant uniquement à ce qui est essentiel, la peinture des passions humaines, dégagées de toute contingence artificielle, réduites à leurs éléments primitifs. La mission du poète est d'unir, de concentrer, de faire rendre à la parole tout ce qu'elle peut contenir de sens et d'émotion. Le musicien s'empare de ce germe et, au moyen de son art, dont la puissance émotive est illimitée comme ses moyens d'expression, il le développe, l'agrandit, le porte à son maximum d'intensité et de force. Dans ce domaine des pures passions humaines, poète et musicien ont devant eux un champ d'une inépuisable fécondité. Mais il faut que ces passions se meuvent dans un cadre aussi simple que possible, et ainsi l'action gagnera en profondeur, c'est-à-dire, en vérité humaine, ce qu'elle perd en largeur, c'est-à-dire en accessoires de lieu, de circonstances, etc... Le drame tout entier, au lieu de se répandre à l'extérieur et de se perdre en faits secondaires que la musique est impuissante à exprimer, sera reporté à l'intérieur, y mettra en mouvement le trésor d'émotions que recèle le cœur humain et trouvera sa langue dans la musique.

L'action poétique et dramatique, qui est ici une seule et même chose, aussi simplifiée en son essence, pourra s'étendre en tout le drame, en former l'unité profonde, organique, laquelle se manifestera par des corrélations, des rapports de situations impossibles à obtenir dans le drame purement parlé, qui serait de la sorte obligé à des répétitions insupportables. La musique, au contraire, par son pouvoir incalculable d'évocation, établira d'elle-même ces corrélations, mais à condition qu'elles existent, en puissance tout au moins, dans le drame, ce qui revient à dire que le drame doit être conçu musicalement, ou, comme le dit Wagner, dans le sein de la musique.

Incalculables sont les conséquences de cette vue de génie. Je ne mettrai en relief que celle qui forme le sujet même de cet article.

Organe exclusif du sentiment, la musique ne peut exprimer autre chose, et de plus, elle n'exprime que des sentiments généraux,

universels, sans adjonction de rapports ou modalités quelconques. Elle va droit au centre même de l'émotion, à ce *punctum sensibile* de l'être humain qui est identique chez tous, à quelque nation, à quelque époque, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent.

Ainsi dégagé de tous les accessoires parasites qui le recouvraient, le sentiment pur, le *purement humain*, exige, pour être traduit dramatiquement, une action simple, forte, où tout ce qu'il renferme de véritable humanité se développera normalement, à la façon d'un arbre qui puise incessamment sa nourriture dans le sol qui le porte.

Dans cette action simple, conditionnée non par des circonstances extérieures, mais par le fond même de l'émotion originelle, s'établiront alors naturellement ces correspondances que nous avons vainement cherchées ailleurs. Dans les diverses scènes, génératrices les unes des autres, se retrouveront d'elles-mêmes les impressions déjà une ou plusieurs fois ressenties, et le dénouement sera l'aboutissement, non pas arbitraire ou seulement logique de tout ce qui précède, mais la véritable conclusion, le point terminus où le sentiment d'où est né le drame, ayant parcouru son cycle entier, n'a plus qu'à se résoudre en l'ultime catastrophe. Au lieu d'une ligne droite extensible à l'infini, le drame sera alors une ligne courbe, un cercle, c'est-à-dire la figure parfaite où tout est unité, harmonie et symétrie.

C'est sur ce plan idéal que sont construits tous les drames de Wagner, poète dramatique concevant son œuvre musicalement. Chez lui, l'action d'une simplicité égale à celle des tragiques grecs, est immédiatement projetée sur la scène, sans « préparation » ; elle se met en marche, décrit une courbe insensible, et, au dernier acte, vient rejoindre le point initial en une harmonieuse unité. Qu'on étudie attentivement à ce point de vue des drames tels que « *Tannhauser* » ou « *Lohengrin* », ou encore « *Tristan et Iseult* ». Qu'on les étudie surtout en s'efforçant de s'arracher à l'idée préconçue d'avoir devant soi un livret d'opéra sans nulle valeur dramatique ou littéraire. Qu'on les compare aux chefs-d'œuvre reconnus du théâtre européen ; on verra alors, peut-être non sans étonnement, combien la disposition en est simple et claire, avec quelle logique les scènes sortent, sans effort, les unes des autres, et avec quel art supérieur ces scènes sont orientées vers un dénouement déjà contenu tout entier, comme un germe, dans les premières scènes !

C'est ainsi que le premier vers de la première scène du « *Tannhauser* », la question de Vénus : « Bien-aimé, dis où s'égaré « ta pensée ? » contient déjà, en germe, tout ce qui va se dérouler

dans les trois actes. Plus encore les paroles enflammées de « *Tannhauser* » : « Ce n'est pas seulement la volupté que je cherche : dans « la joie, j'aspire à la douleur. O déesse ! contre le monde entier, « sans crainte, je serai toujours ton défenseur ! Mais j'ai soif de « liberté ; ce qu'il me faut, c'est le combat, la dispute, dussé-je y « trouver la mort ! c'est pourquoi, ô reine, je dois te fuir ! »

Il la fuit. Un hasard le remet en présence d'Elisabeth, qui l'aimait sans qu'il en sût rien. Dans un accès d'enthousiasme, entraîné par le souvenir des délices du Venusberg, il célèbre, en vers enflammés, les louanges de la déesse ; n'a-t-il pas promis d'être le monde entier son intrépide défenseur ? Et il ne voit pas que son chant d'amour brise le cœur de la vierge qui l'aime ! Sauvé par celle-là même qu'il a offensée, et qui va se sacrifier pour lui, pour son salut, il part pour Rome, où il demandera au Pape l'absolution de ses crimes.

Mais il revient, réprouvé, damné à jamais. Le malheureux n'espère plus rien de la pitié humaine ; son salut il le trouvera dans les bras de la déesse qu'il a quittée un jour : « pour être libre, com- « battre et, s'il le faut, mourir ! » Elle le lui avait prédit ! Il cherche le chemin de la montagne maudite ; dans un nuage rose, la déesse lui apparaît, l'appelle ; il va se précipiter vers elle, quand descend dans le val le cortège funèbre portant le cercueil d'Elisabeth. Vénus disparaît, et Tannhauser, à genoux devant le cercueil, meurt. Ce qui avait été pressenti tout au début du drame se réalise au dénouement, non pas par le choix arbitraire du « librettiste », mais par la logique profonde et inéluctable de l'action.

Si l'on voulait entrer dans les détails il y aurait bien d'autres remarques intéressantes à faire, mais cette étude conduirait trop loin. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler les corrélations constantes qui existent entre Vénus et Elisabeth toujours opposées l'une à l'autre, comme les deux branches de l'aimant entre lesquelles se débat Tannhauser.

L'une et l'autre sont toujours présentes dans le drame. Au premier acte, Vénus apparaît en personne ; Elisabeth, par son nom seulement, prononcé par Wolfram. Au deuxième acte, c'est Elisabeth qui occupe la scène ; mais Vénus plane, pour ainsi dire, sur la tête de Tannhauser, sa présence invisible se révèle dans le chant de son chevalier ; au troisième, Vénus et Elisabeth apparaissent toutes deux peu de temps, l'une pour mourir, l'autre pour disparaître. Il y a à la fois corrélation et balancement des situations. Toute la première partie du premier acte appartient à Vénus et Tannhauser ; la première partie du troisième à Elisabeth,

sur la scène, et à Tannhauser, présent dans le chant de Wolfram et la prière d'Elisabeth. Et de même qu'au deuxième acte, Vénus est présente dans le chant de Tannhauser ; de même, au troisième acte, c'est Elisabeth qui apparaît dans le grand récit du pèlerinage. Enfin, après que ces rapports incessants des personnages ont produit tout ce qu'ils pouvaient produire, ils sont confondus dans la catastrophe finale de la façon de la plus logique et la plus naturelle.

C'est ainsi que dans ce « *Tannhauser* » si incomplètement connu, se manifeste pour la première fois une conception de drame absolument nouvelle, qui ne pouvait venir au monde que sous l'influence de la musique, l'élément synthétisant par excellence. Là, l'action dramatique et sa réalisation musicale ne font qu'un. Ce n'est plus, comme dans l'opéra, une suite quelconque, extensible à l'infini, d'airs sous quelque forme que ce soit, sans autre lien que le caprice du musicien et sans d'autre raison pour finir que la fatigue de l'auditeur : c'est un vrai drame, un tout organique, où toutes les parties se répondent, sont solidaires les unes des autres et dont le jeu naturel produit de lui-même l'unité. C'est bien un art nouveau, un art sans précédent et sans modèle, une création du génie poétique associé au génie musical.

On pourrait appliquer la même analyse à chacun des autres drames wagnériens ; partout elle nous ferait constater à un degré éminent, cette faculté de synthèse symétrique qui est un des traits dominants du poète musicien. Le peu qui vient d'être dit, à propos de « *Tannhauser* », suffira toutefois, pensons-nous, pour « illustrer » l'idée que nous avons essayé de mettre en lumière dans ce travail, à savoir que l'œuvre d'art complète, sensible et vivante, harmonieuse et symétrique, c'est le drame « conçu dans le sein de la musique », ce drame que Wagner a lui-même appelé « l'œuvre d'art de l'avenir ».

Cet article a été écrit avant la guerre ; mais la haine la plus vigoureuse et la plus légitime de l'Allemagne ne doit pas nous faire oublier ce que l'Humanité doit aux grands hommes de notre détestable voisine.

J. FOURNIER LEFORT.

---

## Eloge du Mex.

---

Le mérisi soufflait sur l'Égypte. C'était le mois où, de leurs aiguilles d'ivoire, les minarets brodent un fin coton sur le kalansoua du ciel. Entre les coteaux d'Anvia et le lac de sel rose du Mariout, je voyais la terre rayée comme une étoffe de l'Yémea atteindre, par delà l'horizon, la Marmarique aréneuse. Dans l'annonce des matins du Newrouz, avec sollicitude et comme une caresse, sur les flots de la mer de Roum, Ajamy posait le bras. Le golfe de son archet, jouait sur les palmiers du Mex la première ondante de l'aurore.

Malgré ce grand repos baigné de la symphonie que chantent les promontoires la plaine est triste à cause de cette longue traversée de lumière qui s'ouvre devant elle. Cette clarté trop intense que déjà le firmament diffuse se pose sur les yeux avec mélancolie. L'âme s'effarouche à la perspective d'une splendeur sans mesure. Le cœur inquiet d'un bonheur qui n'est pas à sa taille accompagne, au fond du paysage, les caravanes soulevant la poussière des tombeaux. Ah ! s'en aller ainsi sur la route des âges vers l'espace inconnu, loin des haras humains ! Mais quels trésors d'exil décideront jamais un amour sans faiblesse ? Cette contrée me tient, magnifiquement appuyée aux bornes de sa grandeur. D'un côté c'est le Nil, Hôpi-Moù vénérable poussant par les déserts le troupeau de ses Eaux, de l'autre l'Océan illimité des sables, l'Arche de feu tendue sur les midis fumants.

J'attendrai se lever le soleil du coin du vieux mur placé sur la hauteur du hameau de Dékhéla roulé dans ses ricins sur le tapis de la plage. La brise qui passe au tombeau d'Alexandre et de Cléopâtre apporte jusque là l'odeur de la Syrie et de l'Arabie heureuse tandis que je verrai sur Le Mex peu à peu se dissoudre et disparaître la brume légère qui le tenait endormi.

Ce Mex, comme un rameau d'oranger au bord de la mer, le vent le balance. J'y entends durant que j'écris la marée méditerranéenne monter vers moi, baiser les pieds blancs des collines. J'y perçois la pulsation de l'azur inscrit dans ma fenêtre, la germination de la

plaine, le bouleversement de ma joie, l'oscillation universelle. Je m'embarque au milieu du jour sur la nacelle de lumière pour les retraites de rosée où les oasis ont mis leur nid. Le Mex, tu m'as été, au-devant de la rade africaine, comme un haut sémaphore, d'où je t'ai aperçue, Egypte, entre tes palmes et la méditation de ton éternité. Tes déserts m'ont bercé du chant de leurs cigales. Un vin m'a énivré composé de tes fruits. Je me souviens que tu ne dédaignas pas, étranger, mon hommage respectueux de la douleur que j'ai prise aux funérailles de tes Rois. Dans tes mosquées en ruines je m'inclinai devant les mânes de tes morts. Aussi t'ai-je entendue des heures sombres parler à l'avenir, dédaigneuse des vains simulacres.

Heureux celui qui voit au-dessus de ses champs se lever ton image ruisselante d'un miel que butinent les dieux !

HENRI THUILE.

---

---

## Poésies

*Il existe à Baalbeck les ruines d'un temple de Bacchus, au milieu duquel une colonne brisée est restée, en tombant, appuyée contre une des murailles centrales de l'édifice. Au cours d'un voyage qu'elle fit cet hiver, au Liban, notre éminente collaboratrice, Mme Victoria Archarouni, auteur des Impressions de Jérusalem qui ont paru dans nos pages, et que nos lecteurs ont tant goûtées, visita ce temple, et y vit cette « colonne brisée ». Elle en envoya une carte postale au fondateur de cette Revue, en lui disant que l'auteur de beaux vers sur la Syrie pourrait peut-être s'inspirer de ce titre pour écrire un poème. D'où les trois strophes que nos lecteurs vont lire.*

### La colonne brisée

*A Madame Victoria Archarouni.*

Je traverse la mer, avide de revoir  
De mon Liban la montagne irisée.  
Dès la rive mon pied heurte, sans le vouloir,  
Une colonne brisée.

Je monte vers le temple où l'ivresse à ses dieux  
Fit un autel. Mon âme dégrisée  
Perçoit, large débris sous le ciel radieux,  
Une colonne brisée.

Vers le flot niveleur je retourne en pleurant,  
Triste de fuir ma patrie abusée.  
J'interroge ma vie où jonche le courant  
Mainte colonne brisée.

MARIUS SCHEMEIL.

*Ramleh, Bulkeley, 4 août 1922.*

### An Intellectual Mystic's Prayer.

O thou Infinite One, reveal thyself within me.

I, the Eternal Principle of Love and Health, am supreme  
within thee.

Thou art, the all of life, I live in thee.

Thou shalt be made more conscious that thy life is my life.

(To be repeated from five to ten times slowly and deeply contemplating the significance of each word).

O thou Infinite One, help me to co-ordinate all my spiritual and intellectual and physical powers in a supreme purpose of health and love and success.

I now open my mind and whole body to thy Love and Healing Power.

I now feel thy Love and Healing Forces flow into and through my whole body.

I thank and praise Thee for flooding and inundating my soul, purifying my mind, and healing my body.

I am Thy holy temple. Glorify me with perfect health that I may also glorify Thee with perfect health, which will ray thy healing Love and wisdom to all the world.

AMEEN RIHANI.

### **Au fil de l'eau**

Sur l'eau lourde au parfum fade de vétyver,  
tantôt glissant, tantôt faisant des embardées,  
notre barque tirait sur le Nil des bordées,  
au gré d'un vent-debout qui montait de la mer.

énorme, rutilant, dans un halo d'or vert,  
parmi les éventails des sombres palmeraies,  
le disque du soleil s'enlisait, et des raies  
de lumière filtraient du taillis entr'ouvert.

Indigo, mauve, orange et pourpre, tel un dôme  
qu'irise la splendeur d'un vitrail polychrome,  
le ciel pur s'endormait dans la paix du couchant ;

et nos âmes, vibrant au diapason des choses,  
resplendissaient d'un grand amour incandescent  
Que reflétait le fleuve en ses profondeurs roses.

HERMAN LAD.

### Notre Villa\*

Elle est blanche parmi les fleurs  
Et ses volets mi-clos sont roses,  
Presque aussi roses que les roses  
Du jardin aux folles senteurs...

Un salon, ton boudoir, la chambre  
Qui seule entendra nos serments ;  
Un Erard, quelques vieux divans  
Où traînent de longs colliers d'ambre.

Plusieurs paravents japonais,  
Des sièges bas, et pour s'étendre  
Encor des divans d'un bleu tendre  
Dans chaque coin disséminés...

Point de lumières aveuglantes,  
Mais par les soirs d'enchantement,  
Dans des vases mi-transparents,  
Quelques pauvres flammes tremblantes.

Et parmi les gerbes des fleurs  
Et les statuettes de Chine,  
Ta silhouette svelte et fine  
En ta robe d'intérieur...

A. C. GÉRONIMO.

---

\* Reproduction rigoureusement interdite, pour toute autre publication  
que la « Revue du Monde Egyptien ».

**Histoire d'un Cœur**

## I.

Prendre un cœur d'enfant, aussi pur  
Que les neiges immaculées,  
Qui, sur les cimes inviolées,  
Mêlent leur blancheur à l'azur,

## II.

L'emporter, loin des grandes villes,  
Où règnent les hommes méchants,  
Dans la solitude des champs,  
Des prés verts et des eaux tranquilles ;

## III.

Et là, dans ce calme décor,  
Au murmure de la rivière,  
Qui roule — sous le soleil d'or —  
Des flots de moire et de lumière,

## IV

Le laisser s'ouvrir lentement,  
A la sérénité des choses,  
Sans lui dire, pourquoi, comment  
Tout passe et se métamorphose ;

## V.

Puis, lorsque ce Cœur s'est ouvert  
A toutes ces visions neuves,  
L'enlever aux champs, aux prés verts,  
Le mettre au creuset des épreuves,

## VI.

Le faire durement souffrir,  
De faim, de froid et de misère,  
L'abreuver enfin, sur la Terre,  
De tous les maux — jusqu'à mourir.

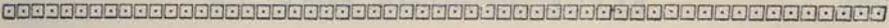
## VII.

Et, si ce Cœur garde quand même  
Sa blancheur et sa pureté,  
Si, dans sa détresse suprême,  
Il croit — quand même — à la Bonté,

## VIII.

Alors, ce Cœur, que rien ne lasse,  
Qui, de l'épreuve, sort vainqueur,  
Dieu lui sourit et lui fait grâce.  
C'est ainsi que Dieu forge un Cœur.

ANDRÉ CORBIER.



## L'Ame de Berlioz

Pour s'identifier avec le génie de Berlioz, pour mieux comprendre sa nature intime, cette nature tout à la fois sensitive, abrupte, poétique, insoumise, idéaliste et tourmentée, violente dans ses sensations et tenace dans ses poursuites ; pour s'initier à sa musique grandiose, d'un rythme et d'une cadence stupéfiante qui rappellent la fougue des torrents des hautes régions de son pays natal, il faut non seulement avoir visité le Dauphiné, mais encore avoir vécu quelque temps en face de ses montagnes, de ses rocs, des ses pics effroyablement majestueux et s'être laissé imprégner de la profonde mélancolie qui s'élève du silence impressif de ce site chaotique enserrant étroitement la belle vallée du Grésivaudan.

Oui, pour s'unir plus entièrement avec les conceptions du grand artiste, pour partager ses enthousiasmes, ses transports, ses rapsodies et ses lamentations, il faut, avec lui, avoir erré dans les montagnes, avoir écouté le bruissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le pas lourd des bœufs, les sons lointains des cloches, le grondement des cascades et des torrents, seuls bruits de ces lieux.

On se rend alors compte combien le milieu aide à former et à développer l'homme de génie ; et Berlioz, dans la grandeur de ses conceptions musicales, semble nous apporter les réminiscences d'une âme supérieurement douée, vibrant aux pulsations de la nature dont elle a perçu les plus infimes frémissements.

La poésie, l'immense poésie du « Grand tout », est sentie de diverses manières par les artistes : le peintre en « voit » le coloris et les nuances infinies ; le poète, à moitié musicien, en « ressent » les impressions multiples et les reproduit en phrases cadencées et rythmées ; mais le compositeur, plus subtil que l'un et l'autre, « entend » l'hymne journalier chanté à Dieu par la nature.

Cet hymne est tantôt riant et clair comme la voix d'un enfant étonné de naître, tantôt passionné et ardent comme les accents de la jeunesse et tantôt sombre et tourmentée comme les paroles d'un questionneur cherchant à soulever le voile qui lui cache la face de son Créateur.

Berlioz, avec son extrême finesse d'ouïe a écouté tout cela et il nous l'a traduit avec son âme de feu en un ruissellement d'harmonies.

Nul doute que la Côte-Saint-André, lieu de sa naissance, et surtout Meylan n'aient profondément influencé le talent du grand artiste. (Meylan, où son grand-père, Marmion, l'attirait chaque été, est un pittoresque village qui domine « l'immense parc » formé par la vallée du Grésivaudan).

C'est là qu'il connut la « Stella Montis » (1) ; celle qui fit battre son cœur d'enfant d'un amour ingénu et violent, celle dont le souvenir le suivra toute sa vie.

A Meylan, le site, les légendes, tout l'émeut, tout lui paraît empreint d'un cachet romanesque que la Côte-Saint-André est loin de posséder à ses yeux.

Le nom même de son grand-père exalte son imagination lorsqu'il découvre son homonyme dans un roman de Walter Scott. Aussitôt, l'ingéniosité de son cerveau d'artiste cherche la possibilité d'avoir eu le grand guerrier pour ancêtre.

Dans la maison qu'il habite, l'effigie de Marie Vignon, seconde femme de Lesdiguières, jointe à celle du fameux connétable (2) orne une des portes, et son adolescence est bercée par l'histoire des amours rustiques que vient cacher dans cette demeure, loin du monde et des courtisans, le jaloux Lesdiguières.

Plus loin, dans le hameau, on lui montre l'humble toit, la chaumière qui abrita la jeunesse de la belle « Liaude » cette simple paysanne devenue reine de Pologne.

Quoi d'étonnant qu'à ces réminiscences d'amour et de figures poétiques le jeune homme se grise l'imagination ? et qu'en face de ce décor grandiose, devant ces monts chaotiques emprisonnant la plus belle vallée du monde, site admirable qui lui fera dire plus tard : « Je n'ai rien rencontré d'aussi beau en Italie », il garde toute sa vie l'empreinte du beau, du surnaturel et de l'idéal ? Il nous dépeint lui-même ses impressions dans ses mémoires ; mais ce qu'il ne peut s'expliquer — personne ne se connaît entièrement — ce sont ces élans, ces désirs infinis d'amour et d'amitié le possédant, désirs toujours inassouvis quoiqu'il eût trouvé ce dernier sentiment dans toute sa douceur chez Humbert Ferrand. Malheureusement, cet ami était loin et Berlioz avait un besoin incessant de se communiquer dans un entretien cœur à cœur — sa

(1) Lire les mémoires de Berlioz.

(2) Cette double effigie est aujourd'hui à Grenoble, chez M. de Beylié.

nombreuse correspondance en fait foi — « Oh ! que je suis seul ! Comme je souffre en dedans, écrit-il à son ami, que je suis malheureusement organisé : un vrai baromètre, tantôt haut, tantôt bas, soumis aux variations de l'atmosphère ou brillante ou sombre de mes dévorantes pensées ! »

Par ces quelques mots, il nous fait concevoir à la fois la supériorité et la faiblesse du génie. Ses sensations sont sublimes mais il ne trouvera que rarement son semblable, celui qui s'initiera à son être intérieur, et par cela même il sera condamné à souffrir de son isolement.

Il faut avouer que la nature manque quelquefois de logique : à des êtres doués d'une puissance créatrice telle qu'ils étonnent le commun des mortels, elle refuse souvent un extérieur en harmonie avec l'esprit qui les domine, avec le feu qui les dévore. On ne peut malheureusement voir « l'envers » du génie ; il faut se contenter de son apparence extérieure qui, bien des fois, est décevante.

Sous ce rapport, Berlioz n'était pas bien partagé ; il ne possédait pas « l'attraction sympathique » : nerveux et brusque à l'excès, courant aux conclusions avant d'avoir entrepris un début, en amour aussi bien qu'en musique, il ne savait pas préparer un succès par de savantes et habiles manœuvres. Trop ardent, il eût voulu qu'une femme tombât dans ses bras à la première déclaration, et il n'arrivait qu'à effrayer par l'intensité de la passion qui le dévorait.

Miss Smithson — indifférente à cette époque mais qu'il épousa plus tard — disait de l'homme qui courait les champs et la campagne comme un fou et qui se mourait d'amour pour elle : « Prenez garde à ce jeune homme, il a un œil qui ne dit rien de bon. » Il était cependant prêt à tous les dévouements et il le lui prouva.

Dante nous déclare que la poésie, la musique et tous les dons intellectuels et moraux viennent des profondeurs de l'âme et de l'au-delà...

Reste-t-il donc quelque chose de ces visions de l'au-delà aux hommes inspirés?... Et par ce fait sont-ils souvent incompréhensibles aux autres hommes?... Peut-être...

Entendez le grand compositeur décrire lui-même une de ses envolées vers l'idéal à son ami Ferrand : « Peu à peu, dit-il, tout éveillé je suis tombé dans une de ces extases d'outre-terre, et j'ai pleuré toutes les larmes de mon âme en écoutant ces sourires sonores comme les anges seuls en doivent laisser rayonner,

Croyez-moi, cher ami, l'être qui écrivit une telle merveille d'inspiration poétique céleste n'était pas un homme. »

Comment voulez-vous que des êtres transportés jusqu'au septième ciel par leurs visions poétiques puissent revenir de si loin sans se meurtrir les ailes et se sentir froissés par la mesquinerie et le terre à terre qui les entourent ?

Sans aucun doute, eux-mêmes sont loin d'être parfaits, mais ils vivent en communion avec le beau, avec le sublime, et ce rayonnement divin les hante à tel point qu'ils en cherchent encore une émanation terrestre, hélas ! sans réussir à la trouver.

De là cette tendance à la satire, cette acerbité qui s'échappe malgré eux de leur âme endolorie.

Monter jusqu'au ciel et retomber sur la terre ! vivre en pensée avec des héros, s'enivrer des sentiments les plus héroïques et ne retrouver autour de soi que pygmées et passions médiocres ! Sentir le souffle divin vous animer, comprendre sa propre valeur et rester incompris et méconnu, cruelle destinée !

Ce fut celle de Berlioz.

Pendant de longues années, il resta un mythe pour ses compatriotes. Et la France fut le dernier pays qui reconnut la valeur du génie de son enfant.

Malheureux en amour, pauvre et souffrant d'une maladie crucifiante, il n'avait que son travail et son art pour le consoler. Mais aussi, quelle consolation !

De telles joies se payent cher, car elles sont uniques !

Ecoutez-le : « Je veux vivre encore, dit-il ; la musique est un art céleste, rien n'est au-dessus que le véritable amour ; l'un me rendra peut-être aussi malheureux que l'autre, mais au moins j'aurai vécu. » Plus loin, il ajoute : « Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette puissance d'émotion, cette faculté de souffrir qui me tue?... »

Oui, nous profanes, nous pourrions te le dire, ô grande ombre de Berlioz !

Cette faculté t'a été donnée pour que tu fusses à même de nous communiquer un peu de cette flamme divine qui te consumait ; et l'homme n'étant capable de faire sortir de son cœur de grands accents ou de grandes pensées que lorsque ce cœur, tel le raisin sous le pressoir, est broyé sous de torturants supplices, tu as souffert infiniment afin d'enivrer par tes sublimes harmonies la pauvre humanité ; tes chants célestes sont venus lui montrer le ciel à travers les ombres qui obscurcissent son chemin.

Car vous êtes, ô peintres, ô poètes, ô musiciens, les éternels

prophètes, les envoyés du Dieu invisible dont vous affirmez l'existence ; et vos chefs-d'œuvre viennent nous crier : « Rapprochez-vous de votre Créateur en essayant de nous comprendre. » Pauvres grands hommes ! trait d'union entre le ciel et la terre, vous souffrez de vos efforts, vous souffrez de vos luttes, et vos âmes d'exilés ne peuvent s'habituer à nos petites gens. Quelquefois, vous cherchez à dresser votre tente parmi nous et vous poursuivez l'amour, seul idéal d'ici-bas après l'art, mais lui aussi vous échappe et vous restez meurtris et déçus.

Berlioz à soixante ans connaît tardivement le succès, les acclamations et la gloire, mais cela ne lui suffit plus ; il veut, avant de mourir, revivre un moment ses premières impressions, et c'est vers Meylan qu'il dirige ses pas. Il va, traînant après lui les désillusions et les blessures de son cœur, chercher la demeure d'Estelle. Comme Faust, il donnerait tout pour un moment de vrai amour, de vraie tendresse ; comme lui, il voudrait être né plus tôt afin d'avoir pu lier son sort à la seule femme qui lui paraît digne de lui.

Arrivé au flanc de Saint-Eynard, par des chemins pénibles et ardu, il revoit enfin la petite maison, perdue dans la verdure, de la « Stella Montis », la maison de son grand-père et la vallée ; ses larmes coulent aux souvenirs évoqués et les tristesses de la vie, les rancœurs, les chagrins, les douleurs sans nombre lui reviennent avec un désespoir nouveau. Ah ! qu'il eût préféré vivre là, auprès de son amie, sans gloire et sans génie, plutôt que de souffrir pour la gloire ! Mais on ne choisit pas sa destinée, on s'y soumet.

Et quand le grand compositeur, dans un élan de tout son être lance aux échos du rugueux Saint-Eynard ce nom qui lui est resté si cher : Estelle ! Estelle !... vous pensez sans doute, et peut-être le croyait-il lui-même, que ce cri allait vers la femme qu'il n'avait pas revue depuis sa jeunesse ?

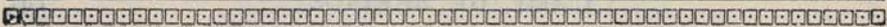
Détrompez-vous, cet appel angoissé n'était que le cri d'une âme assoiffée d'idéal, d'un idéal que ni l'amour, ni la gloire, ni la fortune tardive n'avaient pu lui apporter, que rien d'ici-bas, non, rien, ne peut apporter à l'homme de génie, car ses aspirations sont trop hautes pour notre planète, et sa véritable patrie n'est pas ici.

Berlioz a dit lui-même : « L'amour et la musique sont les deux ailes de l'âme ».

Puissent ces ailes avoir transporté l'âme du grand musicien dans un monde meilleur.

*Meylan,*

M. A. TARRAZI-MONNET,



## Courrier de Paris

« Les habitants de Cachemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont de choses sérieuses. Ils vivent comme des enfants qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur commande, qui murmurent de tout, se moquent de tout, oublient tout. »

Eh bien, n'en déplaise à Voltaire, nul, aujourd'hui, ne serait tenté de remplacer Cachemire par Paris, ainsi que le sous-entendait le malicieux vieillard, parisien de Paris, lui-même, dont l'esprit moussieux, la verve étourdissante, le trait piquant sans brutalité, percèrent toujours sous le philosophe-censeur, témoin *Candide*, l'Homme aux Quarante Ecus, l'Ingénu et cet étonnant Micromégas, ce merveilleux *petit grand* homme (voir étymologie grecque) dont les lazzi étourdissants roulèrent dans la poussière des mondes le Sorbonnagre Fontenelle, d'ailleurs aussi spirituel et parisien que son génial caricaturiste.

De nos jours, l'esprit ne se pare plus autant de gemmes étincelantes. Les démocraties, en passant la toise de l'instruction obligatoire, ont introduit bien des rustres dans la littérature, comme partout ailleurs...

Paris n'est donc plus l'*Auberge du Monde*, la *Babylone Moderne*, et la *Courtisane* accueillante qui donnait à tous — aux Grands-Ducs, particulièrement — une heure de plaisir en échange d'une poignée d'or. A cette heure, le *struggle* a remplacé la *bagatelle*, et les sports sont roi ; le muscle carré parisien concurrence le biceps d'Albion, tandis que nos poids légers, nos poids plume, nos poids coq, font prime sur le marché mondial de l'athlétisme. L'amour même qui, jadis, à Paris, commandait aux puissants et aux infimes, n'est plus vu que d'un œil sévère, tel on regarde un enfant mal élevé, plein de malice, et qui médite toujours quelque farce dangereuse.

D'ailleurs, tout est bien ainsi. Le docteur Pangloss le reconnaîtrait encore, estimant qu'à temps nouveaux, il faut des hommes neufs. La mêlée des races, en amalgamant, dans le creuset infernal de la guerre, les civilisations mondiales, a fait

sauter les barrières qui s'opposaient à la pénétration des mentalités étrangères ; les Parisiens, comme les autres Français, ont trop vécu, coude à coude, et cœur à cœur, avec les Anglo-Saxons et les Yankees du Nord Amérique, pour ne point reconnaître que l'esprit pratique vaut mieux, souvent, que l'esprit sans épithète et, qu'en définitive, il faut toujours être *sur l'œil*.

Encore un effort, et Paris saura choisir ses amis et connaissances étrangers. De même qu'à New-York, ou à Genève, les indésirables, qui fourmillent sur le boulevard, iront chez eux perpétrer les crimes et les turpitudes dont ils viennent salir notre hospitalité. Sait-on combien de *Vierges-Folles*, venues des cinq parties du monde, furent expulsées de Paris ? Quatre-vingt-huit mille, exactement, et cette armée de Cythérées, poliment reconduite à la frontière, n'a dû faire qu'un saut pour revenir dans la Grande Ville, sitôt la paix signée !

Viendra-t-on parler, après cela, de la légèreté des Parisiennes ?

En vérité, il faudrait, de nouveau, brandir la torche purificatrice. Je sais qu'on y travaille ; par malheur, la Seine n'est point le fleuve Alphée, Hercule a terminé ses Douze Travaux ; c'est pourquoi Augias prétend ajouter de nouvelles pourritures à ses écuries légendaires. Cependant, qu'il prenne garde... mais ce sont là de trop graves questions sociologiques, je préfère m'élever contre l'ostracisme dont on prétend frapper l'avocasserie : « l'avocat est partout, dit-on, doué d'un appétit formidable, il avale et digère tout ce qu'il peut attraper, tel le requin cabriolant dans le sillage du navire ». Ferai-je remarquer aux censeurs, que Cicéron était avocat, ce qui ne l'empêcha point de gouverner son pays d'une façon admirable ? Heureux, nous sommes, — j'entends l'élite intellectuelle —, qu'il ait daigné coucher, par écrit, ses discours ; cela nous a valu, entre autres pièces de grand régal, les *Catilinaires*, immortel réquisitoire en faveur de la civilisation, de la loi et de la patrie, contre la rapine éhontée, et la barbarie. J'en recommande la lecture à *mon* lecteur, cela semble écrit d'hier.

Sans remonter à Cicéron, d'autres avocats ont laissé de brillants états de service aux pages de notre Histoire : Gambetta, qui sauva l'honneur de la France, compromis par l'Homme du Plébiscite et, de nos jours, l'héroïque Lorrain, bandant ses énergies de grand patriote, pour défendre le bon droit de sa patrie, contesté par un cynique débiteur.

A l'exemple de Cicéron, il n'est point l'ami de la canaille, et s'il ne va pas jusqu'à faire étrangler les scélérats qui méditent

la ruine et l'incendie de Paris, à l'instar de ceux que fit périr Cicéron, du moins les combat-il sans faiblesse, et nulle part, dans ses écrits, non plus que dans *de Amicitia*, nous ne l'avons vu insinuer que l'amitié doit, par solidarité de poil dans la main ou de visées révolutionnaires, imposer, par la force, la grève générale, la désertion devant l'ennemi, l'assassinat politique, ni affirmer, à la bolshevick, que la propriété c'est le vol.

Tout avocat qu'il est, Poincaré saurait mourir pour la loi, comme son illustre collègue romain ; mais nous espérons bien qu'une vie si bellement donnée à la patrie aura une fin sereine.

Je ne terminerai point sur ce mot de *mort*, fort déplaisant, mais sur celui cueilli sur les lèvres épaisses de deux nouvelles riches, l'autre soir, dans un théâtre subventionné, où l'on jouait *Andromaque*.

Ces dames, puissamment envahies par la matière, et endiamantées sans discrétion, essayaient de comprendre la pièce : effort louable.

— Comment nomme-t-elle sa suivante ?

— *Mac* Cléone.

— Tiens ! C'est une Ecossaise ?

— Sûr ! puisque ça se passe à l'étranger.

Comme j'allais conter la chose à une de nos plus belles, si non de nos plus jeunes comédiennes, je la trouvai pâle de rage, sous son rouge gras :

— Il s'agit bien d'âneries, me dit-elle, vertement ; savez-vous qui je viens de recevoir ?... Une reporterresse !... Ils ont des femmes, maintenant, pour manier le rasoir !...

— Ont-elles la main plus légère ?

— Vous voulez rire !... Devinez ce que celle-ci m'a demandé, entre autres indiscretions ?... Mon âge !... c'est moi qui lui ai montré la porte !... Si mon acte de naissance a été brûlé, pendant la guerre, tant mieux... je me suis fixée à trente ans, et je n'en bouge plus.

— De quelle guerre s'agit-il ? insistai-je ; est-ce la dernière ?

Elle haussa rageusement ses célèbres, et toujours belles épaules :

— Eh non, gaffeur ! je parle de celle de 70 !...

Nous nous sommes quittés froidement.

6 Octobre 1922.

DON QUICHOTTE DE LA SEINE.

---

## Impressions de voyage

---

# Chamonix

*16 Août 1921.*

Nous arrivons à Aix-les-Bains à 2 heures 30 p.m. Pas de porteurs à la gare. Nous portons péniblement chacun de nous un colis et nous les livrons au premier concierge d'hôtel venu, n'ayant aucune adresse : l'Hôtel de la Cloche. Tout près de la gare, hôtel de famille. On nous donne deux chambres au 5me, parfaitement suffisantes. Nous nous rafraîchissons et nous descendons prendre un thé à l'excellente pâtisserie Pelloux de l'avenue de la gare. C'est délicieux. Le pays est magnifique, le Bourget ravissant, Aix-les-Fains charmant. Nous en parcourons les rues propres et sympathiques. Nous faisons quelques achats avantageux. Puis, vers 7 heures 30, nous allons dîner au restaurant de l'Hôtel Savoie. Très bien. Encore quelques tours dans les rues, un café sur la place, et nous regagnons notre hôtel.

*Mercredi, 17 Août.*

Je fais le tour des Banques où, de plus en plus, je constate la chinoiserie des divers procédés: Le Crédit Lyonnais, la moins pratique des Banques, refuse ma signature et même celle de la Banque Nationale, qu'il déclare ignorer. La Société Générale ne reconnaît par les signatures des fondés de pouvoirs de la Banque Nationale qui ne lui ont pas été communiquées. Elle accepte mes chèques à l'encaissement. Je lui en laisse deux. Le Comptoir National d'Escompte paie mes chèques — qui sont des chèques tirés par la Banque Nationale du Caire sur la Banque Nationale, agence de Londres — sans hésitations et avec toutes formalités de déférence. La Société Générale a également entouré son refus de mille formules de courtoisie. Tel n'a pas été le cas du Crédit Lyonnais, dont les employés se sont montrés aussi ignorants que

grossiers. Nos voyageurs d'Égypte feraient mieux d'éviter d'avoir affaire au Crédit Lyonnais d'Aix-les-Bains.

A 3 heures 38 (ou à 4 heures, à cause du retard) nous prenons d'assaut le train rapide pour Chamonix. Nous réussissons à nous caser dans un compartiment du wagon-mixte, où il n'y a que deux jeunes filles. Au moment de la mise en marche, nous cherchons à happer au passage, pour l'entraîner avec nous, un jeune Égyptien qui débarque du train même. Pour être plus légers, nous avons mis tout aux bagages, et n'avons gardé qu'un colis. Le compartiment est très confortable et nous nous y trouvons à merveille. Ayant fait une visite sérieuse à la pâtisserie Pelloux avant de partir, ce n'est qu'à 7 heures que nous sentons le besoin de goûter. Nous le faisons avec les délicieux « delikatessen » que nous avons achetés chez le « Groppi » du lieu.

Le pays que traverse le train est de toute beauté. On sent, par les efforts de la machine et la lenteur de la marche, que nous escaladons la montagne. A 7 heures 50, nous sommes à St. Gervais. Changement de train. Dans le train électrique de Chamonix tout le monde est en seconde.

A travers un pays sombrement pittoresque, par des percées de falaises et des ponts suspendus à des hauteurs prodigieuses sur l'Arve, il nous semble pénétrer dans des régions nouvellement découvertes, et dont le séjour constitue une expérience dangereuse. Nous arrivons à Chamonix vers 9 heures. Nos amis nous attendent hors de la gare. On se retrouve et on s'embrasse avec bonheur, depuis quinze ans qu'on ne s'est pas vu. Quinze ans! Une vie! Dire qu'il y a des « jeunesses » qui n'ont que quinze ans et qui croient avoir toujours vécu!

Nos amis n'ont presque pas changé, les messieurs surtout. Ils n'osent pas me dire que moi j'ai beaucoup changé. On nous conduit en *ford* jusqu'à l'Hôtel du Belvédère, hors de Chamonix. La situation en est merveilleuse, au milieu du bois des sapins, en dominant la vallée de l'Arve. Mais nous n'y resterons pas à cause de la trop grande distance qui sépare l'hôtel de Chamonix même.

Malgré notre fatigue, nous ne pouvons résister au plaisir d'aspirer à pleins poumons l'air sain de la forêt où, en fait de microbes, il n'y a que ceux que nous y apportons nous-mêmes.

*Jeudi, 18 Août. Chamonix.*

Site de toute beauté. Dans le genre d'Entrèves, adossement à la montagne. Au-dessus, et en face de nous, surplombe la chaîne du Mont-Blanc, dont le sommet extrême (4810 m.), couronné de

neige, est d'une blancheur immaculée. De la jonction de tous ses glaciers descend le glacier des Bossons, qui s'étale, mieux que celui de la Brenva, jusque dans la vallée. Autour des Bossons, et jusqu'à la naissance des glaciers et des aiguilles, s'élève une pente rapide, couverte de forêts de sapins. A l'ouest également, de véritables falaises, disparaissant sous le velours vert des sapins et des mélèzes. C'est grandiose et sublime.

Chamonix a une grande rue large de 10 mètres, et longue de près de 2 kilomètres, avec plusieurs ramifications vers la gare. Elle est asphaltée et propre. Hôtels magnifiques : Chamonix-Palace, Majestic, Carlton, Savoy, et l'Hôtel Beau-Séjour et Richmond, où nous nous transportons définitivement.

Il y a une infinité d'autres hôtels, il n'y a presque que des hôtels, quelques villas, quelques chalets, des magasins, des pâtisseries, toutes les beautés et toutes les commodités de la vie et de la nature.

Le temps est pluvieux pour le grand bonheur des montagnards. La sécheresse menaçait leurs récoltes, comme d'ailleurs presque partout cette année.

L'après-midi on prend le thé à la Pâtisserie des Alpes, où se réunit tout Chamonix, dans la petite salle du rez-de-chaussée et dans les salons du premier. Malgré l'exigüité du local, le service, fait par de charmantes jeunes filles, plus aimables de beaucoup que celles du Parisien Rumpelmayer, est parfait, et les consommations valent celles de Groppi.

*19 Août 1922.*

Assis au milieu d'une forêt de pins, située à une altitude de 100 à 150 mètres au-dessus du village lui-même, et d'où j'ai une vue royale sur les sommets des environs et les magnifiques glaciers, je tâche de recueillir un peu mes souvenirs pendant qu'ils sont encore frais dans ma mémoire. De chaque coin, la vue s'étend plus belle et plus rayonnante, plus remplie de surprises et de perspectives originales et variées.

Et il fait frais ! froid même ! On est obligé de se couvrir. Les dames sont emmitouffées de capes et de manteaux, et nous n'avons pas assez de nos costumes d'hiver, que nous ne pouvons plus porter sans gilet, comme au Caire.

Seront-elles nombreuses, mes lectrices, qui comprendront suffisamment que ce qu'on doit aller chercher à la montagne, c'est une atmosphère physique et morale plus saine et moins frivole ? plus fortifiante pour le corps, plus élevée et consolante pour

l'âme? Dans les grandes villes de la plaine, on vit terre-à-terre, sans rien qui repose et vivifie. L'âme s'émousse sans contact avec la nature, et le feu sacré finit par s'éteindre. Il faut le rallumer sans se désespérer et sans perdre de temps, certain qu'au milieu de toutes les richesses dont Dieu a doté la Nature, la flamme peut en revivre et repartir d'un nouvel et plus brillant éclat.

Pendant, nous ne devons pas trop nous étonner si la jeunesse citadine d'aujourd'hui, plus évaporée que nous ne l'étions à son âge, ne trouve plus de distraction que dans la danse et dans le flirt. Cette maladie de l'après-guerre a même envahi la montagne où ce n'est plus que danse, danse, oisiveté, promenades, rendez-vous, flirt! Chaque hôtel, chaque trou a son teneur, ou son professeur de danse, ou son violoniste « مطيب » (*moutayyeb*) (1), qui poursuit et excite les danseurs jusque dans la salle, au cours de leurs évolutions *saintguyesques*, et les dames et demoiselles s'inquiètent bien de prendre leurs aises ou de jouir de la Nature, en élargissant leurs bronches ou leurs poumons au souffle du grand et haut large, en repaissant leurs yeux de la splendeur des montagnes et des vallées, en dilatant leurs cœurs et leurs intelligences aux inspirations et aux leçons qui peuvent leur venir de l'œuvre de Dieu. Elles ne veulent qu'une chose: n'importe comment, faire de la toilette pour être trouvées élégantes, monter sur les hauteurs, se perdre dans la forêt, à deux, pas plus... pour flirter; se risquer sur les glaciers, à deux, pour flirter; escalader, descendre, glisser, s'asseoir, à deux, pour flirter. Danser. La salle est prête, grande ou petite, claire ou enfumée. L'orchestre y est installé. Le dîner est fini. Les pieds trépignent. Les violons s'énervent. Les rîotes du fox-trott s'esclaffent. La voix du nègre glapit. Un couple se lance en prenant des airs « niais », qu'en style plus amène on appelle « penchés », un autre couple se déhanche dans un mouvement sadique inconsidéré, un troisième fait de la proue et de la poupe, un quatrième roule, un cinquième tangué, un sixième compresse le sol comme autrefois les noirs précurseurs du rouleau, les pieds frétilent, les jambes se disloquent, aventureuses, les yeux se tordent, les coudes s'agitent et craquent, les genoux se ploient, les bustes s'emboîtent et s'entrechoquent, les dos se massent, la sueur suinte et souille, c'est la danse.

J'arrête mes rêveries et les ramène vers la montagne. Hier,

---

(1) Terme arabe qui signifie « entraîneur ». C'est un individu qui, dans les séances de chant arabe, impose le silence à l'assistance et excite le chanteur par ses paroles d'éloge pompeux.

dans l'après-midi, l'orage sévissait: les cimes neigeuses qui me font face à présent disparaissaient sous les nuages. Ceux-ci leur formaient un panache gris et attristant. Le tonnerre roulait en grondement lointains, de temps en temps un éclair fouettait l'étendue. Il pleuvait. Tout le monde courait s'abriter.

Aujourd'hui, le soleil brille et fait étinceler, de ses rayons plus vivants que jamais, la neige éternelle où se prélassent la cime gigantesque de la montagne. Sur cette cime, scintillent, radieuses, toutes les couleurs: du vert sombre au vert tendre, au gris, au fauve, au blanc d'argent dans lequel se fond le dernier souffle de nuage altier. Il semble qu'il n'y ait qu'à se lever pour en escalader d'un bond le sommet, pour arriver sans un effort sur le haut bout de cette aiguille inaccessible. N'y pensez pas! Cette ascension brave les efforts et représente à nos yeux les difficultés, tentantes pourtant, qu'ont les âmes à vaincre pour arriver au sommet. Cela fait comprendre un peu l'héroïsme et la beauté du *Sursum corda!* L'apparence, si belle, est généralement si trompeuse! L'effort à accomplir est si grand! mais la récompense, quand on est parvenu au sommet, jamais inaccessible, est si généreuse et si solennelle, si poignante et si divine, qu'elle justifie, et au delà, tous les plus incroyables efforts.

*Samedi, 20 Août 1921.*

Après le déjeuner, nous nous séparons en deux groupes: l'un qui va en auto, l'autre qui va en chemin de fer. Je suis du groupe du chemin de fer, avec le D<sup>r</sup> Doulet, l'abbé Potigny et mes filles. Nous arrivons aux Tines en 10 minutes, et nous nous acheminons, sous une pluie fine, vers le bois où s'abrite le Chalet du Paradis. Il paraît que, lorsque le soleil brille, ce chalet et le coin où il s'élève, méritent leur nom. Je le crois aisément. Déjà, sous la pluie, cet endroit merveilleux, sous les sapins et au pied des falaises escarpées de la montagne, est une retraite délicieuse où l'on voudrait rester toujours. C'est peut-être aussi l'avis de M. et M<sup>me</sup> Naus et de M. Robert Rolo, qui dégustent leur thé en causant aimablement à une table à côté. Mais ce n'est pas l'avis de tout le monde. Il y en a qui préfèrent la mer à la montagne. Par la chaleur qui désole en ce moment les plages sud, je ne suis pas de leur avis.

Nous revenons du Paradis sous la pluie.

*Dimanche, 21 Août 1921.*

Le soleil fait un peu risette. A 11 heures, nous allons à la messe. La chapelle, trois fois aussi grande que celle de Courmayeur,

est archi-bondée. Et on dit qu'il n'y a plus de religion en France. Un dominicain prêche pendant dix minutes pour les pauvres. Parole claire, onctueuse, insinuante, française. Il fait ensuite lui-même la quête et les billets de banque couvrent de leurs chiffons son plateau par centaines de francs. Nos curés d'Egypte auraient avantage à se conformer à cet exemple, en ce qui concerne ces sortes de quêtes. C'est encore mieux, et plus conforme à l'esprit de Dieu, que les quêtes confiées à l'amabilité des représentantes du beau sexe.

*22 Août 1921.*

Le soleil brille sur le sommet du Mont-Blanc, qui est tout à fait dégagé de son turban nuageux. C'est signe qu'il fera beau le reste de la journée. Les montagnes de neige, de sapins et de mélèzes qui encerclent Chamonix de tous les côtés, semble exécuter autour du village la danse de l'arc-en-ciel. C'est enchanteur. De plus, la température, froide la veille, est aujourd'hui d'une douceur engageante. On n'a plus envie de s'en aller.

Je m'achemine vers la source sulfureuse, — car Chamonix a la sienne tout comme Courmayeur — située à l'orée d'un bois, derrière le casino. Après avoir bu mon verre d'eau, je m'assois sur un banc — mis « sous la protection du public » — et j'écris. A travers les feuilles des arbres, ou, plutôt, les pointes aiguillées des sapins, des étincellements de lumière dansent sur la verdure qui leur sert d'écran, tout comme des petits lutins émoustillés.

Vers 4 heures et demie, nous allons en compagnie prendre le thé aux Chalets du Bouchet. Nous revenons à travers bois de sapins et d'aulnes, en marchant sur des parterres de framboisiers et en faisant des exhumations de champignons. C'est à qui en trouvera le plus, et les plus grosses. Pour ma part, je ne mets jamais la main que sur les mauvaises, ce qui arrache, à mes co-chasseresses surtout, des moues de dégoût et des éclats de rire communicatifs.

A chaque pas, l'excellent et sympathique D<sup>r</sup> Doulet, une des sommités du corps médical de Marseille, dont la modestie et l'amabilité seules égalent la science, la notoriété et la compétence, m'interpellant comme poète, me montre des points de vue nouveaux, des lumières et des ombres, des bouquets d'arbres et des éclaircies, qui font de la forêt inextricable un véritable paradis. Je m'arrête à chaque pas pour contempler le merveilleux décor naturel que forme autour de moi la Nature. Je n'arrive pas à en rassasier mes yeux. Je voudrais en éterniser l'image dans ma mémoire. Heureux d'en jouir, je suis triste à la pensée que je dois quitter toutes ces

beautés, et m'en aller, un jour, loin, bien loin, d'où leur souvenir me sera pour moi qu'un indicible chagrin.

Nous voici hors du bois, sur la mousse, en bordure de l'Arve, que nous longeons pendant une dizaine de minutes, et que nous traversons pour gagner la grande route. Les Praz. A droite, le Brévent avec sa tête rase et son manteau de forêts. A gauche, les aiguilles, puis les glaciers et les dômes, et le Mont Blanc. De cette vue, je sens que je n'aurai jamais assez.

23 Août.

Il est 7 heures quarante-cinq. Par la fenêtre ouverte, on ne voit que des nuages. On n'ira donc pas à la promenade du Dard, projetée hier. Je m'installe au salon et écris mon journal, égayé par le piano sur lequel un Monsieur — qui s'excuse de façon charmante — joue de superbes morceaux de Raff, Chopin, Rubinstein et autres auteurs de choix. Il y met une grande maestria tout en s'accablant de reproches auprès d'une dame qui vient d'entrer et paraît une excellente connaisseuse. « Je ne sais pas jouer ; — excusez les fausses notes ; — c'est très mal joué ; — c'est un massacre ; — cela a dû vous faire maigrir de 10 kilos au moins ! » et autres lieux communs de ce genre.

A 11 heures, le temps se remet un peu. Nous sortons. Je monte, par une route assez escarpée, à la pierre à Ruskin. De là j'ai une vue magnifique. En me retournant, je vois tout Chamonix devant moi, dans la vallée. Toutes les toitures de ses maisons sont ardoisées sauf une vingtaine qui sont revêtues de tuiles rouges. A droite, le grand bâtiment du « Majestic », à gauche, celui plus petit du « Savoy ». A droite encore, c'est-à-dire vers le sud-est, la pelouse vert-clair parsemée de hameaux aux toitures noires et rouges. Au nord-ouest, la même pelouse vert-clair, bordée plus au nord-ouest des sapins vert-sombre du bois du Bouchet. Encerclant cette admirable platebande, s'élève du sud-est au nord-ouest, la saisissante chaîne des pointes et des aiguilles, au sommet et au flanc de laquelle flottent des paquets ouateux. Tout à fait au sud-est, les glaciers. Leurs neiges se confondent avec les nuages blancs du ciel, dont elles imitent les moutonnements artistiques et capricieux. La cime du Mont Blanc se perd dans le brouillard. Celui-ci trace un large cercle autour du soleil, un cercle vaste comme la vallée, véritable lac d'azur dans lequel l'astre baigne ses rayons. Vers l'extrême gauche, des pointes piquant dans la neige, des falaises rayonnantes de glace et qui trouent les nuages sans les

percer. L'air est doux. Le soleil est presque chaud. On entend « créceller » la cigale, sonner les cloches, chanter l'Arve.

Je redescends mélancoliquement la pente, après m'être assis quelques instants sous les arbres.

A deux heures, nous nous retrouvons tous à la Pâtisserie des Alpes, nous y prenons un café délicieux et nous mettons en route pour le chalet des Bossons. En chemin de fer de Chamonix à la gare des Bossons, puis, par une montée assez âpre à travers bois, nous parvenons en une heure au chalet. En route, nous voyons dégringoler la glace que des entrepreneurs détachent de la base du glacier. Elle roule vers la vallée par une conduite taillée dans du bois. Au pied du glacier deux hommes travaillent : du glacier, taillé en arche monstre et d'où l'eau s'échappe torrentiellement vers l'Arve, l'un détache de grands blocs de glace qu'il précipite ensuite dans les eaux de la rivière. Celles-ci s'en emparent et les emportent vers le « glaceduc ». Là un autre homme, armé d'une pique, les dirige dans le « glaceduc » à travers lequel ils roulent automatiquement jusqu'au réservoir établi dans la vallée.

Je m'intéresse pendant quelques minutes à voir manœuvrer ces chasseurs de glace et je regagne, irrassassié, le chemin du chalet.

Du Chalet, le glacier paraît de toute beauté. La base, qui forme une véritable tête de dragon, est gigantesque. Derrière la tête, le corps se prolonge, *en replis tortueux*, formés par les seracs, vers la montagne. Par la Jonction et les Grands Mulets, le glacier escalade le sommet du Mont Blanc. A partir de ce qu'on pourrait appeler le cou du monstre, la glace revêt une blancheur éclatante et éblouit les yeux qui, sans lunettes de couleur, n'en peuvent supporter la réverbération. De tous côtés, des messieurs et des dames, aidés de guides, s'aventurent sur la neige. Il nous vient l'envie d'en faire autant. Nous choisissons un guide, grand gaillard, sympathique qui, moyennant 8 frs., nous fera faire un tour sur le dos de l'hydre. Pour 6 autres francs, nous visiterons la grotte.

Nous mettons par dessus nos souliers des chaussons, et, en avant !

La grotte est, selon toute l'expression du mot, féérique. Taillée entièrement dans la glace, elle s'enfonce dans les flancs du monstre à une profondeur incroyable. Ses dédales multiples naissent à tous les pas et dans toutes les directions, prenant toutes sortes de reflets bleus et roses, selon la couleur des becs électriques qui éclairent le mystérieux labyrinthe. Intimidé tout de même devant les chutes d'eau fréquentes, qui tombent avec fracas et se perdent en tourbil-

lonnant dans des crevasses d'abîmes, je ne permets pas qu'on s'y aventure trop loin.

Nous remontons sur le glacier : ascension difficile, où le pied glisse à tous les pas, pendant que la main ferme du guide nous soutient et nous dirige. A chaque coin une annonce de crevasse qui se produira, selon une loi inéluctable, dans un certain nombre de mois ou d'années. L'excursion ne s'achève pas sans que chacun de nous ait un peu fait la culbute. C'est l'usage. Voici d'ailleurs un jeune homme, aux cheveux snobiquement épars, qui, pour en imposer à deux jolies dames dont il est le don Juan, s'élançe avec insouciance et élégance au haut d'une arête vive dont nous venons d'éprouver l'aspérité et l'instabilité. Dédaignant les chaussons ainsi que nos conseils il vole et se précipite pour arriver au sommet en quelques bonds d'une cabotine prestance ; mais il en dégringole en un clin d'œil, et d'un seul bond cette fois, jusqu'à la sinuosité d'où nous contemplons ses exploits, et où il s'aplatit avec un bruit mat de vulgaire sac à chiffons. Seule la vue du sang qui colore ses mains blessées retient un peu la galerie de s'esclaffer pendant qu'il se relève et s'éloigne tout penaud, appuyé sur les bras de ses deux furibondes dulcinées.

24 Août.

Chamonix est dans les nuages et dans la pluie. Encore un jour de perdu pour les excursions, mais de gagné pour les récoltes des paysans.

En Europe, ce n'est pas comme en Egypte. La pluie n'empêche généralement pas de sortir. On met son imperméable, on déploie son parapluie, on chausse ses plus épais souliers et on « s'trotte » pour parler un peu argot.

Vers 11 heures donc, sous la pluie finie, je vais à ma cure. Je ne suis pas seul à la fontaine miraculeuse. Une dame anglaise, délicieusement laide, m'offre sa tasse pour boire. Je l'en remercie de tout cœur, mais comme j'ai fini de boire, je me contente de la lui remplir et de la lui rendre :

« — Oh ! *meuci*, cela fait de bien à le *gôôôge*. »

26 Août.

Enfin, il fait bon. Toujours des nuages autour des sommets de Chamonix, mais des échappées de lumière au sud-est et au nord-ouest, laissant au sud-est contempler la splendeur divine du Dôme

du Goûter et au nord-ouest l'interminable horizon gris-bleu qui s'ouvre au loin vers Argentières et la Suisse.

Je me suis assis sur une poutre sèche, au bord de la route qui longe la voie ferrée. Tout est silencieux. De temps en temps s'élève une voix d'homme ou de femme qui se faufile parmi le murmure incessant de l'Arve.

Des papillons traversent les champs, de la brise joue à travers les feuilles des aînes qui me ferment l'horizon du côté du Brévent. Le soleil me réchauffe, en faisant étinceler à ma gauche les superbes glaciers que nous sommes allés de nouveau visiter hier, mais du côté de la Cascade du Dard. Il faisait bon. Partis vers 11 heures, nous arrivâmes à la Cascade vers midi, à travers un sentier montant de sapins et de mélèzes. Nous y descendons d'un chalet que tient, en ronchonnant désagréablement, une sorcière de 78 ans à la barbe de bouc. Sans doute, sa mauvaise humeur vient de ce que les excursionnistes ne s'arrêtent pas chez elle, mais une fois la cascade visitée, ils s'en vont déjeuner plus haut, au Chalet du Pic Wilson.

La cascade est située au fond d'une clairière où devaient se plaire les nymphes de la mythologie. Des sapins l'encadrent de tous côtés de leurs silhouettes vertes élancées. Haute d'environ cinquante mètres, la nappe d'eau, aux bouillonnements épais de deux mètres au moins, se rue vers la base des rochers pour y former une rivière qui dévale bruyamment vers l'Arve. L'année dernière, en voulant surmonter la cascade, dans un mouvement de forfanterie semblable à celui de notre jeune homme du glacier des Bossons (dont nous nous sommes occupés plus haut), une jeune russe, échappée aux bras de son fiancé, bascula avec la pierre qu'elle avait escaladée, et vint mourir dans le courant au-dessous, où la puissance brutale et inconsciente de l'eau la mit complètement à nu. Une plaque commémorative en marbre, placée à gauche de la cascade, et qui reçoit ses mouillures irisées, remémore le triste accident. Il m'a inspiré les quelques strophes suivantes :

#### LA VICTIME DU DARD

Elle avait tout pour elle à cette heure, et, jalouse,

La mort, cruelle, guettait

Sa jeunesse, idéale promesse d'épouse,

Où l'avenir miroitait.

Riche de vie, ivre d'amour, folle de joie,

Sur la cascade du Dard

L'enfant bondit ! La nymphe attendait une proie,

Beauté de nature et d'art.

L'adorable contact émeut même la pierre  
Où, souple, le pied mignon  
Vient se camper, mutin, sur la mousse et le lierre,  
Léger comme un papillon.

La pierre se dérobe et voilà l'enfant blonde,  
Eclair chargé de rayons,  
Immolant sa fraîcheur à la fraîcheur de l'onde,  
Son corps à ses tourbillons.

Et dans le bassin glauque où gemit la cascade,  
Tels des faunes ameutés,  
Les flots arracheront, goulus, à la naïade  
Ses membres déchiquetés.

De la vie à la mort le parcours a duré  
Moins que l'étoile filante ;  
Mais l'effroi que ce drame horrible a perpétré  
Traîne sa marche accablante.

Le passant prévenu, grâce à du marbre froid,  
Que ce lieu cache une tombe,  
Sent flotter la tristesse au cœur du lac étroit  
Où la cascade succombe.

Cette brise qui pleure au creux de ce rocher  
N'est qu'une plainte de femme,  
Et le jour du réveil l'ange y devra chercher  
Le corps où vécut cette âme.

De la cabane de la Cascade, et au grand désespoir de la vieille à barbe de bouc, nous remontons vers le Chalet du Pic Wilson. Il est placé au milieu d'une clairière où coule une source aux eaux glacées, autour de laquelle des sapins se dressent comme de beaux candélabres placés sur l'autel du dieu de la Montagne. Là, nous faisons un déjeuner qui n'a rien de frugal et auquel nulle délicatesse ne manque. Un plat de champignons, cueillis par mes compagnes et préparés par elles, fait les délices des excursionnistes affamés, en même temps que le désespoir de la cuisinière parce que je n'y goûte pas. Les champignons ne me disent rien. Non seulement, le menu est bon, mais la table est bien mise. Il y a une belle nappe blanche, que nous avons enjolivée de branches de fougère emmêlée d'aiguilles de pin.

Nous mangeons avec appétit sans épuiser nos provisions qui sont surabondantes ; puis nous enjambons le ruisseau et nous nous étendons sur l'herbe au soleil pour faire un brin de sieste dialoguée. L'amphithéâtre exquis où nous nous prélassons n'a peut-être pas souvent entendu des éclats de gaieté plus « bruyants » et moins artificiels, à propos de sujets plus légers et plus terriblement variés.

Entre 3½ et 4 heures, nous nous remettons en route pour la Cabane des Bossons. Elle est située à 50 mètres au-dessus du Chalet de la Moraine sud que nous avons visitée l'autre jour. Là encore nous nous amusons pendant quelque temps des exploits des traverseurs du glacier : un homme et une grosse dame nous divertissent particulièrement, l'air de deux ours polaires fort peu sûrs de leurs mouvements ; puis un groupe d'hommes, de dames, de jeunes filles et de garçonnetts, qui ont avec eux un chien résigné. Ils dégringolent continuellement, en s'enchevêtrant les uns dans les autres, les jambes plus souvent en l'air que sur la glace et les jupons au vent, fort indiscrets. Même le chien est tout le temps entraîné dans ces chutes interminables, car chacun des alpinistes d'occasion le tient en laisse à tour de rôle ; et alors ce sont des embrouillamini de corde et de mollets, de robes, de châles et d'ap-penstocks qui roulent et qui font rouler et se tordre.

A 5 h. ½ nous repartons pour la vallée à travers une descente couverte de bois séculaires, où nous nous égarons à plaisir, et où chacun prétend connaître le chemin. Je comprends que le petit poucet et ses compagnons aient pu se perdre dans les bois. Pour nous retrouver, nous employons le cri de la montagne : « Ohé ! » Et neuf fois sur dix, il arrive que nous sommes dans la fausse direction. « Amusant ! », comme le répètent tout le temps les jeunes filles de la compagnie. A l'orée du bois, se trouve, sur la dernière marche de la montagne, le Chalet où vécut et où mourut, en 1834, Jacques Balmat, l'inventeur et le héros du Mont Blanc, son premier ascensionniste. Vers la fin de sa vie, sa raison l'avait presque quitté, et c'est dans une expédition « argonautesque » vers les glaciers de Sixt, où il pensait trouver une Toison d'or, qu'il mourut misérablement à l'âge de 72 ans.

Nous nous arrêtons quelques instants à causer avec la tenancière du Chalet. Nous cassons du sucre sur le dos de l'épouvantable mégère à barbe de bouc du Chalet du Dard, ci-haut nommée, et trouvons infiniment plaisant qu'en parlant d'elle, sa brave rivale veuille bien lui reconnaître, en dépit de son caractère, des « mœurs honnêtes ».

Nous n'arrivons à l'hôtel que pour l'heure du dîner. Ainsi, au

milieu de ces bois et sur ces pelouses, au bord de ces ruisseaux et parmi ces neiges, nous avons marché depuis 11 heures jusqu'à 7 heures et demie sans éprouver la moindre fatigue. Dans nos villes et sous des cieus moins cléments, une journée pareille nous eût complètement abattus.

28 Août 1921.

Nous allons en auto à Argentières, en passant devant les glaciers d'Argentières et du Tour qui poussent sur notre droite leurs vagues immobilisées. En revenant, nous passons par les Tines où nous cédon's notre place en auto aux dames pour revenir en chemin de fer. Assis à la gare, en attendant le train, je contemple la superbe ligne de montagnes au nord et au sud qui ferment la vallée de Chamonix du côté du Col de Voza, et sur lesquelles flottent toutes les couleurs de la palette.

Le lendemain, à 2 heures, nous prenons avec nos amis le chemin de fer du Montanvers, non sans sourire en pensant au brave M. Perrichon de Labichésque mémoire. Nous arrivons à l'hôtel à 2 heures 50. A notre gauche, s'étend la mer de glace, semblable à un beau fleuve très large sortant de la vallée à droite, et s'écoulant, en passant sous nos pieds, dans la vallée de Chamonix. La fixité des eaux de ce fleuve, entre cet amphithéâtre de pics et d'aiguilles hautes de 2000 à 4000 mètres, et où règne un silence éternel, est réellement impressionnante. Nous descendons par la Moraine vers la glace. Sans l'aide d'aucun guide — car ce glacier est un jeu d'enfant devant celui des Bossons — nous escaladons les séracs, où nous nous amusons à courir et à glisser pendant près d'une demi-heure, puis nous revenons prendre notre thé à l'hôtel du Montanvers.

Juste en face de nous se dressent les Grandes Jorasses et la Dent du Midi, où la longue-vue nous permet de contempler les exploits de deux ascensionnistes se balançant sur leurs pointes. Derrière ces sommets reposent, dans la vallée italienne, Entrèves et Courmayeur au souvenir si doux.

Nous rentrons du Montanvers à pied, par un sentier cahoteux à travers bois, d'où nous contemp'ons, à satiété si possible, les splendeurs toujours nouvelles de Chamonix, depuis le Col de Balme jusqu'au Col de Voza, par la chaîne des aiguilles rouges et celles des superbes glaciers du Mont Blanc.

29 Août 1921.

*Carpe diem*, me disait, avec Horace, hier, le D<sup>r</sup> Doulet, à qui j'exprimais toute la déception que j'éprouvais, à chacune de mes

jouissances des beautés des environs, à la pensée que je devrais m'en aller bientôt. *Carpe diem*, saisissez le jour ! Empoignez-le, jouissez-en sans penser ni à la veille, ni surtout au lendemain. Eh bien, tâchons philosophiquement de suivre le conseil du brave épicurien qu'était le poète latin, et, puisque Dieu veut bien m'accorder quelques jours de vacances, prenons-les sans trop les empoisonner des soucis du lendemain.

Dimanche, à la messe de 11 heures, pendant que je prie du fond du cœur dans la chapelle à la demi-lumière, j'ai l'impression que ce serait pour moi un immense bonheur d'assister à la Messe de Minuit dans cette pieuse chapelle, plantée au milieu des neiges de la plus haute montagne d'Europe.

L'après-midi, nous allons à Servoz où nous arrivons à 3 h. 50. Notre intention est de visiter les admirables Gorges de la Diosaz, distantes de la gare de 18 minutes, par une très bonne route, un peu exposée au soleil, mais pas fatigante.

Les Gorges de la Diosaz sont d'une beauté merveilleuse, et qui va en augmentant jusqu'au terminus des galeries. Une première cascade s'appelle la cascade des Danses, parce que ses flois se précipitent dans un bassin circulaire où ils tournent en rond éternellement, comme des couples lancés dans la valse ou le one-step. Des débris d'arbres, ou des feuilles, entraînés dans leur courant, y tourbillonnent sans cesse, attendant la circonstance imprévue ou le concours étranger pour reprendre leur course vers l'abîme. Plus loin et plus haut une seconde cascade étale aux rayons du soleil ses bouillonnements étincelants. Enfin, voici la troisième cascade, qui tombe avec un bruit terrifiant et dont les eaux meurent dans un grand bassin à trente mètres au-dessous, d'où elles s'élancent, à 50 mètres plus loin, en une autre petite cascade passée inaperçue. Nous sommes sur un pont en bois où une inscription, placée au milieu, dit : « Au point terminus, , pont Naturel formée par un rocher tombé au XVI<sup>e</sup> siècle. »

Ce pont naturel est là, devant nous, à une centaine de mètres de distance. Tout à l'heure nous nous y tenons debout. Le rocher qui le forme est de la grosseur d'un éléphant. Il est pris entre deux falaises qui forment en cet endroit les gorges, comme entre des tenailles géantes, et restera là jusqu'à ce qu'un nouveau cataclysme vienne secouer ces murailles menaçantes formées par la Nature, et qui s'élèvent, de tous côtés, en escarpements redoutables, prêts à s'écrouler sur nos têtes au moindre signe de la création. *Pleni sunt cæli et terræ majestatis gloriæ suæ.*

Dieu existe. Sa créature, l'homme, est plus misérable en son corps qu'une mouche devant ces imposantes grandeurs de la matière inerte. En son âme, il chante la toute-puissance du créateur qui lui insuffle le génie nécessaire pour maîtriser, par son travail, ces débordements du chaos.

Nous rentrons par le train de 6 heures et, jusqu'à Chamonix, il nous est donné d'admirer la pittoresque voie ferrée qui mène du fond de la vallée au sommet de la montagne. Le soir de notre première arrivée à Chamonix, dans le chemin de fer électrique de St.-Gervais, le même où nous nous trouvons à présent, il me semblait, dans l'obscurité profonde qui noyait tout autour de nous, que nous pénétrions dans une région mystérieuse et mythique, défendue par des génies suprahumains et où les hommes n'avaient accès que moyennant le renoncement à certains avantages naturels. J'étais pour ainsi dire plongé dans une sorte d'appréhension incompréhensible et indiscutable, que je n'arrive plus à retrouver depuis que, ce dimanche, j'ai parcouru la même splendide région au milieu d'un torrent de douce et chaude lumière.

*31 Août 1921.*

Temps merveilleux. Me voici assis sur un banc de la place publique, en face de l'aiguille et du Dôme du Goûter, du sommet du Mont-Blanc, de l'Aiguille du Midi, dont les manteaux de neige ardente étincellent au soleil. Juste au-dessous de l'aiguille du Midi, le Plan de l'Aiguille étend jusqu'à la vallée son tapis de verdure, d'où s'échappe le baume sain des sapins. Devant moi des ouvriers travaillent flegmatiquement à l'achèvement du monument offert par la Commune de Chamonix aux « Glorieux morts pour la Patrie », 1914-1918. Ce monument représente un fastueux poilu armé, vêtu et chaussé de pied en cap. Il est debout, le fusil à l'épaule, le piolet à la main gauche, une couronne de lauriers à la main droite, et il enjambe une aiguille que figure un superbe bloc de marbre de 4 à 5 mètres de haut. Au pied de ce bloc, sous la main gauche du poilu, une plaque en bronze, scellée dans le marbre, déroule les cent deux noms des Chamoniards : Simond, Couttet, Payot, Cachat, et autres, qui ont fait à la France le sacrifice de leur vie.

C'est simple et grand.

Je jouis de toutes ces beautés de la Nature, je frémis devant ces splendides manifestations du patriotisme. Je voudrais arrêter le temps... Voilà un mois et demi que nous avons quitté le Caire, et chaque jour qui passe nous apporte sa joie et sa mélancolie : joie des impressions et des sensations que nous récoltons, puissantes,

à chacun de nos pas ; mélancolie à la pensée que chacune de ces jouissances est déjà du passé. *Carpe diem. Te Deum.*

Pendant que j'écris ces lignes, un vieux marchand de fruits, établi en plein air sur la place, invective énergiquement un petit gamin qui le taquine de tout son cœur, faisant mine de voler ses fruits, et prend la fuite devant les menaces terribles que lui adresse le vieux soulard en lui jetant à la figure des pierres et des jurons : « Ah ! le cochon ! Bandit, va ! je t'écharperai ! C'est-t-honteux ! On ne voit pas ça dans les grandes villes ! Tonnerre de tonnerre de tonnerre. » Et, il retourne à la gargote voisine où il continue à se remplir du même alcool et des mêmes imprécations.

Après déjeuner, il pleut. On reste dans le petit salon. Une jeune fille chante délicieusement. Une jeune « premier prix » du Conservatoire de Marseille vient jouer du piano splendidement, et, contrairement aux façons généralement pédantesques et dédaigneuses des « prix de Conservatoire » et des « bonnes musiciennes » *Tourd'ivoire*, notre dilettante du jour accepte même de faire danser, et de faire danser le shimmy.

Nous avons à l'hôtel le premier prix de Shimmy. C'est un jeune homme d'Alexandrie, qui est notre voisin de table. Il a une tête caractéristique où ne paraît guère luire l'intelligence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il danse les danses nouvelles avec une véritable maîtrise, en faisant tous les pas d'exhibition, toutes les contorsions et convulsions de rigueur, avec une étonnante virtuosité. Il a sans doute localisé dans ses pieds toute sa finesse de conception et d'exécution. J'avoue ne pas aimer ces mouvements-là. Ils me paraissent peu propres à développer l'intelligence, s'ils donnent de l'élasticité aux muscles des jambes et des pieds. Pour acquérir une telle souplesse, il faut travailler plusieurs heures par jour, de même que doit travailler au moins huit heures sur vingt quatre le pianiste désireux de conserver en exercice ses mains et ses doigts. Le pianiste arrive à un résultat ravissant pour l'art subjectif et objectif. Le danseur, lui, peut charmer quand il possède des provisions de grâce et de beauté. Le reste du temps, il étonne ou se couvre de ridicule.

Le temps s'étant remis au beau, pendant que les uns font du tennis au Chamonix Palace, les autres, dont je suis, vont goûter au Paradis. En route, on fait la chasse aux champignons, puis on monte en auto pour courir aux chalets. Une famille de cinq à six personnes rébarbatives se met en travers de la voiture au risque de se faire écraser par notre chauffeur-amateur qui, lui aussi, s'entête à avancer ayant suffisamment corné. Les autos n'ont pas le droit,

paraît-il, de venir par là. C'est vrai et c'est raisonnable, un écriteau, qu'on n'a pas vu, le dit. Mais enfin, cela ne vaut pas la peine de faire tant d'embarras inutilement, d'autant plus qu'on n'a pas été incommodé, qu'on n'est pas chargé de la police des lieux, et que par son intervention maussade et inopportune on risque de causer un accident.

Notre chauffeur ralentit sans s'arrêter, et la famille s'entête au milieu de la route, colosse en tête, mais se gare, finalement, malgré elle, en hurlant et en maugréant, sans profit.

*1 Septembre 1921.*

Quelques instants de causerie dans le Hall de l'Hôtel avec le Comte de Chazal, colon de l'Ét. St. Maurice, dont la famille est charmante et la fille un vrai rubens. Ses neveux et son fils, un bout d'homme de douze ans, ont fait ces jours derniers la merveilleuse et glorieuse ascension du Mont Blanc. De la cour de l'hôtel, à travers les verres grossissants de la longue-vue, on les voyait hauts comme des mouches, évoluer, en théories cordées, sur les neiges du géant. Seul le bout de douze ans, pris du mal de montagne, dut s'arrêter à 4400 mètres et regagner, avec l'aide de ses guides, la cabane du Dôme du Goûter. Ces jeunes gens sont des héros de l'alpinisme, ayant couronné leurs exploits par la conquête du grand sommet. Ils me regardaient avec une sympathique pitié, n'ayant à mon actif que l'ascension de l'aiguille du Tour, 3500 mètres, en 1906.

Il fait beau temps. On va prendre le thé aux « Tines ». L'air vif rend l'atmosphère d'une pureté incroyable et rapproche tous les sommets d'alentour que l'on croit toucher de la main et pouvoir atteindre en un bond.

Nous reprenons le train, chargés d'un champignon-géant qui fait l'admiration de tous les voyageurs et que nous portons triomphalement.

Dans le train, l'auteur de « Lève-toi, Pentaour ! » Il est venu retremper les cordes de sa lyre aux fraîcheurs de la montagne avant d'aller les exposer aux moiteurs des chaudes températures égyptiennes. Il emporte avec lui les premières épreuves de la « Promesse accomplie ».

*2 Septembre.*

Des « Tines » nous montons à pied jusqu'à le Lavanchy, charmant chalet et village d'où l'on a une vue splendide sur la vallée d'un côté, de l'autre sur les aiguilles et les glaciers. Après avoir pris

un thé substantiel, nous revenons vers les Tines, du côté Argentière cette fois, c'est-à-dire du côté opposé à celui par lequel nous sommes montés. Nous jouissons ainsi d'un coup d'œil nouveau qui nous montre le coteau et la vallée sous le même aspect d'ordre luxuriant et d'art naturel qui caractérisent les paysages anglais et ceux du pays de Galles. La longue et large pente gazonneuse s'étend jusqu'aux confins d'Argentière et de la vallée, bordée au nord et à l'ouest par les routes automobiles et du chemin de fer dont les rubans blancs ou gris semblent avoir été déroulés par la nature.

*3 Septembre.*

Le temps n'est plus aussi beau. De la fenêtre de notre chambre apparaît le chapeau de nuages autour de la cime du Mont Blanc. Nous sommes invités, par le Dr Hadly, à aller prendre le thé dans sa villa, des Chablais, à Montroc-sur-Argentière. La villa est située sur une hauteur, à 10 minutes de la gare de Montroc. Formée de deux étages, en chalet suisse, on peut contempler à son aise de ses balcons sud, le coup d'œil de la vallée, depuis le glacier du Tour, — mon glacier, comme je l'appelle, — jusqu'au sommet de l'aiguille du Goûter. En remontant, vers le nord, c'est le Col de Balme, par où l'on passe immédiatement en Suisse.

*Dimanche, 4 Septembre.*

Temps gris et ventueux. Il pleuvra sans doute. Chamonix s'en va. La saison touche à sa fin. Nous avons retenu nos places pour Paris pour le 12. A contre-cœur ; mais il faut bien s'en aller, et mieux vaut le faire à temps pour conserver de ces lieux l'admirable impression que nous en avons recueillie jusqu'à présent.

Ah ! que les journées s'écoulent vite, et que nos vacances arrivent à leur terme rapidement.

Vilaine journée : pluie, pluie, pluie. Pour aller à la messe il a fallu se mouiller des pieds à la tête. A la sortie de la messe, on a l'amusement spectacle, du haut du perron, qu'offre la rue de la chapelle, déambulant sous la masse des innombrables parapluies noirs déployés et ruisselants d'eau.

*5 Septembre.*

J'ai voulu voir ce que serait une promenade dirigée au gré du caprice et du hasard. Je suis allé vers le sud de Chamonix. Et passant sur la rive est de l'Arve, je m'enfonçai dans des bois d'aulnes

où le soleil filtra de façon prestigieuse, à travers les feuillages des arbres, sur une terre humide et moussue d'où miroitaient des myriades d'étincelles. Mais comme j'étais en terrain bas, à chaque pas je glissais dans des marécages que j'avais à contourner en y pataugeant. En face de moi, les glaciers du Mont Blanc, voilés par une brume, semblaient une belle circassienne dont retombe peu à peu le voile mystérieux qui masque ses traits.

L'après-midi, nous allons au Buet. Le Buet est séparé de Montrroc par un tunnel de 1800 mètres que le train met cinq minutes à traverser. Le pays est tout différent de celui d'où nous venons. Les hameaux sont pauvres, le paysage lui-même moins riche. Dans le fond, nous découvrons les premières montagnes de Suisse et nous devinons la vallée du Rhône.

Notre excursion a pour but de visiter la cascade du Bérard. Après avoir grimpé par un chemin de chèvres, qui disparaît par moment dans l'herbe humide, nous arrivons au chalet de la Cascade. Chalet fermé. Cascade fermée. Temps perdu. La saison a, paraît-il, été mauvaise.

Nous reprenons le train de Chamonix. Toutes les aiguilles, y compris celle du Tour, ont leurs pointes dans la brume. Mais au moment d'arriver en gare de Chamonix, les cimes du Mont-Blanc sortent des nuages et montrent le vermeil dont les orne l'astre couchant. Cela promet le beau temps pour demain.

7 Septembre.

Il fait glorieux, bien que quelques nuages flottent autour de la cimes des aiguilles. L'après-midi, chez des amis communs, je fais la connaissance d'un couple assez curieux. Le mari a la manie, qu'il partage avec quelques uns de mes compatriotes égyptiens, de vivre le cigare à la bouche. Sa femme est haute comme le Mont Blanc, et blonde comme le poil défraîchi de son vieux petit toutou. Jolie de visage, elle est théosophe, spirite, darwiniste, et... éloquente.

Nous allons ensemble à la Crèmerie du Bouchet. En marchant, la dame colosse me dit à peu près ceci : « Je suis croyante ; je crois que j'ai vécu dans un autre être avant d'être ce que je suis, et je crois que je vivrai, après ma mort. J'ai un *guide*, qui m'inspire et me dicte tous mes actes. Quand je serai tout-à-fait pure, je me fonderai dans la divinité, dont je suis une étincelle, dont nous sommes tous des étincelles. Une fois, durant vingt-quatre heures, je me suis senti tout-à-fait pure... donc je puis le redevenir. Pour le redevenir, je n'ai qu'à me conformer aux ordres de mon guide qui me dit seulement de ne pas tuer. »

Drôle de théorie.

Oui, nous devons devenir purs pour mériter le ciel, purs comme la Vierge et son Fils. Mais combien plus belle et plus sensée est notre religion chrétienne ! Elle aussi, nous dit de ne pas tuer, et d'aimer notre prochain, *de donner la vie*, et nous apprend que nous avons une *personnalité distincte*, qui jamais ne se confondra avec, ou ne se noiera dans une autre personnalité. Si nous faisons le bien et devenons définitivement purs, cette personnalité distincte jouira elle-même, distinctement, éternellement, de la toute-béatitude.

9 Septembre.

Nous avons reçu ce matin des cartes d'Égypte : « Quand rentrez-vous ? » nous demande-t-on. Question cruelle. Si l'on savait combien nous avons peu envie de rentrer !

Hier nous avons déjeuné, pour adieux, à la villa Nivert, avec les Doulet et les Bruyant, nos meilleurs amis. Ils ne savent que faire pour nous être agréables ! Ils voudraient tant nous retenir à Chamonix. Mais la saison avance. Le beau temps d'hier, temps idéal, n'est plus qu'un souvenir. Assis sur un banc, en face de l'hôtel Royal, et de la statue de Saussure, je ne vois presque pas le ciel, qui disparaît derrière les nuages. Le vent souffle en soulevant la poussière, les feuilles tombent des arbres et arrivent à terre en glissant sur mes épaules. Puis elles tourbillonnent et vont se perdre dans la rivière. C'est l'automne.

Dans l'après-midi, sous un soleil radieux, nous avons erré du côté du Lac des Gaillands, où nous nous sommes ébahis devant ce qu'on appelle « la folie de l'Anglais. » Vraie folie certes ! Un Anglais a voulu, il y a quelques années, créer du côté de la montagne, un lac artificiel, entouré de ruines artificielles, de châteaux et de grottes imaginaires. Tout cela paraît misérable et hors cadre dans le superbe décor naturel de montagnes. L'Anglais a même fait fabriquer des rochers artificiels, en emprisonnant des pierres dans des filets en fil de fer. C'est de la véritable inconscience, qui paraît d'autant plus notoire aujourd'hui, que toute l'œuvre tombe en ruines, et qu'on n'a plus sous les yeux que les ruines loqueteuses de ses essais de ruines.

10 Septembre.

Ce soir, en nous promenant du côté de la Cabane de Jacques Balmat, j'ai contemplé un spectacle de toute beauté, que je voulais pouvoir fixer :

Au premier plan, après l'Arve, une grande pyramide de sapins vert sombre, formée par le Plan de l'Aiguille. Au delà de cette

pyramide, les aiguilles s'acheminent du nord au sud vers la chaîne des glaciers du Mont Blanc. Ces aiguilles, d'un brun mat, disparaissent parfois sous la neige et dans les nuages, difficiles à distinguer. A droite, vers le sud, le col de Voza, traçant sous le ciel bleu clair la ligne molle par laquelle elle s'incline et se relève vers l'aiguille du Goûter. Le Dôme du Goûter, splendide de blancheur, absorbe les derniers rayons roses du soleil, au pied du Mont Blanc, rose aussi, lointain et écrasant de beauté et de hauteur, tandis que le Mont-Maudit se dresse effrayant sous les ténèbres de ses rochers dangereux. Derrière le Mont Blanc du Tacul monte, presque rapidement, le beau demi-globe rosé de la lune. Le soleil couchant donne au bleu du ciel encore plus de transparence et projette son éclat vermeil vers les frêles nuages. Ceux-ci traînent, par ci par là, dans les airs, sur ou derrière les sommets, leurs minces volutes et leurs soupçons de vapeur. Dans la vallée, les tintements des clochettes annoncent le retour des troupeaux.

Armé des lunettes marines d'un ami, je ne puis me rassasier de les promener sur toutes les cimes d'alentour dont j'admire les contours sauvages et les pointes audacieuses.

Le soir, nous nous promenons, à travers les rues vides et tranquilles, souverainement fraîches de Chamonix, en devisant et en riant à gorge déployée avec une charmante Argentine, amie de mes filles, M<sup>lle</sup> Victoria Roldan, la nièce d'un des plus célèbres poètes argentins contemporains. Cette étrange et exquise jeune sud-américaine, à qui les beautés de l'Europe ne réussissent pas à faire oublier celles encore plus captivantes, dit-elle, de son merveilleux pays, est devenue notre compagne préférée. Sa grâce et son amabilité lui ont, d'ailleurs, attiré tous les cœurs, et il n'est pas un jeune homme de Chamonix qui ne serait heureux de devenir son flirt. Mais elle a sans doute laissé son cœur sous d'autres cieux, car à tous elle ne répond que par son grand rire moqueur, rempli d'inépuisable indulgence. Sur sa demande, je transcris dans son album le sonnet suivant, composé en me promenant sous les sapins et à la musique des cascades :

Pour éveiller ma muse, il faudrait que ton âme,  
Au travers de tes yeux, où Dieu mit la bonté,  
Consentit, sans porter ombrage à ta gaité,  
A parcourir de la douceur l'aimable gamme.

Hélas! de ta paupière on sent bleuir la trame,  
Et par tes cils moqueurs le sarcasme filtrer  
Chaque fois qu'un homme ose, amour ou volupté,  
Te proposer son cœur ou t'adjuger sa flamme,

Rose du Nouveau Monde, aux vivantes senteurs,  
 Il serait fol à nous d'espérer te séduire  
 En traînant à tes pieds, que sacrent nos hauteurs,  
 L'esclavage où ton charme est fier de nous réduire.  
 Non ! non ! Vierge argentine ! A nous la liberté !  
 Par elle nous pourrons mieux vaincre ta beauté.

*11 Septembre 1921.*

Demain nous partons. J'en ai le cœur tout serré. Non pas qu'à Chamonix nous nous soyons amusés follement, selon les formules de la mondanité ; non pas que nous ayons fréquenté son casino, ses Palaces, ses bals et ses thés dansants. Mais j'ai joui du vrai repos que m'a accordé la splendide et généreuse nature, promenant mes esprits fatigués à travers des paysages où seuls, ainsi que le répétait spirituellement le D<sup>r</sup> Doulet, existaient les microbes que j'y apportais. J'ai vécu en toute liberté, loin du bruit et des discussions du monde, selon l'expression commune mais si vraie.

Ce matin, dimanche, à la chapelle, j'ai essayé de remercier Dieu de toutes ses bontés. Rarement dans un sanctuaire ai je senti, comme dans l'église de Chamonix, cette impression d'avoir retrouvé la fraîcheur d'autrefois, la naïveté, le bien-être qui accompagnent l'enfant aux pieds de la crèche.

Je pensais pouvoir parler un peu mieux des lieux charmants que Dieu m'a donné de visiter, de leurs montagnes imposantes, dont les silhouettes audacieuses, les cimes hardies me sont devenues familières ; de leurs bois, leurs sources, leurs vallées, leurs pentes, leurs glaciers, leurs cols, leurs gorges, de leur musique et de leur vivifiant silence. Tout de même suis-je heureux d'en avoir retracé pour moi-même quelques unes des beautés, suffisamment pour que ma mémoire, en relisant ces notes intimes, puisse reproduire dans mon for intérieur les richesses de leurs innombrables physionomies.

— Cela ne vous inspire aucun poème ? me disait hier un ami, pendant que je restais debout, en extase devant les féeries du coucher du soleil et du lever de la lune sur les glaciers du Mont Blanc.

— Oh ! si ! et je voudrais bien pouvoir l'écrire...

Un jour peut-être viendra...

MARIUS SCHEMEIL.

---

---

# Aux Libano-Syriens<sup>(1)</sup>

Messieurs et chers confrères,

Notre infatigable président, M<sup>e</sup> Camille Eddé, à la fin de l'importante allocution qu'il prononça, le 16 janvier 1921, à la séance de constitution de notre Association, prononça des paroles que nous ferions bien tous de graver dans notre mémoire. Elles sont dignes d'être incrustées en lettres d'or au frontispice de notre temple patriotique. Après avoir fait allusion aux exemples — sublime mais lourd héritage d'honneur — que nous léguèrent nos aïeux, M<sup>e</sup> Eddé s'écriait: « A notre tour, Messieurs, de nous mettre à l'œuvre et de travailler, si nous voulons que l'avenir de notre pays soit digne de son passé. »

Son passé, Messieurs, personne ne saura suffisamment en démêler la riche trame, en retracer l'inépuisable variété qui fut toujours marquée d'une célébrité sans égale et à jamais renouvelée.

A travers les siècles, depuis 4000 à 3000 ans avant notre ère, depuis cette époque où les forêts, impénétrables aux rayons du soleil et infestées de fauves, couvraient nos montagnes et rejoignaient la mer, jusqu'aux jours sombres du grand fléau de 1914 à 1919, qui rasa nos plaines, dévasta nos montagnes, décima nos frères, la Syrie nous apparaît avec un bénéfice incomparable, celui de l'unité territoriale qui lui vient de Dieu et de la nature, de frontières nettement déterminées, comme peu de peuples ont la chance de posséder: la mer, les montagnes, le désert. D'autre part, sa formation intérieure, compliquée de bornes, de barrières et d'accidents géographiques de toute sorte, en fait un pays où le clan a constamment et irrésistiblement dominé, et où, par suite, l'idée nationale semble ne pouvoir jamais vivre et se développer.

---

(<sup>1</sup>) Discours prononcé le 8 Juillet 1922, par Marius Schemeil Bey, Secrétaire de l'Association Libano-Syrienne des Anciens Elèves des Ecoles Supérieures,

Pourtant, Messieurs, la Syrie, malgré ces avantages et ces désavantages, grâce peut-être à ces avantages et à ces désavantages, et avec eux toujours, est là devant nous, aujourd'hui aussi belle et fascinante dans le dénuement où l'ont laissée ses ennemis et ses exploiters, qu'elle fut autrefois rayonnante de grâce, d'intelligence, d'initiative, de vitalité, sous les magnifiques empereurs syriens ou sous l'immortel fondateur de la dynastie des Omayyades.

Fascinante et belle, mais, hélas! pauvre et mal partagée. Et nous savons tous combien la majeure partie des humains s'intéressent à la beauté pour le charme qu'elle répand, quand d'autre part on est trop peu courageux pour affronter les conséquences de la pauvreté, après les avoir bien regardées en face.

Depuis que M<sup>e</sup> Eddé a prononcé son discours, l'élite intellectuelle des Syriens, dont vous avez l'honneur de faire partie, Messieurs, s'est portée délibérément au travail. Elle a mis en évidence les qualités de la Syrie et ses défauts, ses vertus et ses faiblesses, son histoire troublée et magique dans le passé, dans l'avenir ses émouvantes espérances. Vous venez d'entendre un résumé succinct mais éloquent, des travaux de quelques-uns de nos confrères. Il y a lieu d'espérer qu'ils ne s'arrêteront pas là, et qu'ils seront dignement continués. Ils sont des plus utiles par eux-mêmes, mais doivent l'être cent fois plus dans leurs manifestations et leurs suites, dans ce que nous pourrions proprement appeler la mise en valeur. « Se connaître soi-même n'est que le commencement de la sagesse », a dit un grand penseur. Vos travaux ont pour premier but d'étudier et de disséquer à fond la Syrie, corps et âme, sous ses bons et mauvais aspects, et de la faire connaître, par la publication de vos études, à tous les Syriens et amis de la Syrie, en vue de son embellissement et de son perfectionnement matériel ou moral. Mais tout n'est pas dans l'étude. Ainsi que je l'ai déjà écrit, en parlant de la Syrie, le Syrien ne se paie pas de mots, même quand ces mots sont frappés au coin de la sagesse et sortent d'une bouche d'or. Il faut au Syrien l'initiative dominatrice, l'exécution, l'action, qui traduisent l'énergie et la force. Il ne suffit guère de faire des conférences et d'y accumuler les brillantes vérités et les merveilleuses suggestions. Il faut être conséquent avec soi-même, suivre ses idées, se lancer dans la mêlée en agitant son drapeau, en bousculant les obstacles; il faut n'avoir pas peur de la fatigue, ne pas s'inquiéter si l'on macule son manteau de poussière et de sang. Il faut s'enhardir à taire ses préférences et ses ambitions personnelles, à risquer sa santé et sa fortune. En étant, ou en aspirant à devenir un conducteur, il faut savoir sortir de sa tour d'ivoire, électriser

ses hommes, leur mettre soi-même le pied à l'étrier et l'arme à la main, leur apprendre, à la sueur du front, par le mouvement, par l'application, à livrer des batailles, à remporter des victoires et à mériter de la Patrie.

Nous nous sommes fait, au cours de la guerre, une réputation de mollesse, d'âpreté au gain, d'insouciance et de désintéressement à l'idée de Patrie. En secouant notre torpeur, démentons les reproches qu'elle nous attire. Marchons sans nous arrêter, et sans trop philosopher, lentement, mais sûrement et avec décision. Notre geste, soulignant notre parole, remuera plus qu'elle les masses, agitera et assainira les eaux mortes, intéressera les indifférents, entraînera les pusillanimes, convaincra les sceptiques, éclairera les ignorants, calmera les imprudents, avertira et guidera les hautes sphères, dissipera les malentendus, dirigera et centralisera les bonnes volontés. Nous réaliserons ainsi graduellement les nobles aspirations du pays auquel nous appartenons tous, de quelque province et de quelque village que nous soyons originaires, et pour lequel chacun de nous — tout le monde est tenu de le savoir — doit être prêt à vivre, à se dépenser, à se sacrifier et, s'il le faut, à mourir. Aucun de nous ne peut marchander ce qui lui appartient au pays. Syrie d'abord, l'intérêt personnel ensuite! Ainsi par une lumineuse notion et une juste distribution des droits et des devoirs, par la loyauté, le dévouement agissant, la collaboration franche, la solidarité, nous acquerrons le véritable bonheur, dans une véritable et légitime indépendance.

---

# L'amour sur les cimes

(Roman inédit)

---

## XXIV.

Le savant, surpris d'abord, s'épouvanta en regardant Polydor, dont le visage congestionné, le monocle orageux, ne disait rien qui vaille.

Il s'engouffra cependant dans la chambre, fort ému, et en se demandant où Monsieur Staimbourg en voulait venir. Allait-il lui reprocher le poulet jonquille? Cela était probable, malheureusement. Ah! comme Joseph maudissait Loys, avec tous les dizains, sixains, sonnets et sonnettes érotiques ou non!

Tandis qu'il refermait, en silence, la porte derrière lui, une voix clamait dans son for intérieur : — C'est fini l'amour! c'est bien fini l'amour!

Il se retourna vers l'entraîneur, qu'il vit planté au milieu de la chambre, les jambes en arc de cercle et vêtu d'un pyjama couleur brique. Mais ce qui le frappa davantage, ce fut certain papier jaune dont ses doigts noueux se jouaient, ainsi que d'un *fidibus*.

A cette vue, Bonifer pâlit et son cœur commença une danse désordonnée.

— Jeune homme, dit Monsieur Staimbourg, avec une froide colère, reconnaissez-vous ceci? Et m'expliquerez-vous comment il se fait que cette... — le mot se fit attendre à dessein — infecte ordure, se soit trouvée, hier matin, dans la poche de ma jaquette?

Joseph resta béant. Sa pensée volatilisée par la crainte ne pouvait parvenir à formuler une réponse acceptable.

Il vagit quelques mots sans suite, faisant peine à voir.

Le sportsman se disait intérieurement :

— Il cane! à la bonne heure!

Aussitôt sa colère éclata comme un orage, sur la tête du promeneur démuné de parapluie :

— Oui ou non, est-ce vous, Azor? tonna-t-il, en faisant un pas en avant.

Bonifer, qui avait horreur des scènes, et dont l'enfance étouffée n'avait su qu'obéir passivement, se défendit comme un gamin pris en faute.

— Moi? Non... Oui... c'est-à-dire! Vous vous trompez, Monsieur Staimbourg, ou peut-être est-ce moi qui ne saisis point vos paroles!...

— Je vais donc m'expliquer clairement, reprit la basse taille, dans un *crescendo irrité*; vous avez voulu séduire ma fille, Monsieur Bonifer!

Vous n'êtes qu'un polisson libidineux et je vous couperai les deux oreilles !

— De grâce ! Parlez plus bas, faisait l'infortuné, joignant les mains, il est inutile que tout l'hôtel sache...

— Que vous vous êtes conduit comme un mufle, Monsieur Bonifer ? Eh ! oui, il faut, il faut qu'on le sache : paillard, Lovelace, satire !...

A chaque épithète offensante, l'index du sportsman, rigide comme un doigt de fer, piquait durement le savant en plein épigastre.

Il était flagrant, pour Bonifer, que ce père indigné pouvait d'un instant à l'autre, lui infliger une correction aussi imméritée que vigoureuse.

Il évitait donc de l'irriter davantage en se défendant, et il se contentait de l'observer, ainsi que le belluaire novice observe le tigre altéré de sang qu'il doit dompter. C'est ainsi qu'il vit avec épouvante le visage de l'homme de cheval passer par tous les tons de rouge connus, pour se fixer au violet sombre des grandes colères et s'y maintenir.

Le pis était qu'il avait saisi Joseph par le premier bouton de son gilet et le tirait d'une main forte nerveuse.

— Ecoutez-moi de vos deux oreilles, pendant que vous les possédez encore, gronda-t-il. Quelle réparation m'offrez-vous ?

— Je partirai... je... je disparaîtrai à jamais, Monsieur Staimbourg ! bégaya Joseph Bonifer, qui ne voyait son salut qu'au prix d'une fuite prompte.

Mais l'entraîneur ne l'entendait pas ainsi. Il se souvenait de la phrase mystérieuse du poète en ribote — il ne l'épousera que contraint. — Aussi n'en cria-t-il que plus fort.

— Et voilà, tout ce qu'il trouve, le pleutre ! Après l'affront, le départ à l'anglaise, sans même un P.P.C. ! Ah ! Ah ! Ah ! C'est trop drôle !

Il riait d'une façon effrayante, en tortillant toujours le bouton de l'épouvanté Bonifer. Enfin il l'arracha et le jeta au visage de son ennemi, avec un grand geste de menace.

Joseph ne bondit pas sous l'outrage, au contraire, il se baissa instinctivement pour ramasser cette petite partie de lui-même, et la glisser en son gousset, ainsi qu'un homme d'ordre, qui n'ignore pas la difficulté qu'il y a de réassortir les boutons de gilet. Après quoi il dit d'une voix assez ferme.

— La violence ne me fait point peur, mais je vous accorderai cependant telle réparation que vous jugerez convenable... Ma faute est légère, elle consiste seulement à avoir eu la faiblesse d'écouter les conseils inconsiderés de mon ami Loys da Silva...

Monsieur Staimbourg cria dans un redoublement de fureur :

— Votre poète est une crapule !

— Cela est possible, Monsieur, concéda Bonifer, mais n'a rien à voir avec la réparation que vous exigez...

— Si vous n'étiez gueux comme Job, commença l'entraîneur insolent...

— Pardon, Monsieur, je vous arrête, votre affirmation étant erronée. Si je ne possède point la fortune d'un Rothschild, j'ai quatre vingt mille livres de rentes, comme il est facile de vous en assurer... mes biens étant mi-partie constitués en immeubles parisiens et en rentes sur l'Etat français.

Cette déclaration, qui eut dû calmer le courroux du père offensé, le porta à son comble.

— Monsieur, cria-t-il, il n'est qu'une réparation possible : la demande en mariage, que ma fille sera libre de refuser ou d'accepter, à sa

convenance; sinon, nous irons sur le pré, nous deux! il en faudra décou-  
dre, mon gros homme!

Etourdi par ce coup droit, Bonifer ne lutta plus, semblable au nageur  
qui, entraîné par le courant, s'abandonne à la force mystérieuse qui le  
charrie vers le gouffre.

— Une demande en mariage? se hâta-t-il de dire, mais cela me va  
absolument!...

La colère de l'entraîneur tomba aussitôt et sans transition; il salua  
courtoisement Joseph, toujours hors de lui-même.

— Il y a plaisir à causer avec un homme de sens, fit noblement Poly-  
dor; donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur Bonifer.

Il alla quérir un lourd fauteuil, qu'il lui poussa derrière le séant.  
Celui-ci y tomba plutôt qu'il ne s'y assit.

— Et maintenant, s'écria l'entraîneur, le visage riant, parlons d'Irène!  
... Vous l'aimez donc comme un perdu, mon cher enfant?

Joseph croyait passer d'un cauchemar à un rêve délicieux.

Il balbutia un timide, mais expressif :

— Je l'aime! Certes oui, je l'aime!

— Eh! bien, entre nous, fit le père, bonhomme et confidentiel, je  
crois que vous ne lui déplaisez pas non plus. Cela vous est-il agréable de  
le savoir, mon cher garçon?

— Oui, Monsieur Staimbourg, bégaya l'amoureux transi.

— *Oui, Monsieur Staimbourg!* voilà comme il me répond! sourit  
l'entraîneur, en envoyant une tape amicale sur le genou de Bonifer.  
Voyons, ayez confiance en moi! Si vous aimez véritablement mon Irène,  
votre amour ne peut que me toucher infiniment, cher ami, Il retira son  
monocle et, s'attendrissant, déclara avec bonhomie et sensibilité:

— Nous autres, bons pères de famille, que voulons-nous, mon cher  
ami? Le bonheur de nos enfants! Vous connaîtrez, plus tard, le senti-  
ment d'abnégation auguste qui magnifie la tendresse paternelle!

Il s'essuya les yeux, non point qu'il répandit de grosses larmes, il  
transpirait des paupières et cela suffisait amplement, comme cela avait  
suffi en d'autres circonstances.

— Pensez-vous, dit Joseph, reprenant un peu ses esprits, que Made-  
moiselle Irène acceptera ma demande?

— Un instant! fit l'homme de cheval, et il se plongea dans une mé-  
ditation profonde qui inquiéta Bonifer.

Mais c'était à dessein que Monsieur Staimbourg agissait ainsi.

Cet homme, rissolé par la vie parisienne, revenu de bien des illu-  
sions, d'ailleurs accoutumé à finasser avec les maquignons astucieux, était,  
à sa manière, un psychologue retors; il savait que l'amour vit de crainte  
et meurt de trop de confiance. C'est pourquoi il jugeait bon de ne pas  
aplanir, d'emblée, la route matrimoniale devant les pas du gendre ines-  
péré qui lui tombait du ciel.

Le voyant ainsi pensif, le savant s'écria :

— Il n'y a qu'un instant, vous disiez, Monsieur, Mademoiselle votre  
fille bien disposée envers moi!...

— Et je le redis encore, fit le vieux renard... Cependant je ne vous  
cache pas que vous manquez un peu de branche... Irène est une sports-  
woman distinguée, qui prise, avant tout, le muscle et les belles perfor-

mances!... Je ne dis pas cela pour vous humilier, au moins, mon cher enfant, mais pour vous préparer à...

— A un refus, hélas! soupira le pauvre diable.

— N'allons pas si vite! Je m'en vais en parler à Irène... Attendez-moi ici, un instant... Mieux vaut savoir, n'est-il pas vrai? à quoi nous en tenir tout de suite.

Et pour stimuler son ardeur :

— Je suis certain que vous l'intéressez, Monsieur Bonifer... Elle se plaît en votre compagnie, l'avez-vous remarqué comme moi?

Cette insinuation réjouit si fort l'amoureux, qu'il éclata d'un rire juvénile, sonore et chevalin, à son ordinaire.

— Hi! hi! hi! hi!...

Monsieur Staimbourg, qui prenait la porte, s'arrêta étonné:

— Vous avez là, dit-il sérieusement, un rire superbe, qui me fait songer au hennissement d'un poulain de six ans arrivant au poteau! C'est d'un bon présage.

— Ah! Monsieur! s'écria Bonifer, recouvrant enfin la parole dites-lui que je l'aime, que mon désir est de conquérir son amour, coûte que coûte, dût-elle m'imposer les douze travaux d'Hercule!... Si elle l'exige, je suis prêt à...

— Que de caquet, mon cher garçon! Laissez-moi agir et vous vous en trouverez à merveille... A moins qu'Irène ne soit rebelle au mariage! Sait-on jamais à quoi rêvent les jeunes filles?

Il sortit sur ces mots peu rassurants, laissant la porte ouverte.

Bonifer le suivit des yeux et le vit pénétrer chez la belle Sirène.

Alors arriva un fait, peu important par lui-même, mais capital, quant à ses effets, comme on le verra par la suite.

## XXV.

La belle Irène faisait — des poids — en sa chambre, lorsque son père vint lui présenter la demande de Joseph.

Très à son aise, la sportswoman portait, en guise de costume sportif, un léger pantalon de soie rose, fort écourté, frissonnant de dentelles et passé, tout bonnement, sur une chemise de même couleur, décolletée à souhait :

— Une, deusse! Une, deusse!

Elle y allait de bon cœur, aimant l'effort et se jouant des difficultés de cet exercice athlétique.

Ses bras superbes s'élevaient ou s'abaissaient, en décrivant des courbes puissantes, mais toujours harmonieuses.

Durant ce temps, Mascaro étendu à plat ventre sur le lit défait, considérait attentivement sa séduisante maîtresse et semblait, lui si paresseux, prendre un plaisir extrême à voir lancer en l'air des haltères de quinze livres comme de légères balles de caoutchouc.

Monsieur Staimbourg, en entrant chez sa fille, s'arrêta un instant sur le seuil, pour admirer ce gracieux spectacle, laissant ainsi la porte ouverte durant une minute.

Joseph Bonifer, qui guettait le départ de son messenger d'amour, vit ainsi, de ses yeux désorbités par une admiration ardente, le spectacle capiteux et profane, s'il en fût, de cette belle personne blonde, en un né-

gligé tellement suggestif, qu'il en trembla depuis les pieds jusqu'à la tête. Ce n'est pas qu'il n'eût déjà vu la sirène en simple appareil, la nuit de l'avalanche; il avait même tenu, en ses mains, les jolis petits pieds nus; mais ici, le décor troublait autrement, dans son luxe un peu équivoque. Cela ajoutait un piment extraordinaire à l'exhibition, tant il est vrai qu'au fond du cœur de l'homme le plus honnête, sommeillent des instincts étrangement cascadeurs. Ce qui est certain, c'est que la vision rose et blanche apparue et disparue avec la rapidité de l'éclair, avait suffi pour mettre le feu aux poudres de réserve. La Sainte-Barbe sautait chez le savant! La porte pouvait se refermer, jamais Joseph n'oublierait ce troublant spectacle, dût-il vivre plusieurs siècles, comme un alligator. Toujours il reverrait, en rêve, l'adorable petite femme, si bien jambée, aux bras si purs, aux épaules si rondes!...

Monsieur Staimbourg, pendant que sombrait la raison du savant, disait à sa fille :

— Laisse tes poids, Irène, j'ai à te parler sérieusement.

Il repoussa d'une botte vigoureuse, Mascaro, dont les caresses n'avaient pas le don de lui plaire.

Aussitôt la jeune fille passa un kimono de satin bleu, délicieusement fleuri d'orchidées mauves et, venant à son père, lui jeta les bras au col :

— Qu'y a-t-il donc, papa, fit-elle rieuse, tu as ta mine de tête couronnée?

— Il s'agit, effectivement, d'une chose de la plus grande importance...

— Une demande en mariage? ironisa-t-elle, riant haut.

— Justement!

Il se mit à conter la recherche de Bonifer et le plaisir que lui causait cette recherche.

Lorsqu'elle eut compris qu'il s'agissait bien d'une demande en mariage dans toutes les règles, elle s'écria rouge de colère:

— Cet Azor! Voyez quel Judas! Et moi qui le croyais mon ami! A qui se fier, grand Dieu!

En ce moment Mascaro s'élança sur la porte, qu'il se mit à gratter activement, en donnant de la voix d'une façon particulière. Aussitôt des pas étouffés se firent entendre dans une fuite peureuse.

— Il nous écoutait! Le chien l'a senti, car il l'adore, chuchota Monsieur Staimbourg. Ah! que n'as-tu les sentiments de Mascaro à l'endroit de Bonifer!

Irène reprit en soundine:

— Tant pis pour lui, s'il écoute aux portes!... Mais voyons Papa? Suis-je faite pour épouser le premier mal-tourné qui demandera ma main?... Je reconnais les mérites d'Azor; comme ami il est excellent, je te l'accorde... Comme mari il ne vaut rien!...

Elle reprit ses haltères et, rageusement, les fit voltiger à bout de bras.

— D'abord, fit l'entraîneur, laisse tes poids et prête à ton père une attention respectueuse; ce que je vais te dire va changer tes disposition depuis A jusqu'à Z.

Il se recueillit et s'éclaircissant le gosier, qui était sec, lança d'une voix onctueuse :

— Joseph Bonifer possède quatre vingt à cent mille livres de rentes!

Il exagérait quelque peu, selon la coutume des marieurs, accoutumés à ajouter force zéros aux sommes en expectative, quitte à retrancher nombre d'années à l'âge des futurs époux.

Irène ne se laissa pas éblouir ; elle secoua énergiquement sa blonde tête, faisant ainsi s'écrouler sur ses épaules les somptueuses torsades de ses cheveux dorés, qui l'inondèrent toute entière.

— Ce que je m'en fiche de sa galette, fit-elle, drôlement irrévérencieuse.

— Moi pas !

— Epouse-le donc !

— Ma fille ! il y a des bornes à l'impertinence ! L'argent, comme les pères, veulent être respectés !

L'espiègle se mordit les lèvres et ses yeux noirs brillèrent d'une colère contenue :

— A ton âge, dit-elle, on aime l'argent, au mien, ou le méprise ! Ne parlons plus de la fortune de Bonifer, mais de sa personne. Il me déplaît.

— C'est pourtant le mari qu'il te faut, tu seras une si jolie millionnaire !

— Non ! s'écria-t-elle soudain, non, je ne l'épouserai pas ! Il est affreux, avec son petit ventre, sa barbe de sapeur, ses yeux de — stetter — sa voix douce, et ses mains trop blanches !

Elle éclata de rire, au nez irrité de son père et, saisissant Mascaro, témoin muet de cette scène de famille, lui fit exécuter, avec elle, une danse folâtre.

— Laisse ce sale chien ! ordonna Monsieur Staimbourg, il ne s'agit point de danser, mais d'épouser Bonifer, et tu l'épouseras !

— Jamais ! Jamais ! Jamais !

Et elle alla se jeter sur son lit, où Mascaro se jeta avec elle et tous deux se roulèrent, l'une de fureur, et l'autre de pure allégresse.

Monsieur Staimbourg, dont le visage rougissait dangereusement, dompta sa colère, s'assit en silence et attendit la fin de la crise.

Entraîneur réputé, habile à tous les dressages, il savait, par expérience, que pour dompter les caprices d'un animal intraitable, le meilleur moyen était le calme, la froideur, joints à un vouloir tenace. C'est pourquoi il dit lentement, dès qu'il remarqua une moins grande exubérance de gestes chez la belle personne :

— Tu l'épouseras, Irène, je l'ai résolu !

Une ruade des fines jambes fut la réponse de la jeune révoltée, après quoi ses larmes coulèrent.

La voix monotone de l'entraîneur commença alors à proférer des paroles pleines de sens.

— Tu approches de ta majorité, dit-il, encore quelques années de fraîcheur, puis ce sera le cortège ordinaire des teints jaunes, des bouches déformées, des fossettes devenues fossés profonds, des temps dégarnies, des pattes d'oie, des dents longues, des corsages plats ou trop rebondis ! Où trouverai-je, alors, le généreux garçon qui te doit prendre sans dot ? Mets toi un instant à ma place, ma petite Irène ! Est-ce au moment où se présente un gendre bardé de millions que je dois le flanquer à la porte ?

— Ah ! Ah ! Ah ! pleura-t-elle, il est velu comme un crabe !

— Tu n'ignores pas, reprit le père, sans attacher d'importance à cette boutade, que nous vivons au jour le jour ! J'aime le luxe, la bonne chère, hélas ! toi aussi ! Nous sommes des fastueux, ma fille ! Tout être distingué est ainsi bâti. Malheureusement toute belle médaille a son revers, ma petite fille ! Moi mort, qu'advient-il de toi ? C'est la mi-

sère, à brève échéance, ou... mais quelle terribles pensées, pour un père! Quel avenir épouvantable!

— Il s'arrêta pour s'essuyer les yeux, repris par sa petite transpiration lacrymale.

Irène s'était assise sur son lit, la chevelure éparse. De vraies larmes, de grosses larmes, tombaient de ses beaux yeux, comme des perles rares. Ses joues en étaient sillonnées, elles coulaient sur sa gorge laiteuse, et de là sur les pattes de Mascaro qui les léchait affectueusement.

— Si tu mourrais avant moi, dit-elle, boudant et mordillant ses ongles roses, je me ferais écuycère!

— Non, non! Mieux vaut épouser Bonifer, crois-en un père qui ne veut que ton bonheur, ma pauvre petite enfant!

Elle se révolta de nouveau et son traversin encaissa une volée de coups de poings qui faisaient lamentablement hurler le sensible Mascaro.

La voix monotone de Monsieur Staimbourg parla de nouveau. Elle vanta les mérites de Bonifer, mari idéal, de tout repos! Grande intelligence, grand cœur, grande fortune! Excellent parti!

Irène, la tête enfouie dans son oreiller, murmura enfin :

— Ah! petit père! On sait ce qu'on laisse!... On ne sait pas ce qu'on prend! Si du moins c'était un homme dans mon genre : bon pied, bon œil, bon biceps! Un, dont j'admirerais le coup de savate, ou de bouton, ou la belle assiette en selle!... Mais un chasseur de papillons! Quelle vergogne! A ce prix j'aimerais autant épouser le poète... S'il ne jongle pas avec des haltères de vingt livres, il boxe avec les alexandrins, et l'on dit que l'effort cérébral concurrence l'effort musculaire.

Monsieur Staimbourg eut un violent geste de refus :

— Le poète n'est point mariable, c'est un papier brûlé, comme disent les américaines, un sans-le-sou! Ainsi tu épouseras Bonifer!

— Un homme qui empaille des grenouilles! fit-elle sincèrement humiliée.

— Ta, ta, ta, il t'adore, ce brave garçon, et tu le mèneras par le nez.

— Il est camus!!

— Bah! fit-il camus ou comme une tête de mort, il n'en reste pas moins fort doux, respectueux de la femme, animé des meilleurs sentiments d'obéissance. Ne me disait-il pas, tout à l'heure, qu'il était prêt à accomplir les douze travaux d'Hercule pour te conquérir? Avoue qu'à ce compte là, un prétendant peut arborer un bedon monacal et s'offrir des collections de bestioles!

— Il eût mieux fait, dit Irène sourdement, de ne pas songer à moi... Mais puisque, tous deux, vous vous acharnez à vouloir ce mariage, eh! bien tant pis, tant pis, tant pis! Il se fera... peut-être.

— Je vais aller lui dire que tu acceptes! s'écria l'entraîneur, jubilant.

— Un instant, papa! Je ne dis ni oui ni non... Il me faut étudier ce Bonifer...

— Avoue donc ton espoir secret? Tu espères encore une demande de l'esthète!

— L'esthète? fit-elle, rougissant un peu.

— En es-tu affolée à ce point?

— Du tout, il m'amuse simplement.

— Tant mieux, ce monsieur s'appelle en réalité Louis Sauvage; il est fils d'un apothicaire, vendeur de pilules contre les vers intestinaux du jeune âge! Il est sans le sou, sans talent, sans particule! Qu'est-il donc :

un polichinelle haut parleur ! Un pierrôt blafard ! Un poseur infect ! Un pyrrhonien corrompu ! Un homme abominable, qui a osé faire prendre des renseignements fantaisistes sur toi et ton honorable père !

Elle baissa la tête, sans répondre.

Irène ne pensait pas à Loys, mais à cette passion désolante qui osait s'attaquer à elle.

— Quoi ! il lui faudrait donc épouser un être bâti comme Bonifer ? Au fond, cependant, elle ne le méprisait point, ce pauvre Azor et même elle le plaignait... Toutefois son orgueil de belle personne s'indignait qu'il se fût permis une démarche aussi décisive, sans y avoir été autorisé par elle-même.

Comme elle ignorait l'histoire du dizain, elle gardait rancune au savant de son audace indélicate, sans vouloir convenir que les familiarités et autres agaceries, dont elle avait gratifié l'amoureux à seule fin de rendre jaloux l'esthète au cœur innombrable — avaient autorisé Joseph à se croire sympathique, sinon aimé.

Cela, non, elle ne se le disait point, mais son père de lui reprocha incontinent :

— Un peu de logique ! faisait-il, avec bonhomie ; si Joseph Bonifer te déplaisait si fort, comment l'aurais-tu accepté pour t'accompagner dans la cabane, la nuit de l'avalanche ? M'as-tu assez dit qu'il avait sauvé ma fille, et ceci et cela, en sa faveur ? Le pauvre diable, te voyant le défendre avec tant de chaleur, pouvait-il croire que sa demande serait repoussée ? Va ! va, épouse-le. Il te fera autant de profit qu'un autre ! Elle rougit jusqu'à la racine de ses blonds cheveux et tout à coup, son humeur gamine de grande enfant spontanée repirt le dessus impétueusement. Elle trouva cette affaire très amusante, éclata de rire et dit un peu nerveusement, d'ailleurs :

— Ce sera drôle ! Oh ! ce sera très drôle !... Dis à ton Bonifer, papa, que je l'accepte...

— Ah ! ma chère fille ! Tu es bien mon sang ! fit l'entraîneur en ouvrant ses grands bras.

— Attends un peu, dit-elle, je l'accepte, en qualité de — candidat — à ma main. Il lui est tout loisible de me faire sa cour. Elle pouffa de rire dans ses cheveux de soie dorée. Tant mieux s'il arrive à se faire aimer... Mais s'il n'y arrive point... !

— Il y arrivera, sois en certaine !

— Ajoute encore ceci : Pour me plaire, il faut qu'il maigrisse et qu'il abandonne ses bestioles, afin de piocher intensivement les sports.

— Diable !

— Crois-tu qu'il renaclera ? Nous avons vu chez Molière, cet hiver, des ours boxeurs et des oies arbalétricières, penses-tu que Bonifer soit inférieur à ces animaux plutôt bornés ?

— Non, non ! s'écria l'entraîneur, défendant avec feu le candidat de ses rêves. Joseph possède des qualités rares : Ainsi, il a au fond de l'œil une douceur craintive et le dessus de son crâne est bombé : signes excellents, qui décèlent l'animal d'avenir perfectible par le dressage.

— Alors tu crois qu'il pourra s'entraîner ?

— J'en suis certain ! Mais si tu écoutes les avis d'un homme qui connaît l'existence, tu n'exigeras point de ton mari de trop brillantes qualités ! Plus un époux est nul et effacé, et même laid considérablement, plus sa femme resplendit auprès d'un pareil repoussoir... Sans compter

que si tu acceptes Bonifer, tel que, tu pourras encore visiter le Cap Nord, cet hiver, durant ton voyage de noce. La Norvège est toujours à la mode, qui nous assure qu'elle le sera l'an prochain?

Cette réflexion parut frapper Irène, cependant elle riposta avec obstination :

— J'en suis pour ce que j'ai dit: il sera — candidat— et piochera l'amaigrissement rationnel et les sports.

— Tu espères le déguster? Ne t'y fie point!... Quand on aime, ce n'est pas comme quand on n'aime pas! Joseph est tout le contraire de Loys; chez lui le sentiment n'est pas à fleur de peau. Prends garde que ce soit toi qui capitules la première!

Elle haussa les épaules d'un air de défi et, soucieuse, reprit ses halères qu'elle fit voltiger autour de sa tête charmante.

Monsieur Staimbourg s'esquiva, impatient d'aller conter la nouvelle à Bonifer.

#### XXVI.

— Réjouissons-nous, mon cher garçon! disait un instant plus tard le père d'Irène, enlaçant Bonifer dans un embrassement romantique.

— Elle a dit oui? bégaya l'amoureux, tremblant de bonheur.

Monsieur Staimbourg ne se pressa pas de répondre. Ses paupières humides exigeaient un laborieux usage du mouchoir de poche.

— Elle n'a pas dit non, fit-il enfin, et c'est énorme!

Aussitôt il expliqua au savant ébahi qu'entre le oui et le non, il y avait le — peut-être —. Que ce peut-être était un atout sérieux dans son jeu et que sa qualité de — candidat agréé — lui conférait des droits appréciables.

Vous pouvez, dit-il avec entrain, lui faire tout à loisir, votre cour. C'est énorme, comme je vous disais, énorme!

— Oh! merci larmoya Bonifer et, dans sa joie, il serrait avec force les jambes de Monsieur Staimbourg, car s'il était de stature médiocre, l'homme de cheval possédait une taille de un mètre quatre ving dix de hauteur.

— Vous voilà donc — candidat déclaré — reprit joyeusement l'entraîneur; il ne vous reste qu'à vous faire aimer d'Irène, à maigrir et à piocher les sports, après quoi viendra le mariage, n'en doutez point, mon cher ami... Je vais vous dire, toutefois, fit le malin compère, que votre qualité de candidat, n'empêche point d'autres prétendants de se présenter...

— Hein? mais alors, quel avantage...?

— Rassurez-vous, rien ne dit qu'il s'en présentera...

— Me rassurer, quand j'ai tout lieu de craindre?... trembla le savant, ébouriffé du flegme de Monsieur Staimbourg.

— Connaissez-vous le jeu de boules, dit soudain celui-ci.

— Non, Monsieur, je n'ai pas ce plaisir, balbutia Joseph, surpris et presque effrayé par cette question intempestive.

— Je vous apprends donc que ce jeu comporte un cochonnet : petite boule servant de but à l'adresse des joueurs. Tout le malin de l'affaire consiste à s'approcher *le plus près possible du cochonnet* et à déquiller les rivaux qui tenteraient de vous prendre la place... Saisissez-vous la parabole profane? Le cochonnet : c'est Irène, vous êtes l'un des joueurs et votre habileté écarte les concurrents possibles : est-ce compris?

— Oui, Monsieur Staimbourg...

— Ne songez donc qu'à vous rendre agréable, en maigrissant et en picchant les sports, ainsi que le désire ma fille.

— Quoi! Elle exige que...?

— Que vous maigrissiez, effectivement. N'êtes-vous pas honteux, à votre âge, d'être si puissamment entripaillé? Je vous l'ai déjà dit: trop de viande sur les quartiers, mon cher Bonifer, c'est dangereux comme tout! En amour, comme au steeple, le gros ventre porte la guigne. Cela me fait ressouvenir du papier que je vous avais promis.

Il s'interrompt pour jeter un coup d'œil anxieux sur ses chaussures.

— Entre nous, dit-il rondement, point de cérémonies, vous permettez?

— Comment donc! dit Bonifer.

Monsieur Staimbourg saisit une bottine de vernis fauve, puis le bichon de soie rouge et se mit à frotter activement.

Diverses paires de chaussures mirobolantes se montraient éparses de ci de là. Il y en avait sur la cheminée, sur la table et même l'oreiller en possédait trois paires.

Bonifer s'assit à l'écart d'un air résigné.

— L'entraînement, disait le sportsman, parlant et maniant le bichon tour à tour, l'entraînement n'est pas une méthode ayant uniquement pour but l'amélioration des forces du cheval et la beauté de ses performances, il rend aussi de grands services — au sujet humain.

— Mais dit Joseph, il me semble qu'à certain âge il est difficile, pour ne pas dire impossible de développer ses muscles...

— Il est bien certain, concéda Monsieur Staimbourg, que le — training — doit être commencé de bonne heure. Toutefois, je me fais fort de vous mettre parfaitement en forme au bout de six mois, sans déperdition d'énergie, mais avec un amaigrissement considérable.

Il abandonna bichon et bottines, pour esquisser un grand rond de bras, qui se rétrécit aussitôt et se termina par un frottement de mains énergique, comme s'il pulvérisait toute la mauvaise graisse de Joseph Bonifer.

— Mais... mais... mais, faisait le savant, palpant sa personne, comme si l'homme de cheval se disposait à lui amputer un membre; mais... mais, quel sorte d'entraînement m'imposez-vous?

— Mon cher, fiez-vous en à moi, je vous sécherai comme une morue, et vous m'en direz des nouvelles!

— Cependant...

— Quel curieux vous faites! s'étonna Monsieur Staimbourg, en se remettant à ses chaussures. Sachez donc que l'entraînement rationnel se divise en trois parties: la nourriture... C'est étonnant, mon cher, comme les éleveurs sont supérieurs aux médecins, quant à savoir nourrir la bête. Nous autres, nous ne donnons point dans les régimes qui — entre nous soit dit — tuent plus sûrement le patient que les poisons les plus épouvantables de la poly-pharmacie. Nous nourrissons la bête avec des graines de choix, des fourrages triés, brin par brin, pesés et dosés, en raison de son poids total. Et sa boisson nous préoccupe... Vous qui êtes médecin, fit-il, envoyant sa chaude haleine sur une bottine vernie et l'enlevant prestement d'une caresse d'os de mouton, vous qui êtes médecin, avez-vous déjà pesé vos aliments solides et liquides, de façon à en absorber *juste* la quantité assimilable et revigorante?

— Cornaro, le célèbre jeûneur, le faisait... commença Bonifer, assez humilié par les propos de l'entraîneur.

— Eh! bien, dorénavant vous agirez ainsi que Cornaro! Commencez aujourd'hui même et ne buvez que de l'eau pure, possédant toujours le même degré de tiédeur.

— Comment! vous voudriez me voir, à la table d'hôte, pesant mes aliments à la balance, ou trempant un thermomètre dans mon verre, avant de boire?

— Pourquoi non? fit l'entraîneur; qui veut la fin veut les moyens...

Mais le savant se révolta contre pareille exigence et le beau père futur, ne voulant point le heurter de front, tout d'abord, changea de propos.

— Laissons cela, fit-il bonhomme, nous y reviendrons plus tard; je passe également sous silence la question de logement, cependant capitale. En entraînement, la bête doit être largement logée et aérée, sans courant d'air. Contentez-vous de laisser, nuit et jour, votre croisée ouverte.

Bonifer lui fit remarquer qu'il n'était point seul et que Loys aimait la chaleur comme une levrette.

Monsieur Staimbourg s'emporta aussitôt :

— Chassez-le donc de votre chambre et qu'il aille au diable! dit-il brusquement. Il vous faut, au plus vite, demander au gérant de le caser quelque part.

— Je dois auparavant, le prévenir, dit Joseph et lui expliquer les exigences de mon nouveau régime.

— En deux mots alors et : oust!

Il revint à ses bottines, qu'il rangea en des boîtes spéciales, garnies de peau de Suède intérieurement.

— Là! voilà qui est fait! fit-il revenons au training. Je ne vous conseille pas, au réveil, le bouchon de foin, l'éponge humide et l'époussette que j'emploie avec tant de succès pour le pur sang; mais un solide gant de crin, une double lanière, après la douche froide à la lance et le massage suédois.

Ce sera suffisant pour vous débarrasser des fluides inutiles, circulant dans les pores de votre peau grasse. Bête ou homme, c'est tout pareil, il faut se nettoyer et s'entraîner chaque jour et cela m'amène à vous dire un mot du vêtement. Il vous faudra porter des laines grattées, ou frustes, à long poils, mais légères... Pour le cheval, nous avons, en plus des couvertures, deux camails, dont un à oreillettes...

— Vous ne voudriez pas m'affubler comme un poulain qu'on promène à la longe! s'écria Bonifer, perdant patience.

— Paix! Paix! Vous porterez sur le casaquin des vêtements de laine fort commodes.

Joseph baissa la tête, en homme résigné à tout souffrir.

Monsieur Staimbourg continua de parler durant une heure. Il vanta les courses à pied, avec charges progressives et vêtements supplémentaires, tels que : trois pardessus, quatre jaquettes, six gilets, deux chemises de flanelle, cinq caleçons, etc., etc. Il termina en s'écriant, plein de belle humeur.

— Je vous mets dans la main une canne d'entraînement de trente livres, je vous fais aller au pas, puis au trot, puis au galop : hop! hop! et vous fendez ainsi que du beurre au soleil!

Il s'exaltait, se croyant au manège, fit claquer sa langue, jura, siffla et finalement s'en prit à l'abdomen de Bonifer, sur lequel il tapa comme sur un rambour.

— Toi, mon vieux, lui cria-t-il, familier et hilare, c'est fini de rire, je te tiens, dès cet instant, pour décédé.

Il frappa encore un bon coup sur la rotondité sonore, éclata d'un rire formidable et poursuivit plus posément.

— Nourrir le muscle, brûler les tissus graisseux, donner du ton au cœur, de la liberté aux poumons, de l'élasticité au foie, de la perméabilité au rein, voilà à quoi nous occuperons. Si cela ne suffisait pas, eh ! bien....

— Eh ! bien ? trembla Bonifer.

— Il nous resterait le suaire et les purgatifs, avec cela j'ai vu des cbèses devenir légers comme des danseurs de corde ! Ayez donc confiance, mon cher garçon ! D'un façon ou d'une autre, j'arriverai à vous réduire de plus de moitié !

— Mais ne craignez-vous pas que la suée et les purgatifs ne me mettent à bas ? fit Joseph très nerveux.

— Nulle crainte ! Vous êtes bâti à chaux et à sable ! Une vraie constitution de rhinocéros. Si la purge vous met à bas, ce ne sera que pour un temps.

Il remarqua alors la mine chagrine du candidat et le saisit au bras fortement :

— Aimez-vous Irène, ou ne l'aimez-vous pas ?

— Je l'aime, je l'aime, balbutia la victime, qui revit en fermant les yeux, la jolie blonde rose et blanche, faisant des poids en costume léger et troublant.

— Voulez-vous l'épouser bientôt ? insista l'entraîneur, ou voulez-vous voir enlever ma fille par un autre gaillard plus dégourdi ; l'esthète par exemple ?

Bonifer ferma les poings.

— Quand commencez-vous à m'entraîner ? fit-il, plein de vaillance.

— Quand vous voudrez.

— Alors, demain !

— C'est cela, demain !

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

## XXVII

— Good night and joye be wight !

La nuit est venue tiède, parfumée, amoureuse, comme une nuit des contes d'Espagne et d'Italie.

Derrière les monts d'un noir de sépia, une lune d'argent se lève, toute ronde, toute brillante. L'Alpe, éclairée par places, verdoie faiblement et la vallée, endormie dans l'ombre, exhale son haleine de brume, si fine, ténue et légère, qu'elle semble un tulle de soie exactement tendu sur le paysage. Dans l'air ouaté, l'air visible, une senteur forestière flotte avec, en sourdine, le doux grelottement des clochettes branlant au col des troupeaux agenouillés dans l'herbe juteuse.

Sur la terrasse du Morgenroth, lieu de réunion accoutumé des hôtes, les jeunes misses étaient assises sur les degrés du perron de pierre. A demi étendues, en des poses délicieuses, Lélia et Lolla s'étaient drapées en des bournous algériens, aux nuances vives, flatteuses à leurs têtes brunes, où luisaient leurs grands yeux noirs. Ada avait mis sur sa chevelure

blonde une écharpe damasquinée d'or et d'argent. On l'eût prise pour une reine de féerie, attendant son entrée en scène et Bella, parmi la blancheur de sa sortie de bal, palpitant d'un vapoureux duvet de cygne, rayonnait sous les cascades de lune, comme la fée des neiges liliales.

A quelques pas, le troupeau des flirts, en smoking, nu-tête et la fleur au revers, s'était installé à califourchons sur des chaises, pour contempler, avec émerveillement, ce joli tas de couleurs et de chairs brunes et blondes, amoureusement caressé par la lumière sidérale.

Un bruit de causerie et de rires s'échappaient de ces groupes, cependant qu'un orchestre invisible soupirait, de toutes ses cordes, une voluptueuse habanera, tendre comme un aveu d'amour.

La danse exotique, tantôt s'élevait éperdue de passion, tantôt planait, langoureuse, ou retombait en pluie de sons troublants sur ces jeunes cœurs assoiffés d'amours éphémères.

Dans l'air couraient des soupirs plus doux. En écoutant le chant rythmé, on oubliait l'heure de la séparation prochaine, le retour dans la mère patrie, tout là-bas en Angleterre, en Amérique, où l'on retrouverait d'autres flirts, d'autres passionnettes et, peut-être, un époux sérieux.

Un peu à l'écart, sagement assis l'un près de l'autre, Irène et Joseph s'absorbaient en des pensées sans doute très profondes, car ils ne se parlaient point.

La jeune fille, la mine morose, déplaçait et repliait son mignon éventail, tout scintillant de paillettes, les regards perdus au loin. Lui, se faisait tout petit à ses côtés, mais parfois ses bons yeux se fixaient sur la Sirène, en une imploration muette, dont l'éloquence douloureuse se perdait dans la nuit.

Monsieur Staimbourg, sans paraître remarquer la froideur de sa fille, se promenait de long en large devant ce groupe qu'il trouvait habile de surveiller discrètement. Il traînait dans sa déambulation, l'esthète, fort ennuyé et l'accaparait en une conversation assez vive, afin de paralyser ses manèges de dangereux flirteur.

Il s'agissait, entre eux, des tuyaux du turf, et le pyrhhonien défendait les dupeurs, tandis que Monsieur Staimbourg soutenait les dupés

— L'art de tromperie, disait Loys, avec son amoralité ordinaire, est vénérable, parce que vieux comme l'humanité. Depuis Eve et le Serpent, on trompe avec fruit, c'est ici ou jamais le cas de le dire! La crédulité humaine a besoin de tromperie, elle exige son mensonge vital, qui l'aide à supporter la cruauté d'une existence trop rude. Est-il rien de plus désolant que la fiction de cette vérité, toute nue, sortant de l'ombre moisie d'un puits verdâtre? La pudeur s'en alarme, l'hygiène également....

— Que de paradoxes! que de sophismes! s'écriait monsieur Staimbourg, mordillant le bout de son gros cigare. Voyons les choses comme elles sont, sur cette terre, et non pas ainsi qu'elles peuvent être dans la lune. Les escrocs sont des fripouilles! Or, toute fripouille étant un champignon vénéneux, parasitant la société, il les faut pendre, et je m'engage à fournir la corde!

— Pour juger sainement, il ne faut point avoir l'œil humecté par la passion, faisait Loys.

— Laissez-moi tranquille, ripostait Monsieur Staimbourg. On ne saurait trop haïr ces louches personnages — souris du turf — dont les visages glabres, les yeux vigilants à éventer l'approche de l'agent de police, les

corps chétifs, déjetés, vêtus de complets à grands carreaux, sentent le bain et les bois de justice ! Certes je connais les bruits d'écuries, mieux qu'un rac d'hippodrome, mais le diable m'importe, si jamais j'ai songé à en faire argent !

Il s'éloignait, entraînant Loys, difficile à convaincre, parce que ne possédant aucune opinion arrêtée.

Pour la dixième fois, les yeux de Joseph implorèrent Irène. Enfin elle daigna le regarder et se levant grande, souple, charmante, en sa vaporeuse robe de linon endentellé, elle dit à demi-souriante :

— Venez donc, Azor, il faut causer nous deux.

Joseph la suivit jusqu'à l'extrémité de la terrasse.

Dans cette partie déserte, qu'éclairaient seulement les rayons de la lune, quelques couples chuchotaient à petit bruit. Le flirt prenait là des allures tendres et confidentielles. Ce n'étaient plus les grands rires épanouis des jeunes misses, soucieuses d'exhiber leurs belles dentures, c'étaient de doux soupirs, des serremments de mains indéfiniment prolongés et des aveux articulés à peine. Mais l'éloquence des amoureux se murmure à l'oreille et plus ils parlent bas, mieux ils s'entendent... Souvent même, c'est en ne parlant pas du tout qu'ils remportent leurs plus grandes victoires : — Le silence est d'or !

Bonifer, en suivant Irène, se disait, tout défaillant, qu'une heure décisive allait sonner pour lui. La jeune fille avait-elle l'intention de reprendre sa demi-promesse ?...

Irène s'arrêta enfin, fronça le sourcil et, foudroyant le malheureux d'un regard de déesse outragée, gronda entre ses dents blanches :

— Comment avez-vous osé ?

— Oh ! Pardonnez-moi ! s'écria-t-il comme un coupable, et ses genoux fléchirent en une prosternation involontaire, je vous aime tant !... Si vous saviez !...

Elle le releva brusquement, de sa poigne vigoureuse :

— Allons donc, Azor, tenez-vous ! C'est ridicule de vous agenouiller ainsi devant moi !

Et comme il détournait la tête pour lui cacher ses larmes :

— Quel visage de victime ! fit-elle, plus doucement taquine. Si vous pouviez vous voir dans la glace, vous vous troqueriez de rire, comme une araignée sur une pelle rougie au feu.

— Il y a de quoi, en effet, être hilare, dit-il, en reprenant un peu courage. Tenez, Mademoiselle Irène, vous n'avez pas de cœur !

— Trop aimable, ma chère horreur, dit-elle en haussant ses jolies épaules.

— A quoi me servirait d'être aimable, si vous me haïssez ?

— Je ne vous hais point, Azor, et même je vous ai beaucoup aimé... comme ami....

— Vous voyez bien, dit-il, désolé.

— Pourquoi vouloir m'épouser, aussi ? Quelle idée vous a passé par la tête ?

— Par le cœur ! dit-il, à voix basse.

— La tête ou le cœur, peu importe !

— Il importe infiniment, s'écria Bonifer ; depuis que j'aime — et j'aime extrêmement — la vie, sans vous, me paraît un désert aride sans fleurs, sans animaux, sans....

— Sans papillons ! pouffa-t-elle, tenez ! Vous auriez dû partir plus tôt pour Sierra-Léone...

— Non, dit-il avec force, quelque chose me dit que j'ai bien fait de rester, parce que vous m'aimerez un jour !

— Voyez-vous, cette horreur d'Azor qui s'émancipe, fit-elle franchement amusée. Et cédant à l'habitude, elle le pinça, dans le gras du bras, comme au temps où elle le traitait en ami sans conséquence.

Cette faveur inespérée enhardit Joseph à un point inimaginable :

— Oh ! Irène, s'écria-t-il, Irène ! Epousez-moi ! Epousez-moi !

Il avait saisi les belles et fraîches mains de la jeune fille et les couvrait de baisers ardents.

Elle les lui arracha si brusquement, qu'un de ses ongles roses déchira quelque peu la lèvre de Bonifer.

— Oh ! s'écria-t-elle, vous saignez ! C'est de votre faute, aussi ! On n'embrasse pas comme cela, en traître...

— Ce n'est rien, fit-il, mon cœur saigne bien davantage !...

— C'est vrai ?

Son ton était enfantin, mais une certaine émotion faisait trembler son admirable voix.

— C'est vrai ! répéta-t-il, comme un écho fidèle.

— Je ne vous savais pas si passionné, ma chère horreur...

— Moi non plus, fit-il naïvement, je subis une crise de passion intense... J'en puis triompher, si je vous épouse, alors je retrouverai, en partie, mon calme... Mais si vous me repoussez, je suis capable d'en perdre la raison !

— Diable ! fit-elle, tandis qu'il passait son mouchoir sur son front moite de sueur.

— Ah ! pourquoi vous ai-je vue, jour à jamais funeste !

Elle ne fit que rire de ces plaintes peu galantes et revenant à son idée, hasarda :

— Vous est-il vraiment impossible de m'aimer ?

— Impossible... J'ai essayé...

— Recommencez encore, il me semble qu'avec un peu de bonne volonté...

— Ne l'écoutez pas, Bonifer, dit soudain, la voix de basse taille de Monsieur Staimbourg.

L'entraîneur tombait à point, arrivant sur la pointe de ses bottines vernies, après avoir été semé par l'esthète, désireux de firter avec les cosmopolites.

— Laissez-la dire, murmura le savant, j'aime à l'entendre parler sans contrainte.

— Oh ! alors je vais vous avouer ma répugnance pour le mariage, tel qu'on le pratique chez nous.

— Que lui reprochez-vous donc ?

— Tout ! dit-elle, rieuse.

— Vous avez lu Ibsen ? fit Bonifer amèrement.

— Point du tout, je suis une femme moderne, qui rit des sufragettes et autres révoltées. J'ai conscience de ma force, c'est pourquoi je trouve absolument ridicule le sacrement qui prétend m'imposer l'obéissance « absolue » aux volontés d'un époux.

— J'avoue, s'empessa de dire Monsieur Staimbourg, qu'il y aura :

quelque chose à faire pour moderniser, accommoder au goût du jour, l'institution en question.

— Oh! Monsieur! s'écria Joseph, ne médions pas du mariage tel que nous l'ont transmis nos pères! Il n'a point cessé d'être une association délicieuse, très propre à faire notre bonheur, si le mot devoir n'avait pas perdu, chez nous, son sens auguste. Par quoi le remplacerez-vous? Par l'union libre?

— Pourquoi pas?

— Non, mademoiselle Irène, non! L'humanité progresse, elle ne peut donc rétrograder vers les mœurs instinctives, où l'animalité de la brute faisait loi! Je m'en tiens à l'appréciation de St.-Gérôme : *Je loue, a-t-il dit, le mariage, parce qu'il enfante des vierges; c'est une épique qui porte des roses, une terre qui rend de l'or, une huître à perles!*

Le père et la fille fermés, tous deux, aux beautés des comparaisons sacrées, éclatèrent d'un rire irrévérencieux, au nez de Bonifer surpris.

— Ne vous susceptibilisez pas, mon pauvre Azor, lui dit Irène et croyez-moi, laissez-là St. Jérôme pour piocher les sports, où vous êtes plutôt un peu faiblard..

Et pour l'encourager dans la voie douloureuse, Monsieur Staimbourg s'écria :

— Malheur aux hommes faibles, sans performances, aux effarés du sentiment! Honneur aux lutteurs consommés, qui connaissent à fond : boxe, canne, savate, fleuret, sabre, et mauvais coups secrets du ju-jitsu! L'avenir est à eux, ils sont rois sur les deux hémisphères!

— Ce que je demande, fit modestement Joseph, est moins et plus, tout ensemble!...

Il murmura à l'oreille d'Irène :

— Les deux bras, à mon cou, d'une femme aimée, qui m'aime!

— Tiens, tiens, tiens! fit elle; pas dégoûté, Azor! Mais parlons sérieusement. Puisque vous voici — candidat — à ma main, comment vous nommerai-je?... Azor? C'est bon entre nous, quant à Joseph, c'est trop ridicule.

— Je changerai de nom, si vous l'exigez, affirma le malheureux, prêt à toutes les concessions.

— Inutile, je me contenterai de vous couper la queue.

— Que dites-vous?

— JOSEPH est atroce, mais JO, tout court peut très bien passer.

— Va pour JO, dit Monsieur Staimbourg et prenant le bras de Bonifer il l'entraîna à quelque pas, pour lui dire dans le tuyau de l'oreille, quelques mots, d'une voix si basse, qu'on l'entendait sans peine à vingt mètres de là.

— Cela marche à ravir! Chauffez, chauffez l'entraînement, mon brave; tub glacé à cinq heures, tous les matins, un litre de thé chaud, pour nettoyer l'estomac, puis cure de terrain, ventre à terre, montre en main!

Irène disait à Loys, qui accourait vers elle, le voyant seule :

— Monsieur de Silva, allons faire un tour de Fox-trott.

— Merci, fit le joli poète, souriant et lui baisant la main, je ne danse jamais, vous le savez du reste.

— Vous préférez faire danser Monsieur Bonifer?

Elle mit une intonation marquée dans ces mots sans importance.

— Peut-être!... fit-il, en plongeant ardemment son regard dans les beaux yeux levés vers lui, peut-être un jour danserai-je moi-même...

Il la regardait toujours, intensément, et sa main, comme par hasard, saisissait l'écharpe d'Irène, dont il se caressait les lèvres lentement.

— Allez ! lui dit elle, vous n'êtes qu'un flirt impénitent !..

Elle s'enfuit, arrachant son écharpe, pour rejoindre les belles cosmopolites, et lui la poursuivait, semblable au faune pourchassant la nymphe aux pieds agiles.

## XXVIII.

Celui qui n'a point fait la cour à une jolie femme, hostile à sa recherche, ignorera toujours le sens précis du mot patience. Joseph Bonifer l'apprit aux dépens de l'angélique douceur qui faisait le fond de son caractère. Il supportait tout d'Irène, caprices ou rebuffades, l'air souriant, et, ferme comme un roc, s'enracinait dans son désir croissant d'épouser la belle personne. Depuis la demande en mariage, si lestement enlevée par Monsieur Staimbourg, l'amour du pauvre Azor n'avait fait que grandir, proportionnellement à l'éloignement que lui témoignait la Sirène. Parfois, le « candidat » en pleurait de douleur, et dans la grande désespérance qui l'envahissait, il allait se plandre — oh ! si doucement — à l'entraîneur, son refuge ordinaire.

Celui-ci se mettait à rire, sans paraître attacher d'importance à ces jérémiades, comme il disait :

— En tout, il faut de l'endurance, mon cher ami, rabachait-il. Celui qui est pichelin est plus qu'à moitié fichu. Du nerf, donc ! au trot ! Travailler sur la douleur profite parfois !.. Dormez sur vos deux oreilles et profitez de vos transissements pour maigrir d'une bonne livre par jour, « autant de perdu, autant de gagné » !

Joseph souriait, faisait semblant de reprendre courage et d'ordinaire allait conter ses déboires amoureux à l'esthète, maintenant installé dans une chambre particulière. Loys ne manquait point de lui dire gracieusement :

— Pourquoi cette inquiétude, pauvre fol ? Pourquoi cette agitation inélégante ? Fais comme moi, sot que tu es ! Tout ici bas n'étant qu'apparence, heur ou malheur ne pèsent rien dans la balance du temps. Réfléchis un peu !.. Que sommes-nous, hommes chétifs, créatures désarmées ? Que sommes-nous dans l'immense univers ? Des atomes sans importance ; à telle enseigne que les lois géologiques, océanographiques et atmosphériques ont été faites contre notre sécurité particulière, et je le prouve !

— Oh ! quelle exagération ! disait Bonifer.

— Non point ! Songe aux séismes, qui malaxent, *pour son bien*, notre petit tas de boue ! Songe aux éruptions volcaniques, qui rendent à la terre les phosphates nourriciers indispensables à toute germination végétale. Songe aux cyclones, créateurs de dépressions barométriques, engendrant la pluie et le beau temps ! Songe, enfin, aux inondations, raz de marées, orages, coups de foudre, bolides et autres phénomènes effrayants et meurtriers, pour nous *seuls* : hommes ou bêtes !

Avec une facilité de paroles désolante, l'esthète lui expliquait, alors, pour la vingtième fois, ses raisons de croire au pyrrhonisme et sur ses lèvres melliflues revenait comme un troublant *leit motiv*, ce mot d'—ataxie— qu'Irène avait cru être une maladie dangereuse.

En écoutant son ami, Joseph en arrivait presque à l'hallucination. Loys lui apparaissait, non en complet de surah beige, mais sous la forme

d'un démon *encharné*, ardent à le tourmenter avec des mots sonores, vides comme ces vessies de cochon, dont les clowns s'assomment fictivement, durant leurs entrées excentriques.

Il s'écriait alors, pour lui imposer silence :

— Quand je te parle d'Irène, tu en profites pour me raser avec ton infâme Pyrrhon... Il est des philosophes obscènes qu'un honnête homme ne cite pas.

— Tu es tellement bouché que j'y renonce, faisait Loys et voilà qui t'explique mieux que toute philosophie possible, l'éloignement d'Irène pour ta nature épaisse incapable de comprendre les pétilllements de la sienne. Elle est la flamme ardente, toi la mare boueuse! Félicite-toi d'avoir su t'attacher une femme franchement illogique, vivant sa vie au jour la sensation, sans pose, sans pédantisme littéraire! Veinard que tu es! Les jours couleront capricieux et variés, pour toi, comme ces ondes rejaillissantes, brodées d'écume, auréolées d'arc en ciel! Tu sais à quoi t'en tenir, au moins, point de surprise! Le lendemain du mariage, elle te donnera une calote ou un baiser... Les deux à la fois, peut-être! C'est délicieux! Cette mode qui consiste à se marier sans stage est effrayante! La jeune fille qu'on épouse est divine, vous dit-on, soit! Reste à savoir quelle femme elle fera... Le bouçon de rose réserve la surprise de sa couleur, ainsi en va-t-il de la fiancée pudique: aujourd'hui timide violette, demain(?)... Après la cérémonie à l'église, le défilé interminable, le repos, les réceptions obligatoires, que trouve-t-on d'ordinaire?

C'est l'inconnu affolant!... Le pêcheur à la ligne est seul comparable au candidat époux. Que pêchera-t-il? au bout de l'hameçon matrimonial? Une jolie femme idolâtre de sa personne, des essayages et des bijoux ruineux? Un laideron jaloux, tyran domestique, grotesque Vénus, sur sa proie attachée? Une femme de lettres à cénacles et chapelles littéraires, dont l'orgueil immense méprisera incommensurablement son bonhomme de mari? Une femme de ménage, tatillonne et chipotière? Une dévote tartuffisante? Une précieuse? Une égrillarde, pour laquelle un chauffeur ou un jardinier sont des hommes? Une parvenue, qui dira: *mon auto, mes terres, mes gens*? Une snob, éprise de cabotinisme et de cabots? Une avare, qui ouvrira son salon une fois la semaine, à son jour, et qui relèguera son mari en une pièce sans lumière et sans feu, au cœur de l'hiver? Une petite santé, entichée de drogues?...

— Tu es assommant! murmurait Bonifer, la tête en feu.

— Enfin, concluait Loys, est-on sûr de trouver une femme, ou une femelle? Aura-t-on un intérieur confortable, ou un caravansérail tapageur? Des boutons à ses chemises? ou des ramures de cerf...

Joseph prenait le parti de fuir le bavard sempiternel et retournait auprès d'Irène qui, tantôt le rabrouait, tantôt lui souriait amicalement, pour lui tourner le dos un instant plus tard, quitte à revenir en courant, toute débordante d'affection et de repentir.

— Pauvre chère horreur, lui disait-elle, m'aimez-vous donc toujours aussi follement? Ah! que je voudrais pouvoir vous guérir, une bonne fois!... Il m'est si pénible de vous voir souffrir. Pourquoi aussi ne pas vous éprendre de Zélia, de Lolla, d'Ada ou de Bella?

Ces jeunes filles cherchent des épouseurs. Vous n'auriez qu'un mot à dire!... Voulez-vous que je sois votre interprète auprès de l'une d'elles? Laquelle choisissez vous?...

Cependant les ascensions se multipliaient; ne fallait-il pas profiter des derniers beaux jours? La Sirène, intrépide marcheuse, n'était jamais lasse, tandis que sa santé de fer défiait le surmenage.

Maintenant Bonifer, au lieu de dormir la grasse matinée, quittait son lit bien chaud en pleine nuit, pour s'élançer dans la froidure et l'humidité ambiantes, à la conquête de montagnes rébarbatives et d'aiguilles scélérates.

Il partait, les yeux gros de sommeil, un mauvais goût amer dans la bouche et il gravissait moraines, pentes et cheminées, la respiration courte, le corps ruisselant de sueur et les jambes flageollantes.

C'est ainsi qu'il fit connaissance avec les grandes altitudes, le vertige, le mal de montagne, les bains glacés dans les crevasses, les engelures aux oreilles et la crampe au nez.

Durant les haltes il s'ingéniait à choyer Irène, oubliant sa fatigue pour la servir, comme un esclave, et quand le mauvais temps chambrail les ascensionnistes, il domptait sa timidité, essayait d'ouvrir l'esprit frivole de sa « future » aux sciences naturelles. Parfois, il lui contait l'histoire de ces Alpes splendides, que ses petits pieds se plaisaient tant à gravir, depuis bientôt deux mois.

La passion le rendait éloquent, il s'étonnait lui-même des intonations caressantes que prenait sa voix, en expliquant la marche lente des glaciers, soumis à l'inconstances de gel et de dégel des eaux de fusion.

— C'est au flux mystérieux de ces eaux invisibles, disait-il à la belle personne, qui l'écoutait volontiers, que l'on doit l'effort latéral sur la paroi de chaque crevasse, effort qui détermine la marche des glaciers.

Quand Irène ne tournait pas en ridicule les explications géodésiques du savant, il s'enhardissait jusqu'à parler des grandes catastrophes dont les Alpes ont été, et sont encore parfois le théâtre. Les yeux de velours de la sirène buvaient alors littéralement ses paroles.

— Tantôt, disait-il, ce sont des glaciers qui tombent, d'un seul bloc, comme ceux de Bièss ou de Branda. Tantôt le sol tremble, ouvrant des vallées immenses, ainsi que celle de la Viège par exemple.

Ce fut en 1855, lors d'un séisme effrayant qui dévasta les Alpes Valaisannes, qu'elles s'agrandit ainsi.

Tous les chemins se rompirent à la fois, Saint-Nicolas faillit périr en entier, et combien de villages disparurent, pulvérisés par les avalanches de glace et de rocailles! Ce jour-là, l'Alpe prit un aspect effroyable. Le Mont-Rose trembla de la base au faite, comme s'il allait s'entrouvrir. Les cimes vacillantes répercutaient l'écho de détonations et de grondements épouvantables! Des nuages lugubres, pompant le jour, plongeaient la vallée dans une obscurité tragique. La pluie tombait en cataractes, se mêlant aux eaux tumultueuses de la Viège qui bondissait en roulant, comme des fétus de paille, des écroulements de monts énormes!

— Et puis? Et puis après? faisait Irène, intéressée comme une enfant curieuse, et JO, soudain ressaisi par sa timidité, ne trouvait plus rien à dire. Son rire éclatait clair, sonore et chevalin.

— Hi! hi! hi! hi!

Le charme était rompu, la jeune fille redevenait cruelle, moqueuse, taquine, exaspérante, tandis que le candidat rentré dans sa coquille, faisait le gros dos, espérant en des jours meilleurs.

Cependant, si dur servage ne rebutait point Bonifer et même ne parvenait point à le faire maigrir. Il est vrai qu'il rapportait de ses

courses alpestres un appétit comparable à celui de Grand-gouzier de rabelaisienne mémoire. C'était au point qu'il s'en allait clandestinement dévorer des monceaux d'aliments à l'office, à seule fin de faire croire à Monsieur Staimbourg, toujours à cheval sur l'entraînement, qu'il avait réduit considérablement ses repas.

Il pouvait ainsi faire la petite bouche à table, devant Irène, qui lui disait souvent :

— De quoi vivez-vous donc, mon pauvre Azor ?

— D'amour répondait-il, en rougissant de son mensonge, et il s'épouventait chaque jour de la rotondité que prenait sa grassouillette personne.

— Je n'y comprends rien, disait l'entraîneur, il doit être de la race des dromadaires, sa graisse le nourrit et l'entretient pendant encore un peu de temps.

Loys, qui tremblait pour ses projets scélérats, eut un mouvement altruiste, en faveur du — candidat — envahi par la matière. Il lui prêta son livre d'exercices suédois, auxquels il devait sa remarquable sveltesse.

— Lis cela et pioche la gymnastique du ventre. Et JO plein de reconnaissance, la piocha intensément.

L'exercice consiste à élever, verticalement, les bras le long d'une porte et s'arc-boutant sur la pointe des orteils. Cela n'a l'air de rien, essayez, c'est fort pénible.

Mais le gabarit de JO n'en diminua point notablement, de sorte que Monsieur Staimbourg, désolé, s'irritait et partait de là pour faire des scènes à sa fille.

— A quoi rime l'épreuve que tu imposes à ce brave garçon ? lui disait-il, un matin qu'il était allé lui chercher querelle en sa chambre ? Pourquoi faire fi de sa graisse ? Ne vaut-il pas mieux faire envie que pitié ?

— Il est si laid, disait-elle.

— La belle affaire ! Comme si un épouseur possédant quatre vingt mille livres de rentes est jamais laid ! Je connais des hommes du meilleur monde qui, à ce prix là, épouseraient des quarterons de bossus sur le le retour. Les femmes sont folles, avec leurs exigences... !

— Je te dis qu'il est velu comme un crabe, ton — candidat — ! E-pouse-t-on un crabe, voyons petit père ?

— Ceci est plus facile à amender, murmura le sportsman et il se retira de l'air d'un homme qui va donner la dernière main à une difficile affaire. Il se rendit chez Joseph au moment où celui-ci, sortant du lit, introduisait ses pieds dans les pantoufles.

## XXIX.

Rien qu'à considérer la mine épanouie de Monsieur Staimbourg, Joseph fut tout de suite agité d'un espoir immense.

— A-t-elle dit oui, enfin ? balbutia-t-il et, dans son émoi délicieux, il perdait ses pantoufles et persistait à vouloir introduire ses jambes dans les manches de son gilet de flanelle, qu'il prenait inconsidérément pour son caleçon.

L'entraîneur riait en le considérant avec une fixité impressionnante. L'amoureux attendait les paroles décisives, les yeux brillants, un frisson aux joues !

— Mon ami, commença l'homme de cheval, sortant et remettant son monocle, d'un geste machinal ; un grand jour se lève pour vous... encore une petite épreuve et vous touchez au bonheur !

Les regards du — candidat — interrogeaient ardemment :

— Oh ! mon Dieu, dit Monsieur Staimbourg, ce n'est point le Cervin à gravir, ni la mer de glace à boire, rassurez-vous, mon cher, Oh ! non !... moins que rien, quand on y songe ! Et je me demande comment ma fille peut attacher quelque importance à une chose si futile... Je mets cela sur le compte de la mentalité étonnante des femmes, si fort dissemblable de la nôtre, qu'il nous faut renoncer à la pénétrer jamais complètement...

Il parlait d'abondance, ayant allumé un de ses gros cigares, de façon qu'il remplissait la chambre et les poumons du — candidat — d'une fumée bien anti-hygiénique.

— Enfin, dit Joseph, allant ouvrir la fenêtre, que désire Mademoiselle Irène ?

— Comment vous dire cela sans rire !... Ma fille... hi ! hi ! hi !... Vous trouvez un peu trop... velu, mon cher garçon.

— Velu, moi ? Que voulez-vous dire, Monsieur Staimbourg ? clama JO, déjà alarmé.

— Dieu vous bénisse ! Etes-vous donc bouché ce matin ?

L'homme de cheval pouffait et tout en pouffant, disait avec entrain à Joseph attéré.

— A votre place, il y a beaux jours que j'aurais fait couper mes douilles et ma barbe, à la mode américaine.

Le savant fit un haut-le-corps. Il n'avait point prévu cela et cela lui portait un coup sensible. Sans trop savoir pourquoi, il attachait grand prix à son système pileux débordant et s'en enorgueillissait quand d'aventure passant devant quelque miroir, il l'apercevait flottant librement autour de sa tête.

Monsieur Staimbourg à le voir si pensif, s' alarma d'avoir levé ce lièvre, qui le pouvait mener plus loin qu'il n'aurait voulu.

— Eh ! donc ? A quoi songez-vous, mon cher ? Seriez-vous vexé d'aventure ?

Toujours pas de réponse.

— Je vous crois trop intelligent pour vous susceptibiliser d'un enfantillage, commença Monsieur Staimbourg, sérieusement alarmé du silence de Bonifer.

— Vous vous trompez, dit lentement l'amoureux et la preuve, c'est que j'y avais songé avant elle !

— Avant elle ?

— Oui dit-il, résolument, tandis que d'une main fébrile, il caressait sa barbe, comme pour lui adresser un adieu suprême.

— Ah ! par exemple ! fit le sportsman, poussant un gros soupir de soulagement, si vous y songiez déjà, il vous faut courir au trot, chez le teneur : plutôt tondu, plutôt aimé !

Allons ! dit Bonifer, avec un grand courage.

Il se rendit à Zermatt dare-dare et là, ne tarda pas à trouver un merlan habile.

Lorsque quelques heures plus tard Monsieur Staimbourg vit revenir le candidat, il fut profondément ébahi. C'était donc là ce Bonifer plus chevelu que Samson ? Il n'en pouvait croire ses yeux, tant il était changé à son avantage.

C'est qu'il n'était point mal, ce brave JO, il vous avait un visage de jeune abbé Louis XV, avec une fraîche bouche meublée de dents saines et son sourire était un poème de bonté et d'intelligence.

Le sportsman, au comble de la joie, se fouilla vivement et tendit au métamorphosé son monocle de rechange.

— Collez vous cela dans l'orbite et prenez un léger accent britannique, je ne vous dis que cela ! ordonna le père d'Irène.

— Co-men ! Vo-volez ? s'écria le candidat, obéissant par habitude.

— C'est cela. Maintenant redressez vous sur l'ergot, mon jeune coq et venez, mon gaillard, je vais vous sangler d'importance.

— Me sangler ? s'effraya Azor.

— Je regrette de n'y avoir pas songé plus tôt, fut la réponse de l'homme de cheval.

Il le mena acheter une ceinture ventrière, dite « sangle de sport » et la lui fit mettre à l'instant même. De ses mains noueuses il serra les boucles, comme s'il se fut agi de seller un poulain de course.

— J'étouffe ! haletait JO, j'étouffe, Monsieur Staimbourg !

— Allons donc ! répondait la voix léonine, pure imagination ! Vous vous y ferez en un rien de temps.

Et s'éloignant de quelques pas pour contempler le comprimé Bonifer, il disait, riant d'une manière effrayante.

— Vous êtes épatant, mon cher !... La ventraille, la bedonnaille, où sont-elles ? Finies ! envolées, les mâlines !

Dans un grand transport de joie il s'écria gaiement :

— En route pour l'hôtel ! J'ai hâte de jouir de l'étonnement flatteur de ma fille !

— Pourvu qu'elle ne se moque pas de moi !

— Allez toujours ! Et ne vous fourrez pas d'idées dans le « ciboulot ». Quand bibi vous trouve bien, tout le monde doit être content.

La belle Irène se promenait lentement sur la terrasse, en compagnie du poète, tout en attendant l'heure du déjeuner.

Loys, devenu plus galant, depuis les fiançailles relatives de son ami, essayait de poser un premier jalon démoralisateur. A sa causerie coquette, il mêlait force sous-entendus, qui effleuraient des sujets troublants, tels la fidélité dans l'amour, la vertu, en tant que dogme conventionnel, et l'égalité absolue à la liberté du désir, chez les deux sexes. Tout cela, d'un tour de langue habile à tout dire : « à fleur de peau » suivant sa méthode ordinaire.

Irène l'écoutait beaucoup, le comprenait à peine peu et riait souvent, afin de cacher son ignorance, sous la grâce de sa gaieté communicative.

Lorsque apparurent Monsieur Staimbourg et le candidat transformé, se tenant familièrement par le bras, elle dit à son attentif pervers :

— Tiens ! voilà papa qui nous amène un inconnu.

Et elle s'étonna de l'amitié qui semblait lier les deux hommes. Mais la voix nasale du poète s'élevant soudain dissipa son erreur.

— Miracle ! criait-il, Bonifer a fait couper sa barbe !

Comme il ne pouvait se tenir, durant cinq minutes de cracher des vers, il pasticha aussitôt Tartuffe.

— Voilez, dit-il, ces joues que je ne saurais voir !

Par cette exhibition, ma pudeur est blessée

Et cela fait venir des coupables pensées !

— Offrez lui un caleçon, dit l'entraîneur, mais reconnaissez, sans envie, qu'il est superbe ! Qu'en dis-tu, ma fille ?

La sirène répondit par des éclats de rire, auxquels Loys mêlait son gloussement de coq d'Inde envieux.

JO se décontenançait à vue d'œil et Monsieur Staimbourg sentait poindre un terrible accès de colère.

— Allez-y du monocle, ordonna-t-il à voix basse, envoyant son coude entre les côtes du candidat bafoué.

JO mit le monocle. Incontinent et comme par miracle, le rire de la Sirène expira sur ses lèvres, devant l'air sarcastique que révélait le visage du candidat. Elle eut peur de cette bouche tirée, de ce sourcil méphistophélétique, et cet œil roide, derrière le carreau de vitre, si inquiétant par sa fixité, lui sembla respectable. Mal à l'aise, elle murmura :

— Vous m'effrayez presque, Azor!... J'aimais autant vos yeux doux de « stetter » fidèle!

Loys ricanait en sourdine, mais Monsieur Staimbourg s'écria :

— La crainte étant le commencement de la sagesse, à quelle date fixes-tu le mariage?

— Ah! oui, dit ardemment Bonifer, pourrai-je espérer que bientôt?...

Elle secoua sa chevelure dorée, avec l'obstination d'une jeune mule.

— Rien ne presse... nous avons la vie devant nous.... pourquoi nous engager à la légère?

O femme! femme! Etre décevant! commença l'esthète, y allant du monologue de Figaro. Mais Monsieur Staimbourg l'arrêta net :

— Ma fille est une sotte, qui lasse ma patience!... Je ne sais ce qui me retient de la corriger!

Là dessus JO s'écria, joignant les mains :

— Ne la constringez pas, je vous en conjure! J'attendrai tant qu'il lui plaira!

— Jobard!

Ce cri du cœur, parti en sourdine, Loys le susurrail à peine. Cependant Joseph l'entendit et sa mémoire l'enregistra, avec les autres avanies dont elle gardait le souvenir humiliant.

### XXX

Septembre allait finir, le colchiques dressaient leurs calices vénéneux dans l'herbe humide.

Sur l'Alpe, les rhododendrons penchaient tristement la pourpre de leurs bouquets entourés de feuilles rigides, et déjà les forêts de mélèzes prenaient la teinte sombre des verdure hivernales. Bientôt sur les buissons d'épines, chaque rameau livrerait sa feuille au vent.

Les matins, la vallée de la Viège s'emplissait de brumes on eût dit une mer floconneuse, d'un blanc très pur, et pour ajouter à l'illusion, de ci, de là, les cimes rocheuses perçaient l'ouate mouvante, comme sur les détroits des océans, émergent les roches marines.

Le soleil à son lever étalait son disque rouge, sans rayon, il s'élevait au dessus des montagnes, lent à boire les brumes, mais si sa clarté égayait le paysage, elle ne le réchauffait nullement.

Joseph et Irène couraient toujours les pentes, en dépit des récentes tombées de neige, qui rendaient les ascensions périlleuses. La sirène se passionnait, de plus en plus, pour la vie libre que l'on mène dans la montagne et force était à Bonifer de partager son engouement égoïste.

Le soir, réunis au salon, maintenant quasi vide, par le départ de la majorité des hôtes et des belles hirondelles cosmopolites, les amis devi-

saient auprès d'un grand feu. Le vent sifflait à travers les serrures, la pluie battait les vitres et des cris d'oiseaux migrateurs, qui passaient très haut dans le ciel, tapageaient audessus de l'hôtel Morgenrath. Monsieur Staimbourg, tout en buvant force grogs carabinés, pour rétablir la circulation, disait-il, se plaignait sans cesse à Loys, et à Bonifer de ce séjour trop prolongé :

— Je me sens devenir marmotte ou plantigrade ! Ce qu'il y a de certain, c'est que Paris doit être, en ce moment, un lieu de délices ! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir, en un saisissant tableau, le boulevard de la Madeleine, où tant j'aimais à fumer mon cigare, entre cinq et six, avant d'aller aux « Mirlitons » tailler un bridge, avec des amis fort aimables.

Joseph hochait la tête, pensant à son voyage mondial, remis aux calendes grecques. La Sirène riait des regrets de son père et Loys avouait qu'il lui fallait songer au départ, à cause d'une série de conférences qu'il devait donner à « Fémina ».

— Je dois parler, dit-il un soir, sur les poètes classiques de second ordre, tels que les Villon, les Saint-Amand, les Cyrano de Bergerac, les Scudéry, les Scarron, les Caliotet et « tutti quanti ».

— Il me semble, remarqua doucement Bonifer, que déjà Théophile Gautier, en des pages impérissables, a esquissé ces silhouettes grotesques.

— Sans doute ! Mais les a-t-il silhouettées assez originalement, et venons nous trop tard ? Tout a-t-il été déjà vraiment dit ? Dans le doute, ne nous abstenons pas. J'estime, quant à moi, être dans le vrai, lorsque mon culte pour Villon exige de mon admiration un nouveau tribut d'hommages.

— Villon est l'antipode d'un esthète, comment te plaît-il à ce point ? s'étonna le savant simpliste.

— En tant que fripouille géniale, dit Loys, ce fut un grand poète, il m'apparait, dans le recul des siècles, ainsi qu'une fresque bizarre, d'une magnifique impudeur, à peine effritée par l'ongle du temps. Il eut des idées, le pauvre « claque-dent », coupeur de bourses, aux mœurs crapuleuses ! Quatre siècles avant Dumas fils, il sut trouver des excuses aux « povres faibles femmellettes ».

Est-il rien de plus délicat, dans les poètes de l'amour, que les regrets qu'il mit dans la bouche, jadis voluptueuse, de la belle Hauimyère, vieillissant et se désespérant de vieillir.

Sa mémoire implacable lui permit de réciter une tranche de la célèbre ballade :

Qu'est devenu ce front poly  
Ces cheveux blonds, sourcils vouttis, (arcqués)  
Grand œil, le regard joly  
Dont prenaye les plus subtils  
Ce beau nez, ne trop grand, ne trop petit  
Ces petites jointes oreilles,  
Et ces belles lèvres vermeilles ?

— C'est le portait de Mademoiselle Irène, dit JO, qui rapportait toutes choses à sa bien-aimée.

(à suivre).

ANTOINE ZARY.

---

# Carnet

## de l'Égyptien

### Un glorieux anniversaire

9 Octobre 1917 — 9 Octobre 1922

Tout n'est pas d'être Roi. Il s'agit d'avoir noblement conquis son trône, de savoir le garder et l'occuper.

L'Égypte géographique est le pivot entre l'Occident et l'Orient.

Dans l'histoire, le trône de Mehemet-Ali a sa place marquée par son importance mondiale et les fastes des monarques illustres qui s'y assirent.

A l'heure qu'il est, c'est un trône vers lequel convergent les yeux des peuples. Il s'est agi, à un moment critique, de le sauver de l'anéantissement. Il importe de le maintenir, pour le bonheur et l'honneur de l'Égypte et de ses amis, envers et contre tous, à son rang dans l'Univers, pour le passé, le présent et l'avenir.

Les flots le battent de tous côtés, mais ne prévaudront pas contre lui.

D'un lustre à l'autre, c'est à Sa Majesté Fouad I<sup>er</sup>, que le pays doit et devra d'avoir, en dépit de tous les obstacles, des attaques couvertes ou dissimulées, politiques ou sociales, de l'intérieur ou de l'extérieur, conservé et haussé, dans le calme, la dignité, et l'indépendance, la dynastie de son grand aïeul, le Royaume antique des immortels Pharaons.

M. S.

## du Musicien

La dernière saison d'opéra au Caire n'a pas plu à tout le monde, bien qu'au fond, elle n'ait pas été mauvaise. Les artistes qu'on nous a présentés se sont tenus à un niveau moyen, et n'ont en général pas suscité l'enthousiasme. Même le succès fait à Parmentier, s'adressait plutôt à l'homme du monde qu'un certain mystère nimbait d'une auréole factice, évanouie depuis. D'aucuns attribuent cela au fait qu'en Égypte l'art français n'est pas aussi populaire que l'art italien. Je l'attribue pour ma part au fait que les artistes italiens sont plus nombreux, moins coûteux, moins exigeants, et se déplacent plus facilement. Il en résulte que l'annonce d'une saison prochaine d'opéra italien a été accueillie avec satisfaction.

par la majorité de la Société Caire, français, pseudo-français et snobs exceptés. Les demandes d'abonnement sont de plus en plus nombreuses, bien que le guichet ne soit pas encore ouvert aux souscriptions.

L'impresario s'appellera cette année le Commandeur-Professeur A. Quaranta, et son répertoire a recueilli tous les suffrages. C'est celui que nous avons goûté plus d'une fois, auquel viendra s'ajouter la représentation de deux œuvres, nouvelles pour le Caire : le *Trittico* de Puccini (Tabarro — Gianni Schicchi — Suor Angelica) et *Lodoletto* de Mascagni. Verdi figure pour son chef d'œuvre immortel, *Aida*, qui sera donné pour le grand régal des touristes et des résidents, et pour d'autres œuvres, telles que *Rigoletto* et *Traviata* — un peu vieux déjà — et *Ballo in Maschera*, resté neuf par le moindre usage.

*Butterfly*, de Puccini, naturellement. Nous ne le regrettons pas. L'excellente interprétation que les artistes et l'orchestre donneront de cette jolie musique humaine dédommageront nos oreilles de la rengaine des orgues de barbarie et Cafés-Concerts. Et puis viendront l'exquise et émouvante *Fanciulla del West*, dans laquelle le ténor Piccaluga confirmera ses précédents succès, et la parfumée « Manon Lescaut » que nous comparerons ainsi, pour le plaisir de nos âmes musicales, avec l'inoubliable partition de Massenet. *Fra Diavolo*, d'Auber, *Mefistofele*, de Boito, *Gioconda*, de Ponchielli, *Loreley*, du précurseur italien Catalani, ainsi que *Cavalleria Rusticana*, et *Pagliacci* de Mascagni et de Leoncavallo, sont des titres qui sonnent toujours agréables aux oreilles des amateurs de musique italienne. *La damnation de Faust*, du grand Berlioz, *Fedora*, de Giordano, *Don Pasquale*, de Donizetti, les *Pêcheurs de Perles*, de Bizet, et la *Mignon* d'Ambroise Thomas, nous reposeront de la quelconque *Adrienne Lecouvreur*, de Cileo, et de la pesante *Francesca de Rimini*, de Zandonai.

Le Chef d'orchestre, Edoardo Vitale, nous vient du théâtre Constanza, de Rome, précédé de la réputation de second Chef d'orchestre d'Italie. Ce n'est pas peu dire. Il n'aura d'ailleurs pas de difficulté à être meilleur que son pâle prédécesseur de l'année dernière, mais aura tout de même à faire pour égaler sinon dépasser le fameux et sympathique Armani.

Parmi les artistes qui nous arrivent, seuls les noms de Piccaluga, ténor, et de Maria Bordin, première danseuse, nous sont connus. Ils ne sont pas pour nous déplaire. Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que leurs camarades, Franco Tafuro, Aristodemo Giorgini, Marcello Giovanni et Angelo Masini Pieralli, ainsi que Mesdames Agozzini, Augusta Concato et Tina Poli-Randacio, soient à leur niveau. Nous aurons ainsi une bonne saison.

Les anciens abonnés ont jusqu'au 1er novembre pour retenir leurs places de l'année dernière.

## du Publiciste

Les Numéros 13 et 14 de *l'Égypte Nouvelle* nous ont plus ou moins satisfaits.

Ainsi nous n'avons pas beaucoup compris pourquoi, dans *l'Aventure Grecque*, notre confrère, Mtre José Canéri, s'évertue si fort à plaider le recul volontaire de l'armée grecque sans combat. Ce recul, même s'il eût été vrai, ne met pas cette armée dans une position tellement brillante en Thrace, qu'elle n'y soit à la veille de devoir, par la faute des autres ou

la sienne, pour des raisons politiques ou militaires, exécuter une retraite non moins rapide, si ce n'est aussi désastreuse.

Dire, d'ailleurs, qu'une armée a été battue n'est pas insulter à une nation, reconnaître, par exemple, le désastre de Charleroi ou celui de Caporeto ne jette qu'une ombre éphémère sur les immortelles armées de France et d'Italie.

Les Grecs aussi ont eu leurs Themistocle et leurs Léonidas, leurs Thermopyles et leurs Salamine.

Inutile donc d'ergoter pour tourner une défaite en simple manœuvre stratégique.

Mais là où notre confrère nous a plu carrément c'est quand, dans le numéro 14, il brosse de main de maître son *quépier politique* que je lui demande pardon de reproduire presque en entier, sans pouvoir malheureusement en omettre les expressions « avancées » qui font partie inhérente de son style.

### Un maître d'élégance

Le *Lewa El Masri* chasse de race. Héritier de l'esprit invergogneux du soudard Abdel Aziz Chaouiche, il continue, comme cet ancien garçon de lavoir, à accumuler les mufferies sur les goujateries (1).

Sous couleur de divertir ses lecteurs, le *Lewa El Masri* fait donner son clown habituel, un certain maître (?...) Fikri Abaza lequel, au milieu de pirouettes, de grimaces enfarinées, de dislocations supinatoires et de lazzi empruntés à la poubelle, écrit :

« La question a pris fin. Hadgianesti, le commandant en chef de l'armée grecque, a reçu une *alka* (raclée) turque, ottomane, anatolienne, du Ghazi Moustapha Kémal, qui laissera des marques ineffaçables sur

(1) Rappelons qu'en 1908, Abdel Aziz Chaouiche fut promu rédacteur en chef du journal « El Lewa El Masri ». Aussitôt, il se signala par une série d'articles d'une grossièreté, d'une trivialité, d'une maladresse politique telle que ses lecteurs eux-mêmes, pas difficiles pourtant sur la qualité de la plaisanterie, le rejetèrent avec dégoût. Dans un de ses leaders, le Chaouiche proférait contre les Coptes les plus effroyables menaces. Il promettait de leur ouvrir le ventre, de les étriper, de faire avec leurs intestins libérés de bonnes et solides cordes pour pendre leurs enfants. Il osait annoncer, ce misérable, le viol prochain des femmes coptes, la baignade dans leur sang, et mille sadiques divertissements dont seul son cerveau de malade pouvait agencer aussi exactement le scénario.

A telles enseignes que M<sup>re</sup> Wissa Wassef, qu'une coercition inutile retient en ce moment captif derrière les volets d'une chambre mal aérée, le doux Wissa Wassef, suffoqué d'indignation, invitait le « Comité nationaliste » dont il faisait partie à désavouer cette prose. Sur le refus des « collègues », Wissa Wassef démissionna bruyamment. A la suite de cette démission, Saad Pacha Zaghoul remit en vigueur la vieille loi de 1881 restrictive de la liberté sur la presse. Poursuivi devant les juridictions pénales indigènes, Abdel Aziz Chaouiche, champion farouche du nationalisme intégral, commença par exciper une vague nationalité tunisienne et par décliner la compétence des juges « ses frères ». Le Consulat de France dont il se réclamait, saisi du déclinatoire, refusa de reconnaître l'indésirable citoyen. Il fut condamné par ses propres autorités, par celles-là mêmes dont il avait prêché l'avènement et auxquelles il avait commencé, l'ingrat, par tenter de se soustraire. C'est ainsi que l'Egypte fut débarrassée de sa malfaisante personnalité. — J. C.

« les fesses, les poitrines, les nuques et les joues des *Arwam*, (pluriel de « Roumi, Grec). L'armée grecque a prouvé qu'elle est très active dès qu'il s'agit de détalier. La démission de Hadgianesti ne fit aucun effet. La réunion de Sterghiadis et de Gounaris n'eut aucune efficacité. Il n'y eut aucune utilité à nommer Dousmanis et Portocalis. Tous ont démontré qu'ils sont des *perdiatis* et des *insuccèss...iatis*. C'est fini, le *Ghoul* (ogre) d'Anatolie a dévoré les cygnes grecs.

« Il vaut mieux pour vous, ô Grecs, abandonner les champs de bataille, et retourner aux barils de liqueurs et, au lieu de conquérir la contrée des héros, ouvrir de magnifiques débits de vin, vous nourrir de bons cochons, régler les dépenses de votre Croix Rouge par la vente des oignons et revenir à votre ancienne profession de *garçons* au lieu de vivre en généraux sans troupes. Vous êtes plus rapides que les chevaux, lorsque vous prenez la fuite, et vous avez fait une course d'une distance de 400 milles avec les Turcs, atteignant Smyrne avant eux. Et vous avez enjambé la côté asiatique de la mer à l'Archipel, donnant une preuve décisive que vous êtes réellement les héros des Jeux Olympiques ».

Tout avait été dit sur le peuple égyptien, le seul auquel on puisse dire n'importe quoi sans qu'il se fâche. Toutes les sottises avaient donc été débitées sur son compte. Mais là où l'accord se faisait unanime, là où ses pires adversaires s'inclinaient sans protester, c'est lorsqu'on vantait sa courtoisie légendaire, son tact exceptionnel, sa politesse raffinée.

Ces traditions qui touchent à l'essence même de l'âme islamique, cette « chevalerie » que l'on retrouve presque invariablement dans tout l'Orient, l'Extrême, le Proche ou le Moyen, il semble que le paillasse qui opère au *Lewa El Masri* ait décidé de les démentir avec un aveuglement, avec une fureur, avec une *frénésie* qui devient un véritable danger national.

Nous avons souvent proclamé que la valeur d'une civilisation se reconnaît à la déférence qu'elle témoigne aux femmes et aux vaincus. La faiblesse et le courage malheureux doivent être respectés. Mépriser ces préceptes, c'est se retrancher soi-même du sein de l'humanité. C'est prendre immédiatement rang parmi les carnivores. C'est revenir au gorille lubrique et cruel.

Lorsqu'il insulte un peuple fauché par le vent de la défaite, lorsqu'il fait d'un deuil national le prétexte et l'aliment d'une pantalonnade, le très courageux Fikri Abaza agit comme jadis Wagner avec la France défaite et mutilée. Il fait le pleutre.

Quant à ceux qui l'hospitalisent, si l'on songe qu'ils appartiennent ou qu'ils se piquent d'appartenir à l'élite, on demeure interdit par leur magnifique et somptueuse inconscience.

Sont-ils tellement assurés les uns et les autres que leur pays ne connaîtra jamais les revers des champs de bataille

Et ne sauraient-ils triompher d'une victoire qui n'est pas la leur sans inonder de leur puante urine le visage stupéfait du passant ?

### Ombre et lumière

Il serait injuste de laisser le lecteur sous l'impression que la presse indigène est exclusivement composée de brutes anthropophages. Après m'être appesanti sur le lourd béotien, qu'il me soit permis de passer à

l'athénien, et de montrer l'égyptien racé aux prises avec la goujaterie ambiante.

Voici comment notre éminent confrère, Mahmoud Bey Azmi, Directeur-Propriétaire du journal *El-Istiklal*, morigène un certain cheikh Mohammed Chaker, que les victoires kémalistes ont plongé dans un océan de joie.

« Le Cheikh Mohamed Chaker reparait à l'horizon. L'armée turque étant victorieuse, sa joie ne connaît plus de bornes. Il demande au peuple égyptien de célébrer cette victoire au secours de laquelle il vole.

« Chacun est libre de professer l'opinion qui lui plaît et de l'exprimer dans la forme qui lui convient le mieux. C'est pour cela probablement que le Cheikh Chaker s'estime musulman avant que d'être égyptien. Laissons-le croire ce qu'il désire, ce qui lui fait le plus plaisir, encore qu'il veuille que la religion ou plutôt, en d'autres termes, que l'islamisme passe avant tout. Pour lui le sentiment religieux doit prendre le pas sur les considérations nationales.

« .....

« Par l'entremise du « Mokattam », le cheikh Chaker demande au Gouvernement d'exprimer officiellement sa satisfaction à l'occasion des victoires de l'armée de Kémal. Au même moment, le Bureau de la Presse publie un communiqué démentant l'accusation proférée par un journal anglais contre les boys scouts alexandrins convaincus d'avoir manifesté en faveur de Moustapha Kémal. Mais le Cheikh Chaker est avant tout un cheikh, c'est-à-dire qu'il ignore tout des complications du monde moderne, comme des lois de la neutralité en temps de guerre.

« Laissons-le demander au peuple de prier Dieu dans les mosquées autant que bon lui semblera, et mettre ainsi le comble à sa joie en tant que particulier. Mais de grâce, qu'il retienne sa langue avant d'exiger l'expression officielle d'une réjouissance égyptienne. Car ce pays, en dépit des efforts du Cheikh, est maintenant une terre civilisée qui sait respecter le principe des lois internationales, et exécuter au pied de la lettre la teneur des traités. C'est pour cette raison que l'Égypte entend demeurer neutre dans la querelle entre turcs et grecs. C'est pour cela qu'elle ne désire rompre avec aucun de ses voisins. Ceux qui rêvent d'une Égypte progressiste et entièrement civilisée, ceux qui désirent anxieusement que leur patrie occupe sa place sous le soleil feront mieux de ne pas trop jouer avec le feu. Les Égyptiens veulent aller de l'avant. Ils ne veulent pas être bousculés par des gens qui entendent leur faire rebrousser chemin ».

Je le demande en toute conscience à ceux qui sont familiarisés avec les radotages séniles et quotidiens de la presse locale. Ont-ils jamais entendu ailleurs un langage aussi fier? Ont-ils jamais pris contact avec une pensée aussi robuste? Ont-ils jamais éprouvé le fer d'une logique aussi implacable et d'un esprit aussi admirablement affranchi?

Ceci rachète heureusement cela. Et nous clôturons ce sujet le cœur plus léger, nous disant qu'un seul Mahmoud Azmi suffira pour nous faire oublier, pour racheter dix mille Fikri Abaza.

### L'expérience

La France et l'Italie ont décidé de retirer leurs troupes de la rive asiatique.

L'Angleterre, elle, a décidé au contraire de les y maintenir.

Elle se trouve donc seule pour défendre Chanak, face aux Turcs.

Si par malheur un coup de fusil intempestif part de l'un des deux camps, c'est la guerre certaine entre gens chez lesquels le culte de « l'honneur » est également développé.

Et nul ne peut en prévoir l'issue.

Car, si l'Angleterre a derrière elle sa flotte, ses Dominions, sa ténacité et son incoercible énergie, la Turquie verra courir à son aide la Russie soviétique, l'Allemagne qui rongé son frein, le monde musulman tout entier.

On peut donc affirmer sans être taxé de maboulisme que les chances sont pour le moins équilibrées.

Ceci posé, je suppose un instant, pour les besoins de la discussion, que la guerre éclate, que l'Angleterre batte les Turcs, et qu'elle les rejette de l'autre côté du Caucase.

Ce n'est offenser personne qu'envisager un retour de la fortune.

Dans cette hypothèse, savez-vous ce qu'il adviendra ?

Ceci.

C'est qu'ayant seule couru les risques, l'Angleterre entendra être seule à en cueillir les fruits.

En d'autres termes, l'Angleterre deviendra sans coup férir maîtresse de Constantinople et des détroits.

Quant à la France et à l'Italie qui se sont dépêchées de retirer leurs contingents de Chanak et de dénoncer trop précipitamment toute solidarité avec l'alliée d'hier, elles se mordront les doigts jusque et y compris la charnière du coude.

Pareille affaire advint jadis à la France, sous le Ministère Freycinet, lors de l'intervention britannique en Egypte.

Le grand petit homme Georges Clémenceau arriva à convaincre la Chambre des Députés, de « ne pas gaspiller les forces françaises dans des expéditions lointaines ».

On laissa donc opérer l'Angleterre toute seule en Egypte.

Et à quarante ans d'intervalle, c'est toujours elle en effet qui opère toute seule dans cette même Egypte.

Mais l'expérience ne sert à rien — et loin de tourner les yeux vers la lumière du passé, nos politiciens lui tournent tout simplement le dos. Médusés, rapetissés par des calculs à la petite semaine, ils se laissent déborder et emporter par des événements dont la violence les manœuvre alors qu'ils croient orgueilleusement la manœuvrer.

---

Lisons maintenant, toujours dans l'*Egypte Nouvelle*, N° 14, p. 21, mais sous la plume de Cheikh-el-Balad cette fois, le désopilant article suivant :

### Charité chrétienne

Cédons la parole à un excellent ami.

— Je suis l'heureux papa d'une délicieuse fillette, dit-il. A la rentrée des classes, je m'amène avec elle au Couvent du Saint Prépuce. La Mère Supérieure me reçoit avec cette courtoisie banale mais suffisante du commerçant avisé. Nous débattons le prix de la pension, l'horaire des cours, les détails secondaires, dont le total réjoint s'il ne dépasse l'écolage lui-

même. L'accord est complet sur tous les points, comme pour l'affaire d'Angora. Il ne resté qu'à « consigner » l'enfant à ses nouvelles maîtresses. Quand soudain... la bonne mère s'avise de me demander le rite auquel j'appartiens.

— Je suis juif, avec la même intonation que j'eusse mise à décliner l'existence d'une varice ou d'un cor au pied.

— Juif, fait-elle avec un air d'épouvante, en s'écartant comme si c'était contagieux. — Juif, dites-vous? Mais nous n'acceptons pas de juifs ici..

Et la sainte femme, la figure empourprée par une colère sacrée, — car dans ces cas, la colère ne peut être que sacrée, — fit signe à la tourière de raccompagner les assassins du Gesu. Je dus reprendre l'enfant par la main et m'en aller le dos courbé sous le poids d'un crime millénaire commis jadis par mes aïeux dans des conditions qui manquent de clarté.

Tout de même, c'est un peu raide cette histoire là. Quand on pense que Jésus de Nazareth, village qui n'a jamais existé d'ailleurs, fut l'un des Juifs les plus authentiques de son temps; quand on songe qu'il n'a paru sur la terre que pour prêcher la loi d'amour, de pardon et de solidarité humaine, on demeure confondu devant le sectarisme intransigeant, l'intolérance obtuse, la férocité têtue de ses prétendus serviteurs. Voilà ce qu'ils ont fait de l'évangile. Voilà comment ils interprètent la doctrine de celui qui se penchait sur la pêcheuse et qui exaltait le geste du bon samaritain.

Ah pharisiens, race de vipères, sépulcres blanchis, marchands du temple, escobars et tartufes, on a bien raison d'affirmer qu'il n'y a rien de commun entre vos haines recuites et le livre de la fraternité. On a bien raison d'affirmer que s'il revenait sur terre, le Jésus de la belle légende dorée refuserait avec indignation de se reconnaître en vous.

CHEIKH EL BALAD.

Je n'ai fait grâce au lecteur d'aucune des plaisanteries, que l'auteur de l'article croit spirituelles, mais qui sont bon marché et de mauvais goût. L'entrefilet, ainsi qu'on le voit, en est émaillé, et, certes, pour défendre l'Institution débinée, nous ne pourrions en trouver d'aussi imposantes. Mais enfin, de quoi se plaint le correspondant de Cheikh-el-Balad? Le Couvent du Saint-Prépuce, tel que l'appelle si discrètement le père de famille éconduit, habitué sans doute à employer pareilles expressions en s'adressant à sa progéniture, a été fondé pour l'éducation des enfants chrétiens. Ceux-ci sont déjà excessivement nombreux, et charité bien ordonnée commence par les siens. Personne ne peut blâmer un père de famille de commencer à soigner l'éducation des siens avant de penser à s'occuper de l'éducation des étrangers. D'ailleurs ici, le père de famille, le Couvent du St... en l'occurrence, a une autre maison à Héliopolis où elle accepte, en même temps que les enfants chrétiens, ceux d'Israël et des autres religions. Les Jésuites, les Frères, les Dames de la Mère de Dieu, les Dames de Sion, les Sœurs de la Délivrante acceptent tous les enfants sans distinction de religion. L'école anglaise du Caire n'accepte que des enfants anglais. On ne saurait faire un grief à une seule maison religieuse de se consacrer exclusivement à l'éducation de ses propres enfants nous n'aurions aucun inconvénient à ce que les Ecoles de l'Alliance Israélite si riche et si répandue, se consacraient exclusivement à l'éducation de leurs coreligionnaires.

## du Chroniqueur

### **Le départ de Mme Zaghoul pacha**

Mme Saad Pacha Zaghoul a quitté le Caire dimanche soir 8 Octobre à destination de Port Saïd d'où elle s'est embarquée pour rejoindre son mari à Gibraltar.

Elle fut l'objet d'une manifestation enthousiaste de la part de la population Cairote à laquelle s'étaient jointes plusieurs députations parties spécialement pour le Caire, d'Alexandrie et des Provinces.

Avant son départ, Mme Zaghoul pacha lança un appel au public égyptien lui annonçant sa décision de rejoindre son mari à Gibraltar sur sa demande et exprimant l'espoir de retourner bientôt en Egypte.

La Revue du Monde Egyptien forme, en cette occasion, des vœux pour que l'Egypte retrouve bientôt le bonheur rêvé dans une indépendance dont puissent jouir tous ses enfants solidaires.

### **Les victimes de la mer**

Il nous est pénible d'avoir à enregistrer une nouvelle noyade, survenue le 4 Octobre à Ibrahimieh dans des circonstances particulièrement tragiques et qui font le plus grand honneur à la victime, M. Aston Shepherd, secrétaire de l'Exploitation des chemins de fer de l'Etat, se trouvait en congé à Alexandrie avec sa femme et son fils âgé de 12 ans. Mercredi matin, 4 Octobre, ils allèrent tous trois à la plage pour se baigner. La mer n'était pas très agitée et plusieurs baigneurs les avaient précédés dans l'eau. Madame Shepherd, toutefois, présument trop de ses forces, s'était éloignée du rivage. Fut-elle entraînée par le courant ou bien éprouva-t-elle une indisposition subite, toujours est-il qu'elle se trouva en difficulté et fit appel à son mari qui la ramena à la plage dans un état assez inquiétant.

Ce sauvetage à peine accompli, M. Shepherd dut de nouveau se porter au secours de son fils, qui s'était éloigné du rivage. Mais la fatigue imposée par les efforts qu'il avait faits, jointe à son agitation mentale, eurent raison de ses forces physiques. Il réussit à transporter son fils sur son dos, mais il perdit peu à peu connaissance et plongea.

Les maîtres-nageurs municipaux, qui avaient suivi la scène, se jetèrent à l'eau et réussirent à les ramener tous deux au rivage. Le père était en syncope ; seul un léger battement de cœur indiquait qu'il était encore en vie. Un médecin, appelé en toute hâte, pratiqua la respiration artificielle, mais sans succès. Au bout de trois quarts d'heure la victime avait succombé.

Mr. Shepherd était âgé de 56 ans. Venu en Egypte des Indes, vers 1905, il occupait, en dernier lieu, le poste de Secrétaire du Service de l'Exploitation des Chemins de fer et était peu connu, même dans la société anglaise. Sa mort a été celle d'un brave homme et d'un courageux père de famille.

Si l'exemple pouvait servir aux imprudents ! Mais la mer, méduse haineuse, ou amante perfide, aura toujours ses proies.

### Ceux qui transitent

« Nos camarades Fauzi Abou Khater et Charles Stamboulié viennent de perdre le premier son père, le deuxième sa mère.

« Leur douleur est immense.

« Recueillons-nous pour l'écouter.

« Nous ne sommes vraiment aimés que par ceux qui nous ont mis au monde, qui ont protégé notre faiblesse initiale, qui ont accompagné nos premiers pas, qui ont assisté à notre lente germination.

« Dans l'échelle des hiérarchies sentimentales, rien ne peut égaler, rien ne peut remplacer ces affections-là.

« Aussi, lorsque ces êtres auxquels nous devons le souffle ferment les yeux sur notre solitude, et s'en vont, nous avons la sensation de tomber soudain dans le vide et de perdre en même temps que nos points d'appui, quelques-unes de nos raisons de vivre.

« Aussi comment pousser l'impertinence jusqu'à proposer la banale consolation d'usage.

« Ne vaut-il pas mieux convenir que ces désastres sont de l'espèce qu'on ne console pas ?

« Tout au plus, la part que nous y prenons allégera-t-elle le lourd fardeau de la douleur sous lequel fléchissent les épaules amies ».

A ces paroles de notre ami et confrère de l'*Egypte Nouvelle*, nous ajouterons celles que la Foi nous met au cœur et qui sont pour nous la seule raison de vivre, et la seule consolation de mourir : l'espérance de se retrouver un jour allège la douleur.

## Japoneries

Ce numéro de la *Revue du Monde Egyptien* risqua de contenir la nouvelle ci-haut nommée (reçue il y a déjà quelques mois et retardée jusqu'au numéro présent faute de place libre plus tôt) de Mr...., vous n'avez pas besoin que je vous nomme cet auteur — célèbre — ni lui non plus. Mais cet auteur célèbre-là, ayant eu la charité de distribuer son chef-d'œuvre — restée sans doute sans pareilles — en circulaire à tous les journaux d'Egypte et de l'Etranger, l'*Egypte Nouvelle* de dimanche, 8 octobre, eut la chance d'arriver à la publier bonne première.

Et voilà comment, hélas ! de par la grâce de notre avisé confrère, une *chinoiserie* nous a évité des... Japoneries.

Cependant pour être tout-à-fait sincères et authentiques nous dirons que l'exemplaire de la Circulaire (Japoneries) à nous adressée portait la dédicace suivante : *A Mademoiselle Ketty G.* Il est juste que cette charmante jeune Ketty le sache.

---

A Alexandrie, les meilleurs Cinémas IRIS, Rue Fouad 1<sup>er</sup>, CHANTECLER  
Rue de la Gare du Caïre.

## Livres Reçus

L'ESPRIT DE LA COOPERATION (روح التعاون) ouvrage de 256 pages en arabe, par Hussein Ali El-Rifaï, Docteur en Droit de la Faculté de Paris, Diplômé en Etudes pénales, Imprimerie *Al-Wa'ès* (1922-1340 H.).

## Revue

AL-HILAL. — Revue arabe mensuelle illustrée, fondateur Georges Zeidan (1892), propriétaires Emile et Choukri Zeidan. Rue Nubar N° 4, Caire. Articles d'Emile Zeidan, de May (pseudonyme qui cache une charmante jeune fille qui est un prestigieux écrivain), d'Ameen Rihani, Salam Moussa, etc., etc.

LA REVUE EGYPTIENNE. — Revue hebdomadaire politique, économique et sociale; Directeur: Georges Dumani. Bureaux, 44, Rue Soliman Pacha, Le Caire.

CINEGRAPHE-JOURNAL, hebdomadaire illustré, littéraire, théâtral et mondain; Directeur: A. C. Geronimo, 9, Rue Toussoum Pacha, Alexandrie.

AL-NIL. — Revue arabe illustrée, scientifique, intellectuelle et littéraire. Propriétaire: Farag Souleiman Fouad. Téléph. N° 33-44 Ghourieh, Caire. Imprimerie El-Saada.

LA REVUE UNIVERSELLE, Jacques Bainville, Directeur. Paris 157, Boulevard St. Germain. — Sommaire du N° du 15 Septembre 1922: Léon Daudet: Sylla et son destin (14); — Georges Valois: L'urne brisée; — Régis de Brem: La guérison subite (conte); — Testatus: La décision du 31 août. — Les procès verbaux de la Commission des Réparations; — Santiago Rusinol: Le Caçalan de la Manche (III), roman. — Les Idées et les Faits: La vie à l'étranger. — René Johannet: Les rêves et les cauchemars de Germania; — Les lettres. —

Henri Massis: Le romantisme de l'adolescence; — L'histoire: Lucien Dubech: Auguste Longnon et la formation de l'Unité Française; — Chronique de la quinzaine. — \*\*\*: Georges Sorel; — Lucien Corpechot: Cosmopolis à Biarritz; — Les faits de la quinzaine.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. — Revue mensuelle de Littérature et de critique. Directeur: Jacques Rivière. — Rédaction et Administration rue de Grenelle, Paris, VI<sup>e</sup>. — Sommaire du numéro Septembre 1922: Jacques Rivière: Paul Valéry, poète; — Joseph Delteil: Iphigénie; — Jules Supervielle: Terre; — Fritz von Unruh: Fragments d'un journal de Guerre (traduction de J. Bénédict-Méchin); — Jacques de Lacretelle: Silbermann (fin).

REVUE DES JEUNES, organe de pensée catholique et française d'information et d'action. — Sommaire du Numéro du 10 Septembre 1922: Senex: La légende du Père Lorient; — Henri Goubier: Intellectualisme et christianisme; — Maurice Vaussard: Méditation pour la fête des Stigmates de St. François; — François Mentré: L'œuvre astronomique de Mr. l'Abbé Moreux; — Maurice Légendre: Le Chemin français en Espagne; — René des Granges: Christophe Colomb; — Gaston Tessier: A propos des assurances sociales; — J. P. Altermann: Le nouveau théâtre catholique français et la Suisse. — 3 Rue de Luynes, Paris.

LE BON PLAISIR. — Revue mensuelle de littérature et d'art, éditée à Toulouse, Rue Pyrolières, N<sup>o</sup> 39. — Sommaire du Numéro 5 Septembre 1922: — Paul-Léon Andrieu: A propos de Régionalisme; — Léon Sena: Le Sophocle dansant; — Louis-Amédée Crispy: Doute; — Paul Soullignac: Regrets d'amour; — Auguste Fontan: Le symbolisme du bestiaire des ymagiers du Moyen-Age. — Camille Moulard: Pierre Jalabert, Jean Azaïs, Lucien Fraischélan, André J. Boussac, Raymond Groc, Gaston Fichot, Roman, de Louis Estève.